





Class BR842

Book .M6
1851



REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

LA FRANCE CHRÉTIENNE.

REVUE DE LA

A LA MÊME LIBRAIRIE :

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE ET ÉDIFIANTE.

Volumes in-12 ornés d'une jolie gravure.

- AFRIQUE (1'), d'après les voyageurs les plus célèbres par ***.
ASIE (1').
AMÉRIQUE (1'), d'après les voyageurs les plus célèbres, par ***
DÉCOUVERTES (les) les plus célèbres et les plus utiles.
DÉVOUEMENT CATHOLIQUE (1e) pendant le choléra.
ÉCOLE (1') DES JEUNES DEMOISELLES. 2 vol.
FRANCE (1a) CHRÉTIENNE.
FRÈRES D'ARMES (les).
GUERRIERS (les) les plus célèbres de la France.
HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB.
HISTOIRE DE PIERRE D'AUBUSSON.
HISTOIRE DE THÉODOSE LE GRAND.
HISTOIRE DE TURENNE.
HISTOIRE DU CARDINAL DE BÉRULLE.
HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.
HISTOIRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.
HOMMES D'ÉTAT (les) les plus célèbres de la France.
JOSEPH, OU LE VERTUEUX OUVRIER.
MAGISTRATS (les) les plus célèbres de la France.
MARIE, OU LA VERTUEUSE OUVRIÈRE.
MARINS (les) les plus célèbres.
MODÈLES DE PERFECTION CHRÉTIENNE.
NOUVELLE MORALE EN ACTION.
OCÉANIE (1'), d'après les voyageurs les plus célèbres.
ORPHELINS (les) DU CHOLÉRA.
ORPHELINS (les) ou deux adoptions.
TROIS (les) COUSINS.
UNE HISTOIRE CONTEMPORAINE.
VIE DE M. DE LA MOTTE, ÉVÊQUE D'AMIENS.
VIES DE S. BERNARD, DE S. DOMINIQUE, etc.
-



Dieu de Clotilde! à moi la victoire, et je t'adore!

Chateaubriand

LA

FRANCE CHRÉTIENNE

OU

BEAUX TRAITES

INSPIRÉS PAR LA RELIGION

ET RECUEILLIS DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Par Maxime de Montrond.

3^e édition.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

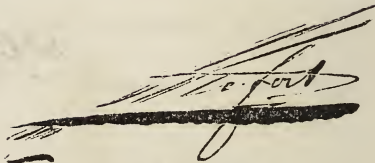
1854.

BR842

.M6

1851

PROPRIÉTÉ DE



363053

27

PRÉFACE.

LE christianisme , loi de grace et de charité , consiste tout entier dans l'amour de Dieu et des hommes. Quand cette doctrine sainte règne dans une société , elle doit engendrer nécessairement de nombreux actes de toutes les vertus. Si , pour le chrétien en effet , *aimer Dieu de tout son cœur* est le premier commandement de la loi , il en est un second semblable au premier , c'est *d'aimer son prochain comme soi-même* , et de lui faire tout le bien qu'on voudrait soi-même en recevoir. De là ces vertus de désintéressement , de générosité , de pardon des injures , de dévouement , de sacrifice de soi , que le monde païen n'a pas connues , et que la religion chrétienne a popularisées et rendu vulgaires parmi ses enfants. L'amour de la patrie ,

exalté jusqu'à l'héroïsme , a bien pu produire jadis quelques belles actions chez les peuples de la Grèce et de Rome. Mais ces beaux traits , qu'on admire trop exclusivement, souvent même au préjudice de notre propre histoire , sont en petit nombre , presque toujours d'ailleurs entachés d'un sentiment de vanité et d'orgueil qui les dépare. Combien plus nombreux , plus purs , et plus dignes d'admiration ne se rencontrent-ils pas au sein des nations chrétiennes !

La France , la première de toutes les nations , en date , comme aussi en véritable grandeur , a de tous temps donné au monde de mémorables exemples de ces vertus sublimes , dont nous venons de parler. Il n'y a qu'à ouvrir nos annales pour y trouver à chaque page ces nobles traits , offerts en grand nombre dans tous les rangs , dans toutes les conditions. Aux époques mêmes les plus tristes , les plus calamiteuses de notre histoire , on les retrouve encore comme une noble protestation du génie de la France contre l'esprit de vertige qui s'est emparé un instant de ses enfants égarés. Jamais ce génie chrétien n'a entièrement délaissé notre patrie.... On sait par combien de prodiges , au con-

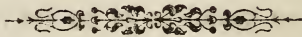
traire, il a maintes fois obtenu du Ciel sa délivrance.

Voici un simple choix de beaux traits inspirés par la religion, et recueillis par ordre de date dans notre histoire. Plusieurs ouvrages respectables, publiés pour la jeunesse sous divers titres : *Beautés de l'histoire de France*; *Brillantes époques de l'histoire de France*, etc., etc.; ont déjà essayé de rappeler les traits les plus saillants des gestes de nos pères. Mais l'amour de la patrie, le sentiment de l'honneur français, y sont trop souvent mis en avant comme le principe générateur de ces actes. Il serait juste de montrer qu'au christianisme appartient plus encore la gloire d'avoir produit; sur notre sol, ces grands hommes et enfanté ces grandes choses que tout le monde admire. La France, malgré les crimes et les erreurs de quelques-uns de ses enfants, à diverses époques, ne peut oublier qu'elle est la nation chrétienne par excellence, et que sa foi fut toujours la source féconde de sa grandeur et de ses prospérités.

Un tableau complet de la France chrétienne, illustrée par ses beaux souvenirs, par ses grands hommes, et par les œuvres saintes dont ils furent l'instrument, demanderait un

champ plus vaste pour s'étendre et se dérouler dans toute sa splendeur. Peut-être un jour nous sera-t-il donné de le tracer.

En attendant, voici quelques traits pris au hasard dans le cadre immense de ce tableau.... Nous les avons recueillis, entre mille autres, de divers auteurs, comme l'abeille diligente recueille de diverses fleurs les sucs dont elle forme un miel exquis. Puisse ce livre, ainsi formé de lambeaux épars, avoir pourtant aussi, comme ce miel façonné par l'abeille, son parfum suave et pur; je veux dire ce parfum des vertus, dont la bonne odeur, pénétrant jusqu'aux cœurs, les remplisse d'un plus grand amour pour la France, théâtre de si nobles traits, et pour la Religion sainte, qui sut les inspirer et les faire éclore.





LA FRANCE CHRÉTIENNE



LES SAINTS MARTYRS DE LYON.

L'an 177.

UNE première persécution avait déjà fait couler le sang chrétien à Rome , lorsqu'une colonie de Grecs et de Phrygiens , sortie des ports d'Antioche et de la mer Égée , vint débarquer à Marseille.

Cette colonie était chrétienne , et la mission qu'elle avait reçue du Ciel était de répandre la foi dans les Gaules.

Mais après un court séjour à Marseille , dont les habitants formaient un peuple à part , elle avança dans les terres et arriva à Lyon , le centre des Gaules , et le rendez-vous de soixante nations qu'y attirait son commerce. L'exemple et le zèle de ces premiers fidèles enfantèrent bientôt des prosélytes.

En peu de temps leur nombre se multiplia assez pour exiger la présence d'un évêque.

Saint Pothin fut alors immédiatement choisi par le pape Anicet , et ce généreux pasteur s'empres-

de venir au milieu de son troupeau , pour lequel il devait vivre , et pour lequel un jour il devait aussi mourir.

A son arrivée à Lyon , Pothin fixa sa demeure dans une petite île au confluent du Rhône et de la Saône , afin de se soustraire aux poursuites des païens. C'est là qu'il fit bâtir une crypte ou chapelle souterraine , dédiée à la Vierge et aux Apôtres. Il y réunissait les fidèles en secret , célébrait pour eux les saints mystères , les exhortait à s'aimer les uns les autres , et entretenait dans leur cœur l'amour de cette foi divine pour laquelle plusieurs d'entre eux devaient bientôt , à l'exemple de leur saint pasteur , répandre tout leur sang.

Mais pendant que la foi chrétienne s'affermissait ainsi en un coin du monde , la persécution se rallumait à Rome. Les édits sanglants des empereurs furent publiés dans les Gaules. Le concours des fidèles de Lyon et de Vienne , qui se rendaient à l'oratoire de saint Pothin , éveilla les soupçons et excita la colère des gouverneurs de ces deux villes. Ils signalèrent au peuple la nouvelle religion comme un crime contre les lois. D'un autre côté , les prêtres païens , furieux du vide de leurs temples , poussaient la multitude à venger leurs dieux outragés. Elle ne se montra que trop docile à leurs violents désirs.

Les chrétiens furent alors chassés de tous les édifices , des bains , du forum et des marchés. On leur défendit de paraître en public. Lorsqu'on les reconnaissait , on les accablait d'injures et de coups. Bientôt on en vint à piller leurs maisons et à confisquer leurs biens. Les cachots de Lyon se

remplirent d'une foule de fidèles de tout rang et de toute condition. Parmi eux se trouvaient l'évêque Pothin ; le diacre Sanctus , natif de Vienne ; Mature, néophyte ; Attale de Pergame , illustre citoyen romain , et une jeune esclave , nommée Blandine. Autour de ces vaillants héros de la foi étaient venus se ranger un grand nombre d'autres chrétiens.

Enfin arriva le moment du sacrifice. Pothin , le chef du troupeau , eut l'honneur d'être choisi le premier et de marcher à sa tête vers le lieu sanglant où les victimes devaient être immolées.

Qu'il était beau le spectacle de ce vieillard presque centenaire , remettant entre les mains des gardes de l'empereur un corps usé par de longs et pieux labeurs , et conservant , dans toute sa noblesse et sa pureté , son âme vivifiée par le souffle de Dieu ! Il monte lentement de la prison au forum ; mais bientôt la fatigue l'accable , il ne peut plus se soutenir , il demande alors à être porté. Ainsi le disciple des apôtres , appuyant sa tête blanche sur les bras des soldats , s'achemine toujours calme et plein de dignité vers l'inique prétoire où il doit être jugé. Il prie ardemment , durant sa marche , et regarde la foule avec des yeux pleins d'amour.

Cependant on arrive au tribunal , situé dans le lieu le plus élevé de la ville. Le vénérable Pothin y comparait environné de magistrats et d'une multitude immense qui l'accable d'injures et demande sa mort à grands cris. Le gouverneur l'interroge : « Quelle est votre patrie ? lui dit-il » A cette question , le saint demeura sans réponse. « Quel est le Dieu des chrétiens , poursuit alors le juge ? »

Le vertueux vieillard , le regardant avec calme , répondit : « Vous le connaîtrez , si vous en êtes digne. » La populace , qui entourait le vieux martyr , s'irrite alors de tant de fermeté. Elle se précipite sur lui , le frappe des pieds et des mains.

S'acharnant ensuite avec une nouvelle fureur sur l'héroïque victime , elle la traîne au milieu des rues , et couvre le pavé des traces de son sang. Et lorsque enfin , le corps tout brisé par cette course affreuse , le vieil évêque ne conserve plus qu'un souffle de vie , il est reconduit en prison , et réservé pour de nouveaux supplices.

Mais Dieu , qui agréait ce pur sacrifice , voulut abréger la lutte de son serviteur. Quelques heures après son retour dans un sombre cachot , il l'avait appelé à lui ; le premier pasteur de Lyon était devenu son puissant protecteur dans la demeure des saints.

D'autres chrétiens , ses compagnons de foi et de souffrance , ne tardèrent pas à le suivre dans la cité céleste , où comme chef du troupeau il s'était élancé le premier sur les ailes de l'amour divin. Ces généreux athlètes , relégués en prison , soupiraient après le moment de leur délivrance. Enfin on désigna le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé , on amena Sanctus , Mature , Attale et Blandine , pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers , après une horrible flagellation , furent livrés à la fureur des animaux féroces , qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurent ces tourments avec une force invincible. Cependant le peuple , indigné de leur cou-

rage , demandait à grands cris qu'ils fussent placés sur la chaise de fer toute rouge de feu. Après ce nouveau supplice , les deux généreux confesseurs , conservant encore un reste de vie , furent égorgés l'un et l'autre , et commencèrent ainsi leur héroïque sacrifice.

La jeune Blandine fut amenée ensuite dans l'amphithéâtre , pour être aussi dévorée par les bêtes. Cette pauvre esclave était si faible , que sa maîtresse , à la nouvelle de son arrestation , ne douta point que la rigueur des tourments ne lui fît abandonner la foi. Et pourtant , ô force merveilleuse de la grace de Jésus-Christ ! c'était cette même Blandine qui , peu de jours après , lassait ses persécuteurs par son courage. Elle fut attachée à un poteau , et exposée ainsi à la fureur des bêtes. Mais comme dans l'ardeur de sa prière elle tendait les bras , en rappelant l'image du Sauveur crucifié , cette attitude sublime inspira un respect général. En vain les lions furent-ils lâchés contre elle : au lieu de la déchirer , ils rôdèrent autour d'elle , comme dominés par un pouvoir inconnu. Puis , après quelques tours , ils vinrent se coucher au pied du poteau. A cette vue , la foule étonnée fut saisie d'émotion , et ne voulant pas se montrer plus barbare que les lions eux-mêmes , elle demanda que la jeune esclave fût détachée , et vécut quelques jours encore.

Attale , le citoyen romain , parut ensuite dans l'amphithéâtre. Comme c'était un homme de marque , le peuple demandait à grands cris son supplice. Il entra d'un air magnanime sur le champ de bataille. Il fut promené tout autour du cirque , précédé

d'un garde qui portait devant lui cette inscription : « C'est ici Attale , le chrétien. » Mais le gouverneur, ayant appris qu'il était citoyen romain , le renvoya en prison et écrivit à l'empereur pour recevoir à son égard de nouveaux ordres.

Durant cet intervalle , les fidèles , renfermés dans les cachots de Lyon , donnèrent les marques les plus touchantes de leur charité et de leur humilité. Ils n'osaient point encore , eux qui avaient tant souffert , prendre le nom de martyrs. « Ce nom , disaient-ils , n'appartient qu'à Jésus-Christ, *le premier-né des morts* , ou tout au plus à ceux dont le Seigneur a scellé les souffrances par une fin glorieuse. Pour nous , c'est à peine si nous méritons le titre de confesseurs. » Ils s'exhortaient ensuite mutuellement à unir leurs prières pour obtenir de Dieu la grace de la persévérance. On ne pouvait se lasser d'admirer leur patience , leur douceur , l'intrépidité avec laquelle ils parlaient aux païens , et ce courage surnaturel qui montrait bien que , supérieurs à tout sentiment de crainte , ils étaient prêts à souffrir tous les genres de torture. La tendre charité qu'ils avaient les uns pour les autres les faisait surtout travailler à la conversion de quelques âmes infortunées , qui avaient failli dans le combat. Loin d'insulter à leur faiblesse , ils avaient pour elles des entrailles de mère , et n'épargnaient rien pour leur obtenir du Ciel le don de la force dont ils se sentaient remplis eux-mêmes. Leurs efforts ne furent point superflus ; ces généreux athlètes eurent la consolation de voir revenir dans leurs rangs sacrés plusieurs de leurs frères qui s'en étaient séparés ; et l'Eglise , qui venait de pleurer sur leur

défaite , poussa des cris de joie en les voyant associés au triomphe de leurs frères.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils commandaient que l'on fit périr ceux qui persisteraient dans leur confession , et que l'on mît en liberté ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur , saisissant l'occasion d'une fête publique , qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville , s'empressa de donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit paraître devant son tribunal et les interrogea de nouveau. Les trouvant inébranlables , il condamna ceux qui étaient citoyens romains à avoir la tête tranchée , et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grace de Jésus-Christ brilla dans ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes ayant déclaré , avec des larmes de repentir , qu'ils étaient chrétiens , on les condamna à souffrir avec les autres. Alexandre , Phrygien de naissance , et médecin de profession , était présent à ce nouvel interrogatoire. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules , où il s'était acquis une grande vénération par son amour pour Dieu , et par la liberté avec laquelle il prêchait l'Évangile. Se trouvant donc en ce moment critique auprès du tribunal , il faisait signe à ses frères , de la tête et des yeux , afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation fut bientôt remarquée ; les païens , furieux des réponses pleines de fermeté de ces nouveaux chrétiens , s'en prirent à Alexandre , et s'écrièrent tout d'une voix qu'il était l'auteur de ce changement. Alexandre , inter-

rogé à son tour répondit , sans hésiter , qu'il était aussi chrétien. Ses paroles irritèrent tellement le gouverneur , que , sans autre information , il le condamna aussitôt à être dévoré par les bêtes. Il fut donc conduit le lendemain dans l'arène avec Attale , que le gouverneur , pour réjouir les yeux du peuple , livrait une seconde fois au supplice de l'amphithéâtre. Après y avoir enduré divers tourments avec une patience admirable, ils consommèrent tous deux leur sacrifice par le glaive.

Enfin , le 2 août 177 , fut le dernier jour des combats , Blandine et un jeune homme de quinze ans , nommé Pontique , après avoir assisté au supplice de leurs frères , sont amenés dans l'arène , pour y être immolés à leur tour. Pontique devant mourir le premier , Blandine l'exhorte à souffrir avec courage , et lui rappelle le souvenir de Pothin , d'Attale , de Mature , d'Alexandre , qui lui tendent les bras et lui tressent d'immortelles couronnes.

Les paroles de la pauvre esclave enflamment d'ardeur le jeune athlète ; c'est une sœur qui l'invite au martyre , une sœur par les liens spirituels et ceux du sang ; car le sang va se confondre , et consacrer pour toujours entre eux une alliance sainte. Aussi Pontique se montre-t-il vaillant dans le combat , et les anges du ciel entonnent-ils bientôt les chants de son triomphe.

Alors le tour de Blandine arrive. On l'asseoit sur la chaise de fer , et à l'instant des tourbillons d'une fumée blanche , comme un voile de lin , l'enveloppent de toutes parts. On la retire peu après , et enlacée dans un filet , elle est roulée sur l'arène

et déchirée par un taureau furieux. Puis, comme elle vivait encore après ce terrible combat, des gladiateurs la frappent et achèvent son supplice.

Cependant un bruit confus courait en ce moment dans l'assemblée. Les païens étonnés s'écrièrent : « Jamais une femme n'a supporté avec autant de courage des tourments aussi affreux. Certainement son Dieu la soutient et la console. » Et ils disaient vrai ; car la jeune victime, que le Roi du Ciel avait fortifiée dans ses rudes épreuves, était déjà couronnée de ses mains, et d'ineffables délices lui avaient fait perdre le souvenir de ses récentes douleurs. *Hist. de la Vie des saints.*



HÉROÏSME D'UNE MÈRE CHRÉTIENNE
ET DE SON JEUNE FILS.

L'an 180.

C'ÉTAIT vers l'an 180 de l'ère chrétienne, et sous l'empire de Marc-Aurèle. Autun, l'antique cité gauloise, suivait encore les vieilles erreurs d'une religion sacrilège. Peuplée de temples d'idoles, et entièrement adonnée aux vaines superstitions du paganisme, elle voyait ses enfants se livrer chaque jour au culte ridicule des fausses divinités : Cybèle, Apollon et Diane recevaient surtout dans son sein des hommages publics et solennels.

Mais, en même temps, il existait dans cette ville un jeune homme d'une famille illustre et chrétienne, dont les mœurs avaient été de bonne heure

policées par l'étude des belles-lettres, et qui possédait déjà, dans la jeunesse la plus tendre, la sagesse et la prudence consommées des vieillards. Ceux qui l'approchaient, disaient qu'il ne pouvait être si accompli, sans avoir commercé avec les intelligences célestes. Il avait traversé, en effet, les écueils de la mer du monde sans y faire naufrage; et chacun, ravi de ses belles qualités, lui présageait le plus riche avenir.

Des édits de persécution venaient d'être lancés par Marc-Aurèle contre la religion du Christ. Or, un jour que l'on faisait à Autun une procession solennelle en l'honneur de Cybèle, la mère des dieux, Symphorien se rencontra par hasard sur son passage. Mais au lieu de se prosterner, comme la foule, devant l'idole qu'on portait en triomphe, il refusa de l'adorer et témoigna hautement son mépris pour un pareil culte. Arrêté sur-le-champ, il est conduit devant le juge Héraclius. Aux interrogations du magistrat, il répond avec calme et dignité : « Je suis chrétien, je m'appelle Symphorien. » Puis, son zèle s'animant d'une noble fierté, il ose prendre la parole, et sa voix pleine d'éloquence défend avec hardiesse la cause de son Dieu devant ses ennemis, en même temps qu'il leur démontre avec chaleur l'erreur et la folie du culte des idoles. Mais c'en est trop pour le juge irrité; il a vu le jeune chrétien dédaigner avec ironie ses promesses non moins que ses menaces; transporté de fureur, il ordonne qu'on prépare son supplice.

Comme on le conduisait à la mort, sa mère, vénérable par son âge et ses vertus, aperçut son jeune fils du haut des remparts de la ville. En ce

moment , la foi triomphe dans son âme , des larmes de joie viennent mouiller ses yeux , et rassemblant toutes ses forces , cette mère héroïque fait entendre ces paroles , qui , frappant l'oreille du bienheureux martyr , retentissent jusqu'au fond de son cœur : « O mon fils , ne perdez point de vue le Dieu pour qui vous allez mourir ; ayez-le toujours dans la pensée , mon cher fils , prenez courage , la mort n'est point à craindre lorsqu'elle nous conduit à la vie. Regardez le ciel , et que votre cœur suive vos yeux. Jetez-les sur Celui qui y règne. C'est aujourd'hui que vous échangez une vie sujette à la mort , contre une vie immortelle. O mon fils ! l'heureux échange ! »

Encouragé par ces paroles , le généreux martyr arriva joyeux au lieu du supplice , où , la main du bourreau lui séparant la tête du corps , il consumma à la fleur de l'âge son héroïque sacrifice : Heureux fils ! heureuse mère !...



DEUX JEUNES FRÈRES MARTYRS, A NANTES.

Vers l'an 287.

Sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien , qui vit la dixième persécution contre l'Eglise , il y avait à Nantes , dans l'Armorique , deux jeunes frères d'illustre naissance , dont le courage brilla d'un vif éclat au sein de cette même cité , où leur nom béni , vénéré , jouit aujourd'hui encore d'une populaire mémoire. Donatien , plus jeune que son

frère, reçut le premier la foi avec le baptême. Se regardant dès lors comme un soldat de Jésus-Christ, chargé de protéger et d'étendre le royaume de son maître, il travaillait avec zèle à la conversion des idolâtres. Une de ses plus douces conquêtes fut son frère Rogatien, qu'il convertit peu de temps avant la persécution. Lorsqu'elle commença, le baptême n'avait point régénéré encore l'âme de ce frère bien-aimé; l'évêque, suivant le conseil de Jésus-Christ, s'était retiré à son approche. Le généreux Néophyte s'en attristait; il lui semblait toutefois que les embrassements de son frère, en qui il honora toujours l'ancienneté de la foi et de la religion, lui tenaient lieu de ce bain salutaire. Donatien s'efforçait de le consoler, lui faisant espérer un baptême plus glorieux encore que celui qu'il aurait reçu des mains du pontife. Puis, touché de son affliction, il adressait à Dieu en sa faveur une fervente prière: « Seigneur Jésus-Christ, disait-il, vous qui, dans l'ordre de votre justice, égalez les désirs sincères aux effets, puisqu'enfin, ne nous laissant que les vœux, vous vous êtes réservé l'exécution, que la foi pure de Rogatien lui serve de baptême; et s'il arrive que le préfet nous fasse mourir dès demain, comme il a résolu, que le sang de votre serviteur soit pour lui une ablution et une onction sacramentales. »

C'était du sein d'un cachot que Donatien adressait au Ciel cette prière du plus profond de son cœur. Accusé devant le préfet de professer la religion chrétienne, et d'avoir détourné du culte des dieux son frère avec plusieurs autres personnes, il avait été arrêté sur-le-champ; et, ayant confessé

généreusement sa foi , il avait été envoyé en prison , chargé de fers.

Rogatien ; conduit à son tour devant le préfet , avait refusé aussi de sacrifier aux dieux ; les caresses et les menaces n'avaient pu l'ébranler. Il fut donc envoyé en prison avec son frère. Et maintenant ces deux jeunes chrétiens chantaient ensemble les louanges de Dieu , et se consolait dans la pensée de leur prochain martyr. Ils passèrent la nuit en prières ou en des entretiens que leur foi commune et l'amour fraternel rendirent doublement précieux. Le jour étant venu , ils attendaient avec une sainte impatience l'heure de leur supplice , qui devait commencer leur éternelle félicité.

Présentés de nouveau devant le tribunal de leur juge , ils furent inébranlables. Le magistrat furieux , les trouvant aussi fermes que la veille , les fit étendre sur le chevalet pour arracher , par les tortures , ce qu'il ne pouvait plus espérer d'obtenir par les menaces. Cette nouvelle épreuve fut aussi inutile que la première. Fatigué de leur résistance , le préfet ordonna enfin de les percer à coups de lance et de leur trancher la tête. Les chrétiens , ayant enlevé les corps des saints martyrs , bâtirent sur leur tombeau un oratoire , qui fut , au cinquième siècle , changé en une magnifique église. Vers l'an 1145 , Albert , évêque d'Ostie , transféra ces précieuses reliques dans la cathédrale de Nantes , où elles se gardent encore avec une grande vénération.

UN HÉROS CHRÉTIEN A MARSEILLE.

Vers l'an 290.

L'EMPEREUR Maximien , encore tout couvert du sang de la légion thébaine et d'une infinité de martyrs , vint à Marseille , où il y avait une église aussi nombreuse que florissante. Son arrivée jeta la terreur parmi les fidèles de Jésus-Christ. Dans cette consternation générale , un officier chrétien nommé Victor allait durant la nuit visitant les frères , les exhortant au mépris de la mort , et leur montrant le ciel comme le prix des souffrances d'ici-bas.

Pendant qu'il remplissait ainsi ce pieux ministère , le généreux soldat de Jésus-Christ fut surpris et conduit devant les préteurs Attérius et Euty-chius. Ceux-ci lui représentèrent qu'il courait à sa perte , en s'exposant à la disgrâce du prince ; que c'était une folie de sacrifier ainsi le fruit de ses services en adorant un homme crucifié ; mais inébranlable dans sa foi , Victor leur répondit : « Je méprise les biens de la terre ; je suis chrétien , et plutôt que d'être parjure à mon Dieu , je suis prêt à souffrir la mort. » A ces mots , des cris d'indignation et de rage s'élèvent de toutes parts ; on instruit son procès , et le coupable paraît devant l'empereur. Le prince était furieux ; ses yeux étincelaient ; sa figure était contractée par la colère : il parle , il commande , il menace ; mais rien ne peut ébranler l'intrépide confesseur. Alors il ordonne qu'on le charge de fers , et qu'on le traîne

ainsi par les rues de la ville, pour y être exposé aux insultes et aux coups de la populace.

Le saint martyr, le corps tout couvert de sang et de blessures, est ramené devant les préteurs, qui, croyant sa constance ébranlée par les souffrances, le pressent de nouveau d'abjurer son Dieu qu'ils blasphèment, et de sacrifier aux idoles. Mais le soldat de Jésus-Christ n'élevait la voix que pour répondre : « Je suis chrétien, et je méprise vos dieux ; je confesse le Christ ; bourreau, hâte-toi de m'unir à lui. » Aussitôt on étale à ses yeux des instruments de mort, on l'étend sur un chevalet, et son corps est déchiré de mille manières. Le Seigneur n'abandonne jamais ses serviteurs. Pendant que notre saint, les yeux levés vers le ciel, demandait la constance qu'il savait être un don de Dieu, Jésus-Christ lui apparut portant lui-même sa croix, le consola en lui montrant ses propres souffrances, et la couronne glorieuse destinée aux vainqueurs. Le courage de saint Victor lassa la patience des bourreaux, qui le détachèrent enfin de dessus le chevalet pour le jeter dans un noir cachot.

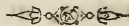
A minuit, Dieu le visita encore par le ministère de ses anges. La prison fut tout-à-coup remplie d'une lumière plus brillante que celle du soleil, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur.

Trois soldats chargés de garder la prison furent si frappés de ce prodige, qu'ils vinrent se jeter aux pieds du saint martyr, lui demandèrent pardon, et le conjurèrent de leur accorder la grace du baptême. Le saint, après les avoir instruits et

exhortés, envoya chercher des prêtres la nuit même, leur servit de parrain, et eut la consolation de se voir précéder dans le ciel par trois âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ. En effet, l'empereur, apprenant ce qui s'était passé, fut transporté de rage, fit conduire les trois gardes en sa présence, leur commanda d'abjurer le Dieu des chrétiens, et, sur leur refus, il leur fit trancher la tête.

Trois jours après, il rappela Victor devant son tribunal, et voulut l'obliger à adorer une idole de Jupiter, qu'on avait placé sur un autel avec de l'encens : à cette proposition, le saint martyr, saisi d'horreur, pousse l'autel avec son pied et le renverse ainsi que l'idole. La rage du tyran est à son comble, et pour venger ses dieux outragés, il commande d'abord qu'on lui coupe le pied, qu'on le mette ensuite lui-même sous la meule d'un moulin, et qu'on l'y écrase. Tranquille sous le poids de sa douleur, le saint martyr s'estimait heureux de soutenir la cause de la foi et de la sceller de son sang.

Cependant, la machine qui faisait tourner le moulin s'étant rompue, on le retire presque mort, et les os tout brisés, afin de lui trancher la tête. C'est ainsi que notre saint eut enfin le bonheur d'être réuni à ceux qui l'avaient précédé dans le Ciel. *Hist. de la Vie des saints.*



Quatrième siècle.

SAINTE MARTIN, évêque de Tours, et l'apôtre des Gaules, fut un de ces hommes puissants en œuvres, que la Providence suscite ici-bas, comme les instruments de ses merveilleux desseins sur les nations. Né en Pannonie de parents idolâtres, il était dès l'âge de quinze ans soldat dans les légions romaines; déjà il se distinguait entre tous ses compagnons par sa charité, sa douceur et la pureté de ses mœurs. Martin, prévenu par la grace divine, s'était fait inscrire au nombre des cathécumènes; et docile à la voix du Ciel, il retraçait déjà dans toute sa conduite le portrait d'un véritable chrétien. L'historien de sa vie nous a transmis un trait touchant de sa charité envers les pauvres.

Un jour, rapporte Sulpice Sévère, comme il était en marche avec ses compagnons d'armes, au milieu d'un hiver très-rigoureux, Martin rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu qui demandait l'aumône. Personne encore n'avait songé à le secourir; pour lui, il fut touché de compassion; mais le pieux soldat, ayant distribué tout son argent, ne possédait plus que ses vêtements et ses armes. Que fera-t-il? Il prend son sabre, coupe son manteau en deux, en donne la moitié au pauvre, et s'enveloppe lui-même comme il peut avec l'autre moitié. A cette vue, les uns se mirent à le railler; les autres, frappés d'une si belle action, l'admirèrent en secret, se reprochant de n'avoir pas eux-mêmes secouru ce malheureux.

La nuit suivante , Martin eut une vision qui le combla de consolation et de joie. Jésus-Christ lui apparut couvert de cette moitié de vêtement dont il s'était dépouillé par amour de lui , et le jeune guerrier entendit l'Homme-Dieu dire à une troupe d'anges qui l'entouraient : « Martin , qui n'est encore que cathécumène , m'a revêtu de son manteau. »



DÉSINTÉRESSEMENT ET SAINTE INTRÉPIDITÉ
D'UN SOLDAT CHRÉTIEN.

ENFLAMMÉ par cette céleste vision d'un nouveau zèle pour la gloire de Dieu , Martin demanda le baptême , et le reçut dans sa dix-huitième année. Il aurait voulu dès lors s'éloigner des drapeaux : cependant , à la prière de son tribun , qui l'aimait tendrement , il passa encore deux ans dans le métier des armes. Mais , tout occupé des obligations de son baptême , il n'avait plus guère de soldat que le nom , et il soupirait après le moment où il pourrait se consacrer entièrement au service du Monarque du Ciel.

Vers ce temps-là , les Germains ayant fait irruption dans les Gaules , on assembla les troupes pour marcher à leur rencontre. Martin donna alors un exemple de désintéressement et de délicatesse qu'on ne pouvait attendre que d'un soldat chrétien. Des largesses ayant été faites à chaque légion , à l'occasion de la guerre qui allait commencer , il eut la générosité de renoncer à des récompenses qui

supposaient une continuation de service et demanda que sa part fût donnée à quelque autre. Comme on lui reprochait d'agir par la crainte de la bataille qui devait se livrer le lendemain, en demandant la liberté de se retirer, il répondit avec une sainte intrepidité : « Si c'est à des motifs de lâcheté qu'on attribue ma conduite, je demande à paraître à la tête de l'armée, sans armes, sans bouclier, sans autre défense que le nom de Jésus-Christ et le signe de la Croix. Je me précipiterai ainsi au milieu de l'armée ennemie, dans les escadrons les plus épais. » On n'accepta point sa proposition : la nuit suivante les Barbares ayant demandé la paix, Martin obtint facilement sa liberté, et put se livrer dès lors tout entier au sublime apostolat pour lequel la Providence l'avait envoyé dans les Gaules.



LE PASTEUR INTRÉPIDE, SAUVEUR DE SON
PEUPLE.

L'an 451.

ATTILA, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, vers le milieu du cinquième siècle, faisait tous ses efforts pour arracher aux Francs leurs belles conquêtes en ces pays. Ce prince barbare, surnommé le *fléau de Dieu*, portait partout le fer et la flamme ; les lieux qu'il avait parcourus se changeaient en d'affreux déserts. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre, Langres, avaient ressenti les terribles effets de sa

furieux. Ses coups allaient tomber sur la ville de Troyes; la consternation la plus profonde régnait parmi les habitants de cette malheureuse cité; aux pleurs, aux gémissements se mêlent déjà des cris de désespoir. Le conquérant approche de ses portes. Il se précipite déjà dans ses murs, quand tout-à-coup paraît un vieillard vénérable. Il s'avance au milieu de la foule étonnée, et marche au-devant du féroce ennemi, dont la seule figure imprimait l'effroi. Attila, dit l'histoire, était d'une taille médiocre, mais d'une carrure énorme; il avait la poitrine large, la tête extrêmement grosse, les yeux petits, mais étincelants, le nez plat, les cheveux négligés, le teint singulièrement brun; en sorte que son aspect, joint à la fierté de sa démarche et aux mouvements convulsifs dont il était continuellement agité, suffisait pour inspirer la terreur, et justifiait son surnom de *fléau de Dieu*. Mais celui qui marche à sa rencontre ne craint rien: c'est un saint évêque, c'est Loup, l'intrépide pasteur de la ville menacée. Il a résolu de sauver le troupeau confié à sa garde. Fort de la grace d'en haut, le voilà donc qui s'avance seul à la tête de son clergé pour combattre Attila, non point avec les armes de la terre, mais avec la parole de Dieu. Il l'aborde, et lui demande ce qu'il prétend. « Ignores-tu qui je suis? répond Attila; le fléau du Dieu vengeur remplit sa destination. — Et moi, réplique le saint, je suis un loup dépouillé de sa férocité naturelle et commis à la garde du troupeau du Dieu de miséricorde. Epargne-en les faibles brebis et ne frappe que le pasteur; si tu es vraiment le fléau de Dieu, ajoute-t-il, nous respec-

tons ce qui nous vient de Dieu. Mais si tu es le fléau par lequel le Ciel nous châtie, souviens-toi de ne faire que ce qui t'est permis par la main toute-puissante qui te meut et te gouverne.» Frappé de ces paroles, le prince farouche qui, ayant ravagé la Thrace, l'illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin, et porté ensuite la dévastation dans les contrées les plus fertiles de la France, ce prince, pour qui rien n'était sacré, s'arrête à la voix du serviteur de Jésus-Christ, et la ville est sauvée.

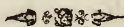


SAINT AIGNAN, D'ORLÉANS.

DURANT cette triste époque du cinquième siècle où les Gaules gémissaient en proie aux invasions des barbares, les évêques étaient bien réellement les protecteurs, les libérateurs de leurs peuples : plus d'une ville gauloise dut son salut à l'intrépidité généreuse, à l'héroïque dévouement de ces hommes de Dieu, dont les prières ou la voix étaient toutes-puissantes pour fléchir les cœurs les plus farouches. Digne émule et contemporain de saint Loup de Troyes, saint Aignan d'Orléans eut comme lui l'honneur de sauver de la destruction sa ville épiscopale. Cet illustre pontife, successeur de saint Euverte, est célèbre en outre dans notre histoire par un insigne et touchant privilège qui lui fut octroyé et dont il laissa à ses successeurs le sublime héritage. On lui attribue, en effet, la gloire d'avoir joui le premier du privilège qu'eurent longtemps les évêques d'Orléans, de délivrer tous les prisonniers à leur entrée dans la ville. Admirable

et sainte coutume dont le souvenir s'élève comme un doux parfum au milieu des récits trop souvent barbares de nos vieilles annales.

Il y avait près de soixante années que saint Aignan gouvernait comme évêque la cité d'Orléans lorsque, à son tour, elle vit les Huns, conduits par Attila, s'approcher de ses murailles. Le charitable pasteur avait prévu l'orage, et tout courbé sous le poids des ans, il avait fait lui-même le voyage d'Arles, pour aller demander du secours au général romain Aëtius. Cependant les barbares pressaient le siège. Saint Aignan encourage son peuple, et l'exhorte à mettre en Dieu toute sa confiance. Prosterné à genoux, ses cheveux blancs dans la poussière, il offre lui-même sa propre vie à Dieu pour le salut de son troupeau. Tous les habitants, à son exemple, adressent au Ciel de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur a été promis. Enfin, quand tout semblait désespéré, les Romains, auxquels se sont joints les Visigoths, paraissent tout-à-coup dans le voisinage. Un combat s'engage, les Romains sont vainqueurs et dispersent les barbares. On attribua cette victoire aux prières et à la prudence du saint évêque, bien plus encore qu'à la bravoure d'Aëtius, vaillant général, qui presque seul alors soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine.



Cinquième siècle.

LE farouche Attila , avant de se replier sur Orléans , où l'attendait une défaite , s'était approché de Paris dans le dessein d'envahir cette capitale. Ici ce ne sont point de vénérables , d'intrépides évêques qui détourneront son bras menaçant : c'est une simple fille , Geneviève la bergère , qui , par ses prières et ses larmes , sauve la ville d'une ruine imminente , et devient la libératrice des Parisiens. Nous emprunterons à un biographe moderne de l'illustre sainte ce mémorable récit , avec quelques autres détails sur les œuvres de sa charité. On aime , en parcourant les souvenirs de nos vieilles annales , à reposer sur cette touchante figure qui brille d'un éclat si pur à l'aurore de la France chrétienne.

« Vers cette époque , les Huns , peuples barbares , s'étaient élancés des extrémités de la Tartarie , et parcouraient diverses contrées de l'Europe , entraînant , ravageant tout sur leur passage. Le farouche Attila , qui se faisait lui-même appeler le *fléau de Dieu* , les conduisait à la victoire. Ni murailles , ni fleuves , ni montagnes , n'arrêtaient ses hordes frémissantes ; et ce terrible destructeur des nations avait coutume de dire que *l'herbe ne pouvait plus croître aux lieux où son cheval avait passé*. Déjà il venait de pénétrer dans les Gaules , portant de tous côtés le carnage et l'incendie ; cinq cents villes brûlées avaient marqué son invasion dans le monde , lorsqu'il s'approcha de Paris.

Au bruit de ses pas, les habitants sont remplis de stupeur. Se fiant peu à leurs murailles, ils veulent fuir, emportant leurs effets les plus précieux, et se retirer dans quelque place mieux fortifiée. Geneviève seule, au milieu de la consternation générale, demeurerait calme et sans crainte. Elle s'efforçait de rassurer les Parisiens, leur annonçant hautement que Dieu protégerait la ville, s'ils avaient recours aux prières, et que les cités, dans l'enceinte desquelles ils croyaient trouver un abri, seraient elles-mêmes pillées et saccagées. Elle les invite donc à la pénitence, promettant à leurs larmes, à leurs supplications, les secours du Ciel. Son regard inspiré, le feu de ses paroles ranime l'espérance dans les cœurs. On court prier dans les églises. Geneviève elle-même, suivie de quelques pieuses femmes dociles à ses avis, se renferme dans l'église de saint *Jean-le-Rond*, où était alors le baptistère public. Là, elle passe avec ses compagnes plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Cependant, malgré sa confiance et ses promesses, les Huns continuaient leur marche dévastatrice. Les ennemis de la sainte se tournent alors de nouveau contre elle. Leur rage long-temps comprimée se rallume; et ce même peuple, qui peu de jours auparavant s'était précipité sur ses pas dans les églises, la traite maintenant encore de magicienne, de visionnaire, de fausse prophétesse. On l'accuse d'intelligence avec les ennemis, on lui reproche d'avoir empêché ses concitoyens de fuir à temps. La fureur populaire s'accroissant à chaque instant, on en vient jusqu'à vouloir lui ôter la vie. On l'entraîne sur la place avec d'horribles imprécations,

sa mort est résolue. D'accord sur ce point, la populace furieuse est divisée sur le genre de supplice. Les uns veulent la noyer dans un gouffre, d'autres la lapider, d'autres enfin la brûler vive. Or, Geneviève, patiente et résignée, priait pour ses bourreaux, et faisait à Dieu le sacrifice de sa vie, quand voici venir soudain l'archidiacre d'Auxerre, arrivant du fond de l'Italie, envoyé par la Providence pour secourir l'infortunée. On l'instruit des desseins de vengeance qu'on prépare. « Qu'allez-vous faire, Parisiens ? s'écrie-t-il, animé d'un saint zèle. Gardez-vous bien de commettre un pareil crime. Celle dont vous tramez la mort a été, au jugement de Germain, notre évêque, bénie de Dieu dès sa naissance, et voici des présents que je lui apporte de sa part. » Ces présents consistaient en *eulogies* (choses bénites), qu'on s'envoyait dans ces temps-là en signe de communion et d'amitié. Ces paroles calment les esprits. Le nom d'un prélat illustre, dont l'autorité était grande et vénérée dans ces contrées, apaise le flot des fureurs populaires. La vie de la sainte n'est plus menacée, et le saint pontife a pour la troisième fois l'honneur de glorifier sa vertu. Geneviève, sauvée d'un si grand péril, adore encore la main tutélaire, invisible, toujours présente à l'heure du danger, pour protéger celle qui mettait en Dieu seul sa confiance et sa force.

L'évènement vint bientôt justifier les sages prédictions de Geneviève. Par un prodige inattendu, on vit soudain le roi barbare et son armée se détourner de Paris, sans oser l'attaquer et s'avancer sur Orléans. Déjà la fermeté chrétienne de l'évêque

saint Loup avait sauvé la ville de Troyes de ses fureurs ; Orléans allait être à son tour protégé par les prières de saint Aignan , son évêque , et par l'épée d'Aëtius , que Dieu lui donnera le temps d'appeler à son secours. *Le fléau de Dieu* apprendra bientôt qu'il n'est point invincible , et que sa terrible mission s'arrête , là où se trouvent pour fléchir le Ciel , de vrais serviteurs de Jésus-Christ.



ADMIRABLE CHARITÉ DE SAINTE GENEVIÈVE.

CE changement inespéré , quand tout semblait perdu , ce départ extraordinaire de l'armée des Huns , quand une grande victoire lui était facile , avait frappé les Parisiens d'étonnement et de joie. Tous virent clairement dans ce fait merveilleux l'œuvre de la Providence , et n'hésitant pas à reconnaître qu'ils devaient leur salut aux prières de Geneviève , ils l'environnèrent dès lors de toutes les marques d'une vénération profonde.

Cette tendre vénération des Parisiens pour leur libératrice s'accrut de jour en jour par les nouveaux services qu'elle rendit à ses concitoyens et les miracles qu'elle opéra en diverses rencontres. Emportée par l'ardeur de sa charité , souvent déjà elle avait été vue sur les routes allant de ville en ville implorer des secours pour les pauvres Parisiens , aux jours de leurs malheurs. Partout elle était entourée de respect et d'hommages ; d'abondantes aumônes qu'elle recevait de personnes charitables étaient le fruit de ses pénibles labeurs. Des prodiges de bienfaisance s'attachaient à chacun de

ses pas : Meaux , Orléans , Tours , Troyes , Laon et d'autres villes , furent ainsi les témoins des œuvres merveilleuses que la bonté divine opéra par ses mains. Un jour , se trouvant à Tours où l'avait amenée sa dévotion au tombeau de saint Martin , elle rencontre une pauvre mère de famille , nommée Fraterne , pleurant sur sa fille qu'elle venait d'exposer mourante sur le passage de la sainte. Peu de temps après elle la retrouve encore dans une église où elle l'avait suivie ; Fraterne , se jetant à ses pieds , lui disait , les yeux mouillés de larmes : « Dame Geneviève , rendez-moi ma fille ! — Cessez de vous affliger , lui répond-elle , touchée de compassion , vous avez eu confiance en Dieu , et déjà il vous a exaucée ; retournez dans votre maison , votre fille est en bonne santé. » La pauvre mère , pleine de reconnaissance et de joie , se rend en toute hâte dans sa demeure , et trouve en effet sa chère fille , la jeune Claudia , entièrement guérie. Bientôt l'on voit cette enfant , qui tout-à-l'heure était prête à expirer , se rendre elle-même au logis de Geneviève pour la remercier. Un autre jour , comme la sainte entrait à Arcis-sur-Aube , à la suite d'un pénible voyage que nous raconterons , un des principaux habitants de la ville , qualifié du nom de *tribun* dans les vieilles chroniques , accourt au-devant d'elle , et la supplie de venir visiter sa femme , atteinte depuis long-temps de paralysie. Geneviève suit cet homme dans sa demeure , et , s'approchant du lit de la malade , elle se met à prier selon sa coutume. Sa prière finie , elle fait un signe de croix sur la pauvre infirme , lui ordonnant de sortir de son lit. Soudain cette

femme qui , depuis près de quatre années , n'avait pu remuer ses membres , s'élança de sa couche dans un état complet de guérison. Et tous les témoins de ce miracle rendent grâces au Seigneur , toujours admirable dans ses saints.

Une autre fois , comme elle se trouvait aux environs de Meaux , au milieu de moissonneurs qu'elle encourageait au travail , le ciel , jusqu'alors serein , s'assombrit et menaça d'un violent orage. Les pauvres moissonneurs , trompés dans leurs espérances , se livraient déjà au désespoir. « Prions le Seigneur , dit Geneviève , il sera avec nous. » Elle tombe à genoux , tous imitent son exemple , et soudain les nuages se dissipent , et l'éclat du plus beau soleil reluit de nouveau , ramenant l'espérance au cœur des villageois.

Ailleurs , aux portes de la ville de Troyes , c'est une grande multitude de peuples qui vient à sa rencontre , plaçant devant elle des malades qu'elle guérit , en les bénissant par le signe sacré de notre salut. Dans cette même ville on lui présenta une jeune fille , aveugle depuis près de douze ans , et aussi un ouvrier qui , pour avoir travaillé le saint jour du dimanche , avait été privé de la vue par la vengeance divine : Geneviève fait sur leurs yeux le signe du chrétien , et soudain ils se rouvrent à la lumière. Témoin de ces prodiges , un autre habitant lui amène son fils , tourmenté depuis dix mois par une fièvre ardente ; Geneviève ordonne qu'on lui apporte de l'eau , et invoquant le nom du Seigneur , elle la donne à boire au jeune homme qui recouvre aussitôt la santé.

On dit qu'on vit plusieurs fois des malades , des

infirmes , s'approcher d'elle , toucher le bord de ses vêtements et s'en retourner guéris. C'est ainsi que la vierge de Nanterre , à l'exemple du divin Sauveur , qu'elle avait choisi pour modèle et pour son partage , passait ici-bas en faisant le bien ; enfin le peuple était revenu de ses préventions , tous avaient en elle une confiance égale à leur respect : les rois francs eux-mêmes ne savaient point résister à ses prières , lorsqu'elle sollicitait auprès d'eux la grace d'un coupable. Voyez-vous ce prince allié des Romains , guerroyant avec eux sur le sol gaulois ? C'est Childéric 1^{er}, le père du grand Clovis : dans le cours de ses marches il s'est arrêté près de Paris , et il a placé son camp dans les plaines voisines. Un jour , dit-on , il venait de porter un arrêt de mort contre plusieurs personnes. A cette nouvelle , Geneviève se presse d'aller faire révoquer la sentence. Elle cherche le monarque dans la ville ; mais le prince , apprenant son dessein , se dérobe à ses sollicitations. Impatient de faire exécuter ses ordres , il sort de la cité et en fait soigneusement fermer les portes. Rien n'arrête la courageuse fille : elle se présente avec assurance à ces mêmes portes , qui soudain , à la vue des gardes étonnés , s'ouvrent d'elles-mêmes. Geneviève passe alors librement et court vers Childéric , qui , rempli d'admiration , lui accorde la grace des pauvres condamnés.



PARIS DÉLIVRÉ DE LA FAMINE PAR SAINTE
GENEVIÈVE.

UN nouveau danger , qui vint menacer Paris , fournit plus tard à notre sainte une occasion solennelle de déployer toute l'ardeur de sa charité.

Les Francs , déjà établis dans la partie septentrionale des Gaules , poursuivaient en d'autres provinces le cours de leurs conquêtes. Aussitôt après la prise de Soissons , ils vinrent sous la conduite de Clovis assiéger Paris (an 486). Ce monarque , encore païen , l'attaqua d'abord dans les formes et livra plusieurs assauts ; mais ses troupes furent repoussées. Clovis , voyant que la position de cette ville et les fortifications qui la protégeaient rendraient l'attaque inutile , transforma le siège en blocus , espérant la prendre par la famine. Déjà les Parisiens commençaient à ressentir toutes les horreurs de ce fléau , lorsque Geneviève , émue pour eux d'une immense compassion , entreprend de les sauver de la mort. Elle sait que les Francs n'occupent point les cités champenoises , baignées par les eaux de la Seine : elle s'y rend en toute hâte , pour aller chercher des vivres , avec onze grosses barques dont elle dirige la marche avec autant de résolution que d'habileté. Suivons notre sainte dans ce périlleux voyage , et recueillons les détails qu'en rapporte son vieil historien. La petite flotte étant parvenue à un passage de la Seine où se trouvait une sorte d'écueil , qui déjà avait été funeste à plus d'un navire , Geneviève ordonne à ses pilotes de se rapprocher de la rive ; puis ,

s'étant mise en prières , elle fait abattre un grand arbre qui , détournant le courant de l'eau , était la principale cause des naufrages ; soudain , dit-on , on vit deux horribles monstres sortir d'un gouffre voisin et s'enfuir au loin , laissant tous les spectateurs glacés d'effroi. Or, depuis ce jour, aucun nouvel accident ne survint en ce lieu redouté ; la flotte continua sa route et arriva heureusement à Arcis-sur-Aube.

Geneviève , n'ayant pas trouvé dans cette ville une quantité suffisante de blé , se rendit par terre jusqu'à Troyes. Accueillie dans cette cité comme une envoyée de Dieu , elle y accomplit sur des infirmes , des malades , ces prodiges dont nous parlions tout-à-l'heure. Le soin des pauvres , des infortunés qu'elle rencontre sur son chemin , ne lui fait point cependant perdre de vue l'objet de son voyage. Dès qu'elle a ramassé la quantité de blé suffisante pour charger toutes les barques , elle revient à Arcis , d'où , après quelques jours , elle s'embarque pour retourner à Paris. La flotte , en descendant la Seine , est assaillie par une violente tempête , et jetée contre des arbres et des rochers. Les barques , couchées sur le flanc , se remplissaient d'eau , et allaient être submergées , quand Geneviève , les mains levées vers le ciel , implore l'appui du Seigneur : soudain la tempête s'apaise ; la flotte poursuit heureusement sa route et rentre dans Paris , au bruit des cantiques des matelots et de l'allégresse des habitants , qui tous reçoivent notre sainte comme l'ange de Dieu.

Voyez maintenant comme son industrieuse charité sait aller au-devant des besoins de chacun et en

mesurer l'étendue. Tous ont part à ses largesses mais ceux dont la disette a complètement abattu les forces, sont les premiers objets de sa sollicitude, et en reçoivent des secours plus abondants. Aussi, lorsque les jeunes filles qui l'aidaient dans ce pieux travail revenaient pour retirer du four les pains qu'elles y avaient placés, souvent elles ne les trouvaient plus. La plus grande partie en avait été distribuée secrètement par Geneviève, et les jeunes filles découvraient ensuite le pieux larcin, en rencontrant dans les rues des groupes d'indigents, qui, portant dans leurs mains des pains tout chauds encore, bénissaient le nom de Geneviève.

Ainsi la ville que l'humble vierge de Nanterre avait déjà sauvée des fureurs d'Attila, fut sauvée alors de la famine par son courage et sa charité. O puissance merveilleuse des saints ! vous êtes donc plus grande que celle des princes et des rois ! Vainement, dans les temps de disette, les pauvres frapperaient-ils à la porte des grands, des riches de la terre.... Pour vous, heureux élus du Ciel, votre sein fécond leur est toujours ouvert, et dans ce sein brûlant de l'amour de Dieu et des hommes, sont cachés des trésors inépuisables. Dix siècles plus tard, un autre saint de France, Vincent de Paul, en des temps malheureux, nourrira aussi à lui seul des provinces entières !

Le voyageur, qui se rend aujourd'hui d'Arcis-sur-Aube à Troyes en Champagne, rencontre sur sa route une antique chapelle, dédiée à la patronne de Paris, et que la piété des peuples de ces contrées environne d'un grand respect. Elle est sise dans le village de la Chapelle-Vallon, sur

la place même où , suivant une ancienne tradition , s'arrêta sainte Geneviève , lorsque dans ses courses charitables , l'illustre aumônière franchit la distance qui sépare ces deux villes. Depuis longtemps , cette chapelle menaçait ruine ; mais , honneur aux pieux fidèles du pauvre et petit bourg , qui sut révéler la trace des pas de notre sainte ! Ils viennent de donner une mémorable leçon à Paris , la riche et grande capitale. Tandis que celle-ci laisse toujours fermé et profané le magnifique temple élevé sur la colline à la bienheureuse bergère , de simples villageois , réunissant leurs dons volontaires , ont restauré à leurs frais son antique chapelle. Naguères , en un jour de fête , la solennité de sa bénédiction était célébrée au milieu d'une multitude innombrable accourue de tous les pays ¹. La foule se dirigea processionnellement vers le monument sacré , relevé de ses ruines. De longues files de vierges vêtues de blanc , rangées sous la bannière de la Reine des cieux , et faisant retentir les airs de leurs pieux cantiques , ouvraient la marche. Venait ensuite un nombreux clergé , tant de la paroisse de la Chapelle-Vallon que des paroisses voisines. L'antique statue de sainte Geneviève , sauvée des orages révolutionnaires avec mille peines et périls , portée en triomphe , allait reprendre son ancienne demeure. Et tous les visages rayonnaient d'une joie pure , et tous les cœurs étaient émus. Puis , quand le pieux cortège fut arrivé au terme de sa course , un digne prêtre éleva la voix pour louer les vertus , les bienfaits de la sainte.

¹ 15 août 1842, jour de l'Assomption.

Alors , dans tous les rangs du peuple avide de l'entendre , l'émotion, la joie , la confiance furent plus grandes. Et Geneviève , du haut des cieux souriant à ces hommages , bénissait les pieux enfants d'une contrée demeurée si fidèle , en ces temps d'oubli et d'indifférence , au culte de la reconnaissance et de l'amour. »



CLOTILDE , ET LE PREMIER ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

L'an 495 et suiv.

CLOTILDE , que Dieu , dans les merveilleux desseins de sa Providence , s'était choisie pour initier les Francs à sa foi chrétienne , avait reçu du ciel tout ce qui charme et subjugue les hommes. Issue de race royale , belle entre toutes ses compagnes , et brillante dès ses plus jeunes ans de tout l'éclat d'une sagesse consommée , elle parut aux yeux du Tout-Puissant comme une terre fertile , au sein de laquelle il pouvait , en toute confiance , jeter ces semences divines qui devaient produire bientôt des fruits si précieux. Heureuse entre toutes les reines , elle eut la première l'insigne honneur de s'asseoir sur le trône de France à côté d'un monarque chrétien , et la gloire plus grande encore d'avoir elle-même , en dessillant les yeux du roi son époux , hâté le réveil du soleil du christianisme sur la terre gauloise.

Clotilde était fille de Chilpéric , frère de Gondebaud , roi des Bourguignons. Ce dernier prince , ambitieux et cruel , trempa ses mains barbares

dans le sang de son frère , de sa belle-sœur , et de leurs enfants. Il n'épargna que les deux filles de Chilpéric , toutes deux d'une rare beauté , et peu redoutables à cause de leur extrême jeunesse. L'aînée fut renfermée dans un monastère , et Clotilde resta à la cour de son oncle , où , bien que vivant parmi les Ariens , elle eut le bonheur d'être élevée dans la foi catholique. Ses sentiments ne firent que s'accroître par la pratique habituelle des exercices de piété. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. La sagesse qui reposait sur ses lèvres émerveillait les vieillards. Elle vivait en grande retenue et modestie , « pitoyable aux indigents et souffreteux , dit un vieil historien , plus assidue ès oraisons que coutumière de festes et mots. » Son esprit , sa beauté , sa douceur , lui acquirent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis , 1^{er} roi des Francs , à qui ses exploits méritèrent le nom de *grand* , fit demander la princesse Clotilde en mariage à son oncle Gondobaud. Il obtint ce qu'il demandait , après avoir promis que la nouvelle reine aurait la liberté de professer sa religion. Le mariage fut célébré solennellement à Soissons , en 495.

Ce fut alors , qu'un bien touchant et bien digne spectacle vint réjouir les yeux de l'Eternel , et briller d'un pur éclat sur la terre de France , vierge encore de ces sublimes tableaux que le christianisme seul devait réaliser. Une reine , jeune et belle , entourée de tous les hommages qui environnent le trône des souverains , ne parut élevée au faite de l'empire que pour donner l'exemple

des plus hautes vertus chrétiennes , et gagner à la foi du Christ un peuple entier plongé encore dans les ténèbres de l'erreur. Une vive et ardente piété animait toutes ses actions. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre dans leur sein des aumônes abondantes. Elle s'était ménagée dans le palais du roi un petit oratoire , où elle passait un temps considérable en prières. Attentive à veiller sur les femmes de sa suite , elle leur apprenait à se conduire en tout avec sagesse et dignité.

Soigneuse de plaire à son époux , elle s'efforçait de gagner son affection , tout en tâchant d'opposer la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent. Elle se rendait ainsi , par degrés , maîtresse de son cœur , et préparait le grand œuvre de sa conversion , qui , dès les premiers jours de leur union , était devenue l'une des pensées dominantes de son âme.

La reine Clotilde , maîtresse du cœur de son époux , ne songea plus qu'à exécuter son projet de le gagner à Jésus-Christ. Elle lui parlait souvent de la vanité ridicule des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir ; mais le moment de sa conversion n'était point encore arrivé. Il permit cependant , par condescendance pour son épouse , que le premier fruit de leur mariage reçût le baptême ; mais Dieu , pour éprouver la foi de sa fidèle servante , permit à son tour que ce même enfant mourût peu de jours après. Son père , qui ne l'avait vu qu'avec peine présenter aux fonts baptismaux , s'écriait dans l'amertume de sa douleur : « Femme, les dieux de ma nation m'ont châtié , parce que

nous leur avons dérobé notre fils. — Que le vrai Dieu mon Seigneur soit béni ! répondait Clotilde , parce qu'il a daigné appeler notre enfant dans le séjour des bienheureux. »

La pieuse reine devint mère d'un second fils qu'elle fit encore baptiser. Quelques jours après l'enfant tomba dangereusement malade. Le roi se livra alors aux plus violents transports de colère. Clotilde , pleine de confiance en Dieu , lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée et obtint la guérison de son fils. Le roi se calma et reconnut le pouvoir du Dieu des Chrétiens. Une occasion solennelle se présenta bientôt où le monarque franc devait reconnaître avec plus d'évidence les prodiges de cette puissance divine , et tomber à ses pieds pour adorer le Dieu véritable qui venait de se révéler dans le fond de son cœur.

Clovis livrait une bataille aux Allemands , dans les champs de Tolbiac , près de Cologne. Le désordre s'était mis dans son armée. Enveloppé par les bataillons ennemis , désespérant de son épée et de ses dieux , qu'il appelait en vain à son secours , le prince s'écria soudain : « Dieu de Clotilde , à moi la victoire , et je t'adore. » On vit aussitôt changer la face du combat ; les fuyards se rallièrent , et les Allemands , d'abord vainqueurs , furent vaincus à leur tour.

Clovis , fidèle à acquitter le prix du triomphe , fut conduit par Clotilde vers l'évêque Remi , qui se chargea de l'instruire dans la religion chrétienne. On vit peu de temps après , dans l'église de Reims , un beau spectacle : un monarque franc devenu premier roi très-chrétien , courbant sa tête altière sous

la bénédiction d'un saint veillard , jurant de brûler ce qu'il avait adoré , et d'adorer ce qu'il avait brûlé.

La monarchie chrétienne se fondait ainsi dans les Gaules. Clovis recevait le baptême avec trois mille officiers de son armée , prémices d'une nouvelle race d'enfants de l'Eglise , appelée à de glorieuses destinées.



CLOVIS CHRÉTIEN. — SA DÉVOTION ENVERS SAINT MARTIN.

CLOVIS , en devenant chrétien , ne devint pas un autre homme. Dévoré d'ambition , il commit des cruautés horribles : il fit périr plusieurs de ses parents par des trahisons et par des meurtres , afin de s'emparer de leurs états. Quelque opposée que soit cette conduite à la religion et à l'humanité , gardons-nous cependant de croire , comme quelques historiens , que ce prince , en embrassant le christianisme , avait beaucoup plus consulté la politique que sa conscience. Clovis fut de bonne foi dans sa conversion , et , bien qu'il ne connût jamais l'esprit de l'Evangile et conservât ses mœurs barbares , il demeura attaché à la religion qu'il avait adoptée. Un jour que saint Remi lui lisait la passion de Jésus-Christ , il mit la main à son épée , et s'écria avec ce mouvement d'un guerrier qui ne connaît rien au-dessus de ses armes : « *Que n'étais-je là avec mes Francs !* »

Clovis fit bâtir un grand nombre d'églises et de monastères en l'honneur de saint Martin. Sa dé-

votion envers cet illustre saint était très-remarquable. Dans sa marche contre les Visigoths, peuples ariens, il avait soumis ses troupes à la plus rigoureuse discipline. En entrant dans la Touraine, il fit publier un ban par lequel il était défendu, sous peine de la vie, d'y prendre autre chose que de l'herbe et de l'eau. Un soldat, dit Grégoire de Tours, ayant eu la hardiesse d'enlever quelques bottes de foin appartenant à une pauvre femme, il le fit arrêter et ordonna qu'on le mît à mort, en disant : « Où sera l'espérance de la victoire, si nous offensons saint Martin? Nous devons garder la justice, si nous voulons que Dieu soit pour nous. »

Clovis, en passant près de la ville de Tours, voulut consulter le Dieu des armées dans l'église bâtie sur le tombeau de saint Martin, pour apprendre, s'il était possible, quelle serait l'issue de son entreprise. Il envoya quelques-uns de ses officiers porter ses offrandes au tombeau de l'apôtre des Gaules, et leur enjoignit de lui rendre, à leur retour, un compte exact de tout ce qu'ils auraient vu ou entendu, pouvant servir de présage au succès de la campagne. L'usage de ce temps-là était de tirer augure du verset qui se chantait à l'office, au moment où l'on entrait dans l'église. Les envoyés du roi, à leur entrée dans celle de Saint-Martin, entendirent ces paroles des Psaumes : *Vous m'avez revêtu de force pour la guerre ; vous avez supplanté ceux qui s'étaient élevés contre moi ; vous avez mis mes ennemis en fuite, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient.* (ps. xvii). Les envoyés, très-satisfaits de leur mission, retournèrent vers le roi, et lui rapportèrent ce qu'ils avaient entendu. Clovis

s'empessa de faire divulguer dans tout le camp un si heureux présage. Cette annonce réveilla l'ardeur des troupes, et concourut sans doute puissamment à la célèbre victoire de Vouillé, où périt Alaric, et par qui fut affermi l'établissement de la monarchie chrétienne dans les Gaules. (An 507).



POUVOIR D'UN PIEUX PASTEUR AUPRÈS DU ROI DU CIEL,
ET DES ROIS DE LA TERRE.

§. Sulpice, évêque, de 624 à 644.

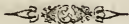
ON lit dans l'histoire de saint Sulpice, évêque de Bourges, surnommé le *pieux* ou le *débonnaire*, deux traits touchants de sa charité, qui embrasse à la fois un roi franc, et le peuple dont le Ciel lui confia la garde.

Clotaire II, qui, depuis l'année 613, régnait seul en France, avait appelé à sa cour ce saint personnage, comme son aumônier et le supérieur des clercs qui composaient sa chapelle, et le suivaient partout, même à l'armée. Ce monarque, étant tombé dangereusement malade, se trouve bientôt à la dernière extrémité. La consternation était profonde à la cour : la reine Sichilde surtout montrait la plus amère douleur. Les vêtements déchirés, les cheveux épars, versant un torrent de larmes, elle va se jeter aux pieds de Sulpice, et lui demande le secours de ses prières. Le saint, touché de compassion, les lui promet, et commença le jour même à joindre un jeûne rigoureux à la ferveur de l'oraison. Déjà depuis cinq jours

il n'avait pris aucune nourriture , lorsqu'on vint l'avertir que le prince étant à l'agonie , il était inutile qu'il prolongeât plus long-temps sa pénitence : « Non , répondit Sulpice , cette maladie n'ira pas jusqu'à la mort , le Ciel se laissera enfin fléchir ; encore deux jours , et le roi sera guéri. » Son espérance ne fut pas trompée , et le succès ne tarda pas à vérifier sa promesse.



Dagobert 1^{er}, successeur de Clotaire II, avait accablé certaines parties de la province du Berry d'un impôt injuste autant qu'onéreux. Malgré les protestations du peuple , le prince , abusé par de perfides conseillers , enjoignit à ses percepteurs de procéder sans ménagement à la levée du subside. Déjà l'ordre était mis à exécution avec une sévérité inouïe , lorsque le peuple courut en poussant de grands cris vers la maison de son pasteur , car les évêques étaient regardés comme le refuge du pauvre peuple , au milieu des calamités publiques : Sulpice , alors évêque de Bourges , s'émut jusqu'aux larmes de l'affliction de son malheureux troupeau , et faisant venir Ebrégisile , un de ses dignes amis : « Allez , lui dit-il , vers Dagobert , et dites-lui de la part de Dieu que ses derniers moments approchent , et qu'il songe à s'y préparer. » Le roi , touché de frayeur et de repentir , révoqua de suite l'ordre qu'il avait donné.



SAINTE LÉGER, évêque d'Autun au septième siècle, fut aussi l'un de ces pontifes d'illustre mémoire, dont le nom brille avec éclat dans les premiers âges de notre monarchie, et qui, admis dans le conseil des rois francs, travaillèrent efficacement au bien des peuples, accoutumés dès lors à voir dans ces hommes de Dieu leurs bienfaiteurs et leurs salutaires appuis.

La reine Bathilde, chargée à la fois du double fardeau de la régence du royaume et de la tutelle de ses trois fils Clotaire, Childéric et Thierry, avait appelé à son aide plusieurs hommes vénérables, dont elle aimait à prendre les avis et à suivre les sages conseils : c'étaient saint Eloi, saint Ouen, et surtout saint Léger, qui soutenaient la pieuse reine, et dirigeaient dans des voies sûres les efforts de son zèle et de sa charité. Nommé évêque d'Autun en 659, saint Léger devint le consolateur, le soutien des pauvres, et le flambeau qui éclaira le clergé et le peuple. Sa présence ramena la paix dans une contrée déchirée cruellement par des factions opposées. La mort de Clotaire III, fils aîné de Bathilde, vint encore livrer la France au déchirement intérieur des factions (669) : la noblesse se déclarait pour Childéric, le sage roi d'Austrasie ; mais Ebroïn embrassait le parti du jeune Thierry, et le faisait proclamer roi, afin de gouverner lui-même le royaume, sous le titre de *maire du palais*. Son triomphe ne fut qu'éphémère : Childéric, appuyé du suffrage de saint Léger, monta sur le trône,

tandis que le faible Thierry et son odieux ministre, déchus des grandeurs, se voyaient tous deux confinés dans un cloître.

Gouvernant son peuple d'après les conseils de saint Léger, Childéric fut heureux et sage au commencement de son règne. Mais secouant le joug salutaire de la vertu, il préféra l'esclavage des plaisirs illicites, et se livra à une conduite criminelle. Saint Léger l'en reprit d'abord en secret; puis, voyant que c'était sans fruit, il condamna publiquement les désordres de ce prince. La sainte hardiesse de son langage déplut au roi, aigri encore contre le courageux évêque, par les pernicioeux conseils de Wulfoad, maire du palais. Saint Léger fut chassé de la cour, et envoyé en exil.

Mais quand Bodillon, outragé par Childéric, eut tramé contre le monarque cette conspiration dans laquelle il fut assassiné avec la reine et son fils Dagobert, fils de Sigebert II, rappelé d'Irlande, eut été proclamé roi, saint Léger fut rendu à la liberté et à son troupeau. Cependant Ebroïn, sortant aussi de sa retraite, vient assassiner traîtreusement Leudèse, maire du palais, faisant reconnaître pour roi un certain Clovis, prétendu fils de Clotaire III, et dirige son armée contre la ville d'Autun.

Le pieux évêque pouvait trouver son salut dans la fuite; mais jugeant sa présence nécessaire, la mort n'ayant rien d'ailleurs qui l'épouvantât, il ne voulut point se séparer de son peuple. Il distribua ce qu'il possédait aux pauvres; il laissa par testament le reste à son église; il ordonna ensuite un jeûne de trois jours et une procession générale, dans laquelle on porta autour des murs de la

ville les reliques des Saints. Léger , se prosternant la face contre terre , conjurait Dieu avec larmes d'épargner le troupeau , d'appeler seul le pasteur au martyre. Ayant demandé pardon à ceux qu'il pouvait avoir offensés , il défendit au peuple de combattre plus long-temps : « Si c'est à cause de moi , s'écriait-il , que les ennemis sont venus , je suis prêt à leur donner satisfaction ; envoyons seulement quelqu'un de nos frères savoir ce qu'ils demandent. »

Le messager partit , et revint bientôt , apportant pour réponse que la ville serait ruinée si on ne livrait Léger , son évêque. A cette nouvelle le peuple , se pressant autour de son bien-aimé pasteur , promet d'obéir à Clovis , sur l'assurance qu'on lui donne de la mort de Thierry : mais le saint prélat , jurant qu'il souffrirait tout , plutôt que de mentir à la fidélité qu'il doit à son prince , prend congé de ses chères ouailles qui s'efforcent en vain de le retenir ; il reçoit la communion , et , sortant de la ville , il va se livrer lui-même aux ennemis , qui lui crevèrent les yeux. Le saint chanta des psaumes pendant tout le temps de son supplice , et ne souffrit pas qu'on lui liât les mains. Vaimer , un des chefs de l'armée , le traîna à sa suite en Champagne , après avoir reçu l'acte de soumission du peuple d'Autun.

A cette époque de notre histoire , époque de lugubre et sanglant souvenir , les haines étaient vives , féroces , et souvent un vainqueur assouvissait la sienne avec une barbare fureur sur son ennemi vaincu. Ebroïn , parcourant la Neustrie à la tête d'une armée , donne l'ordre secret d'égarer Léger au fond d'une forêt , et de publier , après l'y avoir

laissé mourir de faim , qu'il s'était noyé. Vaimer en eut pitié , le fit transporter dans sa maison , et , vivement touché de ses paroles , lui rendit l'argent dont il avait dépouillé l'église d'Autun. Le saint évêque l'envoya pour être distribué aux pauvres de cette ville.

Ebroïn , jaloux de la puissance de Vaimer , et indigné de sa commisération , lui arracha le pouvoir avec la vie , et reporta ensuite toute sa rage sur saint Léger. Après lui avoir coupé les lèvres et une partie de la langue , on le traîna par des chemins rudes et difficiles , où il laissait aux cailloux des lambeaux de sa chair. Un seigneur , nommé Vaneng , entre les mains duquel il fut ensuite remis , touché de sa vertu , le plaça au monastère de Fécamp , où le saint , guéri dit-on miraculeusement , demeura trois années , offrant chaque jour le saint sacrifice , et annonçant la parole de Dieu aux habitants de ce pieux asile.

La barbare fureur d'Ebroïn n'était pas assouvie : il accusa , devant Thiery , Léger et Guérin , son frère , de la mort de Childéric. Guérin , attaché à un poteau et massacré à coups de pierres , reçut la couronne du martyre. On différa le supplice de Léger , jusqu'à ce qu'il fût déposé dans un synode. Mais désespérant de le convaincre d'un crime dont ils le savaient innocent , ses ennemis lui déchirèrent sa tunique du haut en bas , comme une marque de déposition convenue entr'eux , et le livrèrent ensuite à Chrodovert , comte du palais , pour qu'il le mît à mort. Le pieux évêque , durant ce temps , supportait tous ses maux avec une sérénité céleste et une patience inaltérable. Dans des lettres pleines

de l'effusion d'un cœur brûlant de charité, il consolait Sigrade, sa mère, l'entretenant du bonheur de son frère martyr, et de celui qu'il aurait bientôt aussi lui-même d'endurer la mort pour le nom de Jésus-Christ.

Il arriva enfin ce moment vers lequel il soupirait. La haine infernale d'Ebrouin, qui poursuivait le saint jusqu'au delà de la tombe, lui faisant craindre qu'on ne l'honorât comme un martyr, il ordonna que l'on cachât au fond d'un bois son supplice et le lieu de sa sépulture. Chrodobert, touché des discours de son prisonnier, ne put se résoudre à le mettre à mort, et chargea quatre soldats de l'exécution de la sentence. Saint Léger, après avoir consolé la femme du comte, qui pleurait sur son sort, s'avança courageusement au lieu du supplice. C'était dans la forêt d'Ivelines, nommée aujourd'hui *forêt de Saint-Léger*, non loin d'Arras. Lorsqu'il y fut arrivé, trois des soldats se précipitèrent à ses pieds, et le conjurèrent de leur pardonner. Le saint pria pour eux, les bénit, puis, disant qu'il était prêt, il tendit sa tête au quatrième soldat qui consumma son glorieux martyre (678).

C'est ainsi que vivaient et mouraient souvent ces vieux évêques francs, vénérables pères et fondateurs de notre monarchie chrétienne. Leurs vertus et leur sang versé pour le nom du Christ sur la terre gauloise, contre-balançant les crimes de cette barbare époque, appelaient dans son sein les rosées du ciel, et l'ouvraient aux divines semences de foi et de civilisation qui devaient préparer notre pays à ses mémorables destinées.

LE MISSIONNAIRE SAUVEUR DES PETITS

ENFANTS.

ON trouve dans la vie de saint Wulfran, archevêque de Sens et patron d'Abbeville, qui vécut dans les septième et huitième siècles, quelques traits singulièrement touchants de sa charité envers les petits enfants dévoués aux idoles, qu'il s'efforçait d'arracher au supplice préparé pour eux par des peuples barbares. Entraîné par l'ardeur de son zèle, il avait suivi la voix du ciel qui lui donnait l'ordre d'aller porter l'Évangile au milieu des Frisons. On se pressait autour de lui pour écouter sa parole, et les habitants de cette contrée se convertissaient en foule, émus par les prédications et les miracles de l'apôtre que la Providence avait suscité au milieu d'eux.

« Les Frisons retenaient encore l'usage barbare d'immoler les enfants aux faux dieux ; on était persuadé que ce sacrifice leur était agréable et les rendait propices aux peuples qui les leur offrait. Chaque année, on tirait au sort les noms de ceux qui devaient apaiser la colère des divinités païennes et périr pour le salut de la nation. Un jour, saint Wulfran vit un de ces malheureux enfants qu'on emmenait au supplice : « Qu'allez-vous faire de cet enfant ? dit-il aux persécuteurs. — L'étrangler, repartirent ceux-ci. — Quel crime a-t-il commis ? — Le sort l'a désigné comme une victime expiatoire. » Alors le saint se tourna vers le roi et lui fit les instances les plus pressantes, le conjurant avec larmes d'empêcher cette horrible

exécution. « Le sort l'a désigné, répliqua le roi, il faut qu'il meure. » Une voix s'éleva du milieu de la foule : « Invoque ton Dieu, Wulfran ; s'il est le maître, qu'il délivre celui dont tu demandes la grace. Qu'il lui donne la vie après que nous lui aurons donné la mort, et l'enfant sera le serviteur de ton Dieu et le tien. » Saint Wulfran accepta le défi, se mit à genoux et adressa au Ciel une de ces prières qui font les miracles. Cependant les bourreaux avaient passé au cou de l'enfant la corde meurtrière ; ses yeux, où brillait naguère la vie, étaient éteints ; son front était pâle et glacé ; tout son corps ressemblait à une masse inerte et sans mouvement. La mort avait flétri cette jeune fleur. Saint Wulfran se releva calme et serein. Tout d'un coup les liens qui retenaient le corps de l'enfant se brisent comme par enchantement, le saint s'approche, il prend le cadavre par la main : « Au nom du Dieu vivant, s'écrie-t-il, lève-toi. » Aussitôt l'enfant se lève sain et sauf, comme si la corde meurtrière ne l'eût point serré, comme s'il n'eût point éprouvé les horreurs de la mort. A cette vue, plusieurs se convertirent à la foi chrétienne et demandèrent le baptême.

Une autre fois, les Frisons jetèrent à la mer plusieurs petits enfants qu'ils offraient aux démons. Saint Wulfran fit de nouveau les plus grands efforts pour empêcher cet horrible sacrifice. « Va, lui dirent les barbares comme la première fois, invoque ton Dieu, qu'il les sauve, s'il le peut, qu'il les arrache aux vagues écumantes, ils lui appartiendront. » Le saint adressa sa prière à Dieu ; puis, s'avancant majestueusement sur les flots qui sou-

tenaient ses pas comme un terrain solide , il arriva jusqu'aux malheureux déjà submergés, et, les prenant par la main, il les ramena jusque sur le rivage aux yeux de la foule confuse et épouvantée. *Hist. de la vie des Saints, etc.*



CHARLES MARTEL, VAINQUEUR DES SARRASINS.

L'an 732.

LA victoire de Charles Martel sur les Sarrasins, dans les plaines de Poitiers, sera toujours regardée comme l'un des plus éminents services rendus à la cause de la chrétienté en Europe. La nation des Francs, sous le gouvernement de l'illustre fils de Pépin d'Héristal, le premier de ces maires du palais qui, plus puissants que les rois mêmes, prirent en main l'autorité royale avant de ceindre leur front de la couronne, joua un rôle grand et sublime. Cette nation remplissait alors une mission providentielle, en luttant à la fois contre les barbares du nord et du midi, dont la double invasion menaçait d'engloutir sous des ruines le monde chrétien. Elle sauvait l'occident d'une destruction totale, en repoussant d'un côté les nations germaniques encores païennes, et de l'autre les féroces disciples de Mahomet. « Charles Martel, dit un historien, toujours armé, toujours cuirassé de fer et la hache au poing, multipliait ses efforts à la tête de ses vieux Francs, il apparaissait prompt comme la foudre sur tous les points menacés de l'ennemi, et la victoire demeurait toujours fidèle à ses drapeaux.

Après avoir conquis l'Espagne, les Sarrasins, venus d'Afrique, traversèrent les Pyrénées, croyant pouvoir conquérir aussi facilement la France. Conduits par Abdérame, lieutenant des califes, ils entrèrent dans les Gaules par la Gascogne, et livrèrent au pillage la ville de Bordeaux. Vainement Eudes, duc d'Aquitaine, voulut-il disputer au Sarrasin le passage de la Dordogne; son armée fut taillée en pièces, et les débris qu'il parvint difficilement à rallier opérèrent leur retraite vers la Loire. Cependant Abdérame, ne trouvant aucune résistance, envahit et ravagea le Périgord, l'Angoumois, la Saintonge et le Poitou, réduisait les peuples en esclavage, massacrant les prêtres et brûlant les villes et les églises.

Eudes, quoique l'ennemi de Charles Martel, implora son appui, le sommant de venir à son aide et au secours de la foi chrétienne. Ce grand homme, faisant taire ses ressentiments, ne songea plus qu'au salut de la Gaule. Il accourut avec toutes les forces d'Austrasie, de Bourgogne et de Neustrie, contre le généralissime des Maures. Abdérame campait non loin des murs de Poitiers. Les Francs et les Aquitains lui présentèrent la bataille un samedi du mois d'octobre 752, jour consacré au culte de la mère de Dieu. On combattit un jour entier. La victoire fut long-temps disputée : l'immense supériorité numérique des Arabes faillit plusieurs fois l'emporter sur la force et le courage des chrétiens. Ils furent vaincus cependant par la valeur opiniâtre de Charles Martel, celle d'Eudes, et de leurs armées. Au bruit des clameurs lamentables qui s'élevaient de leurs tentes, et à la vue des flammes

qui dévoraient le camp, les Arabes prirent la fuite, laissant le champ de bataille couvert d'une multitude de cadavres, parmi lesquels se trouva celui de leur chef Abdérame. S'il faut en croire les historiens, les ennemis perdirent plus de trois cent mille hommes; et cette mémorable journée ne coûta que quinze cents hommes aux vainqueurs. Le butin fut immense : c'étaient les richesses de l'Afrique, de l'Espagne et de l'Aquitaine, accumulées dans le camp des Sarrasins. Cette victoire de Poitiers sauva la France d'une irruption de barbares qui, en changeant peut-être ses mœurs, sa religion, auraient arrêté le cours de ses glorieuses destinées. Ce glorieux triomphe valut au héros vainqueur le surnom de *Martel* (Karl le Marteau), parce qu'il avait écrasé ses ennemis comme avec une massue.



BEAUX EXEMPLES DU MÉPRIS DES GRANDEURS.

L'an 747.

QUITTER un trône pour un cloître, préférer le froc du moine à la pompe royale, c'est là sans doute un étrange spectacle, que le christianisme seul peut offrir à nos regards. On a vu plusieurs de nos rois gémir sous le poids de la couronne, et regretter vivement de ne pouvoir l'arracher de leur front, pour aller respirer le calme et la paix de la solitude. D'autres, plus heureux, ont pu réaliser leurs pieux désirs. Parmi eux notre histoire compte Carloman, fils de Charles Martel.

L'illustre vainqueur des Sarrasins, avant de

mourir , avait , du consentement des grands , partagé entre ses fils Pépin et Carloman le vaste empire sur lequel il régnait en souverain. Carloman eut l'Austrasie et la Germanie ; Pépin , la Neustrie , la Bourgogne et la Provence (742). Les deux frères gouvernèrent leurs états avec un parfait accord , et poussèrent leurs entreprises contre leurs ennemis avec une sagesse et une vigueur qui les rendirent l'admiration de leurs peuples et la terreur des nations étrangères. Mais dans le temps même où ils semblaient n'avoir plus qu'à jouir des fruits de leurs travaux , Carloman donna au monde un mémorable exemple du mépris des honneurs souverains. Cette gloire des armes , que le fils de Charles Martel avait acquise à un si haut degré , était loin de remplir les besoins de son âme. Il aspirait à un héritage plus brillant que celui des enfants de Mérovée , à ce royaume impérissable promis par Celui qui estime davantage un verre d'eau donné pour son amour , que la conquête de tous les peuples de la terre. Carloman , laissant donc à Pépin , son frère , le gouvernement de tout le royaume , et la garde de son fils Drogon , renonça au monde , et partit pour Rome , où il prit l'habit clérical des mains du pape. Il se retira ensuite au monastère du Mont-Cassin , soumis à la règle de saint Benoît , où il vécut saintement dans l'obéissance et le travail. On rapporte que Pétronne , alors abbé du Mont-Cassin , pour mettre son humilité à l'épreuve , avait confié la garde d'un vil troupeau au nouveau religieux , chargé naguère de la garde d'un si grand peuple , et que le fils de Charles Martel exerça long-temps avec patience cet humble office.

Vers ce même temps , un autre prince , de race franke , avait aussi quitté la cour pour la solitude du cloître : c'était Adélard , cousin de Charlemagne. Ce jeune et vertueux prince , ayant vu le monarque répudier Désidérate , fille de Didier , roi des Lombards , pour épouser Ildegarde , se dégoûta de la cour et vint se renfermer dans le monastère de Corbie. Mais l'encens des louanges qui l'y suivit , troublant la paix de sa retraite , pour se dérober aux pièges de l'orgueil , il quitta son pays , et se réfugia en l'abbaye du Mont-Cassin , à l'exemple de son oncle Carloman. Plus tard , rappelé en France par Charlemagne , qui lui confia l'éducation de son fils Pépin , il vint aider de ses conseils son jeune élève , sacré roi d'Italie , et guider ses pas dans les sentiers de la vertu.

A cette époque de l'histoire , l'abbaye du Mont-Cassin était devenue un asile de prière et de paix , où d'autres rois , fatigués aussi du bruit qui retentit autour des trônes , venaient chercher le calme et le bonheur de la solitude. Carloman , tout en gardant son troupeau , pouvait voir auprès de lui le fier Ratchis , roi des Lombards , s'appliquant au travail des mains , prescrit par la règle de saint Benoît. Ce monarque , saisi au siège de Pérouse d'un grand amour de la vie monastique , s'était lui aussi retiré au Mont-Cassin. On lui avait donné un petit champ à cultiver , situé sur la pente occidentale du mont , et qui , depuis , a porté le nom de *Vigne de Saint-Ratchis*... Quel spectacle ! quels profonds enseignements ! un roi de France , le fils du grand Charles Martel qui , sans souci d'une couronne dédaignée , se cache avec joie sous le

froc religieux, et fait paître un troupeau !... Le chef d'un peuple guerrier, descendant de son trône, et venant cultiver en paix un petit champ de ses mains, qui naguères, armées de fer, s'efforçaient d'agrandir son royal domaine !... Il y a là de hautes leçons, de sublimes exemples.



L'ÉVÊQUE GOSLIN ET LES NORMANDS.

L'an 886.

PARMI les seize statues qui décorent la façade actuelle de l'hôtel-de-ville de Paris, érigées en mémoire de citoyens qui ont été dans leur temps l'honneur ou la protection de cette capitale, on aime à retrouver celle de Goslin, l'un de ces généreux évêques. Nul, mieux que ce grand prélat, ne méritait une telle marque de gratitude au sein de la cité, dont il fut l'insigne libérateur. Goslin, appartenant à la famille Carlovingienne, était cousin de Charles-le-Chauve, abbé de Saint-Germain-des-Prés ; puis, appelé à la cour des rois, il remplit avec distinction les fonctions les plus importantes. La mort de Charles-le-Chauve, celle de Louis-le-Bégué et de ses fils, ne firent que le confirmer dans ses emplois. Tandis que les rois passaient sur le trône, le pouvoir royal semblait, grâce à lui, se maintenir ; et le peuple de Paris, se confiant en sa parole, conservait quelque sécurité au milieu des orages. C'était le temps où la France gémissait en proie aux ravages des farouches Normands. Déjà, en 888, leurs bandes féroces,

cantonnées entre Rouen et le Pont-de-l'Arche , ayant remonté la Seine avec un grand nombre de bateaux , ayant ravagé tout le pays , pillé les monastères et les églises , s'étaient saisies de Goslin lui-même et de Louis , son frère , abbé de Saint-Denis. Les barbares , les ayant emmenés tous deux prisonniers , ne les avaient relâchés ensuite qu'après en avoir tiré de grosses rançons. Après la mort d'Higolvin , évêque de Paris , vers l'an 885 , Goslin fut élu pour lui succéder. Jamais les temps ne furent plus difficiles.

Goslin , cédant à la nécessité , dut , pour sauver son peuple , s'armer à la fois du bâton pastoral et de l'épée. Un de ses premiers soins fut de fortifier la ville , pour la mettre à l'abri de l'invasion des Normands. L'évènement ne tarda pas à justifier la sagesse de cette précaution. Les Normands , ayant épuisé l'or qu'ils avaient déjà obtenu pour la rançon de la ville , reparurent sous ses murailles. Sigefroi , l'un des chefs de ces pirates , était à leur tête , et sa puissante armée , inondant les bords de la Seine , investissait la capitale. L'infortunée cité manquait de vivres ; Charles-le-Gros avait paru un instant sur les hauteurs de Montmartre pour la secourir : mais la vue des barbares l'avait effrayé , et il s'était enfui jusqu'en Allemagne. Paris était désespéré et pensait se rendre. Vainement le comte Eudes , qui en avait le gouvernement , déployait les plus généreux efforts pour sa défense : c'en était fait sans doute de la nationalité française , si Goslin n'eût combattu la résolution des habitants , et rappelé le courage dans les âmes défaillantes. Il harangue les citoyens , leur promet l'appui du Ciel ,

et , une croix à la main , s'avance à leur tête sur les remparts , où il plante le signe du salut , qui doit être celui de la délivrance. La vue de la croix rend l'espoir au peuple ; l'intrépide exemple de son évêque le soutient : il combat avec ardeur à ses côtés , plein de confiance en la victoire.

Le siège fut long ; mais l'ardeur de Goslin et de ses braves compagnons ne se ralentit pas un instant. Un jour , Sigefroy avait commandé un assaut général et donné ordre de faire main basse sur tous les prisonniers. L'évêque l'apprend ; il s'arme d'un arc , invoque Dieu à genoux , et au moment où le barbare s'avançait à la tête de ses sauvages guerriers , il lui décoche un trait du haut des remparts ; la flèche fend les airs , et dirigée par une main divine , elle vient frapper au cœur Sigefroy. Cette mort , où chacun reconnut un miracle , sauva Paris. Goslin mourut peu de temps après , avant même la levée du siège ; mais son œuvre était faite , les Normands étaient vaincus , et la France sauvée. Paris pleura ce pieux et courageux évêque , que les chroniques gratifient du nom de *pasteur bienfaisant* et de *héros plein de douceur*.



PIÉTÉ , CHARITÉ , INGÉNIEUSE CLÉMENCE

DU ROI ROBERT.

996-1031.

Le bon roi Robert , surnommé le *pieux* , a laissé dans notre histoire des souvenirs de sa piété , de sa charité et de sa clémence , qui ne s'effaceront

jamais, tant qu'il y aura des cœurs dignes de les apprécier et de les comprendre. Ce vertueux monarque, jaloux de témoigner son respect profond pour la religion et ses ministres, fonda une grande quantité de monastères et d'églises : on a même plusieurs hymnes composées par lui, et que l'on chante encore dans nos temples. Il aimait lui-même à chanter avec le chœur à l'office divin, où il assistait régulièrement, et souvent on l'y voyait portant la chape, la couronne en tête et le sceptre à la main. Gardons-nous de blâmer, avec quelques historiens modernes, cette piété simple et naïve. Non, le bon roi en agissant ainsi n'abaissait point sa majesté royale ; il n'en était que plus grand, plus vénérable aux yeux de son peuple, qui l'honorait à l'égal d'un saint. On voyait souvent, en effet, au rapport des chroniques, des malades, des infirmes, venir se faire bénir et toucher par leur souverain (tant était grande l'opinion qu'ils avaient de ses vertus), et s'en retourner ensuite certains d'une prochaine guérison. Naïfs et précieux souvenirs d'un autre âge, et du règne d'un bon prince, l'histoire, qui a laissé dans l'oubli tant d'autres faits de nos annales, n'a eu garde de vous passer sous silence ; elle vous a accueillis avec soin, et vous vivrez toujours, quand les récits d'actions plus éclatantes seront effacées de la mémoire des hommes !

La charité du roi Robert était admirable. « Dans chacune des villes où il résidait, dit son vieil historien Helgaud, à Paris, à Senlis, à Compiègne, à Etampes, etc., il avait coutume de fournir en abondance du pain et du vin à trois cents, ou pour

parler plus vrai, à plus de mille pauvres.... Au jour de la Cène du Seigneur, (charité incroyable pour quiconque n'en était pas témoin, mais admirable aux yeux des serviteurs qui l'aidaient dans ces pieuses fonctions), le même prince rassemblait dans son palais plus de trois cents pauvres, et là on le voyait, à genoux devant eux, distribuer à chacun, de sa main vénérable, des légumes, du poisson, du pain et un denier... A la sixième heure de ce même jour il distribuait à cent pauvres clercs de semblables aumônes, ajoutant pour chacun douze deniers; et après leur repas ceignant un cilice, il leur lavait les pieds qu'il essuyait avec ses cheveux, en chantant du cœur et de la voix les cantiques du prophète-royal¹. » De là est venu l'usage, où naguère encore étaient nos rois, de laver les pieds à douze pauvres au jour du jeudi saint. Pieux et touchant usage, qui relevait la dignité royale, loin de l'avilir, et qu'on doit regretter de voir disparu, hélas! sans doute pour toujours.

La compassion du bon roi Robert pour les malheureux allait quelquefois si loin, qu'elle l'entraînait en d'étranges excès. Ainsi, lorsque l'argent lui manquait, il leur permettait de le voler, et trouvait très-mauvais qu'on voulût les en empêcher. On rapporte que maintes fois les filous, sous prétexte de lui demander l'aumône, le suivaient jusque dans son appartement, et lui prenaient impunément tout ce qu'il avait de plus précieux dans ses poches et sur ses habits. Un jour qu'il faisait sa prière à l'église, il s'aperçut qu'un voleur avait

¹ Helgaldus. — *Vita Roberti*.

déjà coupé la moitié de la frange d'or de son manteau , et qu'il continuait pour l'avoir tout entière : « Mon ami , lui dit le roi avec bonté , retirez-vous maintenant , contentez-vous de ce que vous avez , le reste pourra servir à quelque autre de vos camarades. » La reine Constance , sa seconde épouse , le gênait dans cette noble inclination de donner partout et sans cesse ; aussi , quand il faisait quelque don à ses serviteurs pour les récompenser , leur disait-il d'ordinaire : « Prenez garde que Constance ne le sache. »

On rapporte de Robert-le-Pieux un trait d'ingénieuse clémence , qui semble laisser bien loin derrière lui tout ce qu'on raconte d'Auguste et de Trajan. Il fut averti , étant à Compiègne , que douze scélérats avaient formé le dessein de l'assassiner. On les arrêta , et leur procès fut instruit. Leur crime étant reconnu , ils allaient l'expier par le supplice. Le bon roi , cherchant à les sauver , leur envoya son confesseur , et les fit préparer par la pénitence au banquet eucharistique. Puis , les faisant venir en sa présence , il leur pardonna et les renvoya libres , en disant aux juges qui les avaient condamnés : « *Vous conviendrait-il d'envoyer à la mort ceux que Jésus-Christ vient de recevoir à sa table ?* »



FONDATION DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

L'an 1084.

L'UNE des gloires de la France chrétienne est d'avoir vu naître dans son sein plusieurs de ces institutions monastiques qui excitent l'admiration des anges et des hommes. Une des premières en date, comme en sainteté, est l'ordre vénérable des Chartreux. Son origine est singulièrement poétique et touchante. Le doigt de Dieu s'y montre clairement, comme à l'origine de toute œuvre appelée à poursuivre ici-bas une sublime destinée.

Bruno, le savant disciple des écoles de Cologne et de Reims, chanoine et chancelier de l'église de cette dernière cité, fut l'instrument dont Dieu se servit pour cette merveilleuse création. Après plusieurs années passées dans la retraite et dans de profondes méditations à Sèche-Fontaine, près d'Auxerre, Bruno soupire avec ardeur vers la solitude, et se met en devoir de fonder un nouvel ordre religieux, d'après un plan qu'il a conçu. Incertain du lieu où il dirigera ses pas, il consulte l'abbé de Molesme, qui lui conseille de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble, grand serviteur de Dieu, et plus propre qu'aucun autre à lui faciliter les moyens d'accomplir son dessein. Bruno, docile au conseil, se met en marche, et suivi de six compagnons il parvient quelques jours après dans la province du Dauphiné, où le Ciel l'envoyait ainsi pour réaliser une admirale merveille.

Or, vers ce temps-là, Hugues, le saint patron de l'église de Grenoble, eut une vision singulière ;

il fut transporté en esprit, pendant les ténèbres de la nuit, au milieu des montagnes de la *Chartreuse*. « Là, dit un historien moderne de la vie de ce digne prélat, dans les clairières entourées de sombres forêts et surmontées de rochers menaçants, au sein d'un désert jonché de pierres brisées et sillonné par des avalanches, il lui sembla que le Seigneur se construisait un temple magnifique, érection vraiment divine au milieu de cette espèce de chaos. En même temps il crut voir sept étoiles brillantes s'arrêter sur le faite de cet édifice, et se revêtir d'une pure et mystérieuse lumière.

» Le lendemain Bruno et les six pèlerins qui l'accompagnaient vinrent se jeter aux pieds de saint Hugues. « Nous avons été attirés vers vous, s'écrièrent-ils, par la bonne renommée de votre sagesse et par la bonne odeur de vos vertus. Nous venons, à l'exemple des Hilarion, des Antoine et des anachorètes des premiers temps, chercher un désert où nous puissions fuir les fausses joies du monde et les orages d'un siècle pervers. Je reconnais en vous, ajouta le chanoine de Reims, la figure d'un ange qui m'a apparu dans le cours de mon voyage, et à qui Dieu m'a ordonné de confier la conduite de ma vie. Recevez-nous dans vos bras, conduisez-nous à la retraite que nous cherchons.»

» Hugues, ému d'un pareil spectacle, releva et embrassa ces pieux étrangers. Il leur fit une réception pleine d'affection et de charité, et leurs larmes d'attendrissement se confondirent avec les siennes. Il comprit alors que l'apparition des sept étoiles était le présage divin de leur arrivée, et qu'elle indiquait le lieu où ces mages chrétiens

devaient arrêter leurs pas... Bruno resta quelques jours à Grenoble avec saint Hugues ; il conféra avec lui de la règle qu'il avait projetée pour la fondation de son ordre. Qu'ils dûrent être élevés et sublimes les entretiens de ces hommes de Dieu , méditant ensemble les bases de l'ordre des Chartreux , qui font depuis huit siècles la gloire de la catholicité ¹ ! »

Bruno et ses compagnons, conduits par leur guide dans ce lieu désigné par l'apparition mystérieuse des sept étoiles , traversèrent des forêts , des rochers , des précipices , et s'arrêtèrent dans la sombre solitude où se voit maintenant la chapelle du saint fondateur des Chartreux. Les nouveaux solitaires ne furent effrayés ni par l'aspect sauvage, ni par le silence affreux du désert , ni par la crainte des frimas presque continuels. Pleins de courage et de confiance en la bonté divine , qui les menait jusque-là pour les mieux éloigner du monde en les rapprochant du ciel , ils acceptèrent ce séjour avec son âpreté et toutes ses rigueurs , comme le digne théâtre de l'austère pénitence à laquelle ils allaient consacrer leur vie (1084).

Telle fut l'origine de l'ordre des Chartreux , ainsi appelé du désert de *Chartreuse*. Cet ordre a mérité de tout temps l'admiration générale. Les plus beaux génies de l'Eglise se sont plu à l'envi à l'exalter par leurs éloges : « Les Chartreux , dit le pieux et savant cardinal Bona , sont les miracles du monde. Ils vivent dans la chair comme n'en ayant pas ; ce sont des anges sur la terre qui représentent

¹ Du Boys, *Vie de saint Hugues*.

Jean-Baptiste dans le désert ; ils font le principal ornement de l'Épouse de Jésus-Christ ; ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le ciel ; leur institut est préféré avec raison à celui de tous les autres ordres religieux. »

Lorsque Bruno et ses disciples furent établis dans le désert, ils construisirent pour leurs demeures d'humbles cabanes, séparées les unes des autres par l'espace de cinq coudées, et adossées à d'énormes fragments de roc détachés des montagnes supérieures. Ils bâtirent aussi une église, où ils se réunissaient pour prier. On vit dès lors tous ces nouveaux solitaires, retirés dans leurs cellules, comme autrefois les cénobites d'Orient dans leurs *laures*, mener une vie angélique au sein de ces affreux déserts. Le pieux chef de cette sainte colonie avait sa cellule avec un oratoire dans l'endroit même où est la chapelle qui porte encore son nom. Mais il avait coutume, dit-on, de s'éloigner pendant une partie de la journée du lieu où étaient sa cabane et celle de ses compagnons, de s'enfoncer dans la forêt, et d'y chercher les sites les plus âpres et les plus sauvages, pour s'y livrer à ses saintes et mystérieuses contemplations...

La grande Chartreuse près de Grenoble, berceau de cet ordre céleste, qui, comme un beau lac toujours pur et tranquille, a poursuivi de siècle en siècle sa carrière bienfaisante, sans qu'une main nouvelle ait eu besoin de reformer son cours, existe encore aujourd'hui, après de nombreuses destructions, après bien des orages. Le voyageur qui parcourt l'antique province du Dauphiné ne manque guère de s'écarter de sa route, pour

aller visiter à travers les bois et les précipices l'ancienne solitude de saint Bruno. A la vue des nouveaux disciples de cet illustre religieux, son âme s'ouvre à de salutaires émotions. Il apprend à juger le monde tel qu'il est dans sa froide réalité, et bien souvent, de vaines pensées, de mensongères illusions, de faux rêves d'ambition, d'amour ou de gloire, s'évanouissent au soleil de justice et de vérité qui reluit sans cesse au sein de ces horribles montagnes ¹. »



PIERRE L'ERMITE, PRÉDICATEUR DE LA
CROISADE.

Fin du XI^e siècle.

PARMI les chrétiens qui vinrent à la fin du onzième siècle visiter Jérusalem, se trouvait un pauvre ermite nommé Pierre. Issu d'une famille noble de Picardie, il avait reçu du Ciel une âme ardente, une imagination prompte à s'enflammer, une sensibilité facile à émouvoir. Sa taille était difforme ; et ses traits repoussants au premier aspect ; mais lorsqu'il levait les yeux au ciel, sa figure devenait rayonnante, et tout en lui s'embellissait d'un éclat presque divin. C'était un de ces êtres mystérieux, dont les vagues désirs ne sont jamais satisfaits ici-bas, et qui aspirent sans cesse vers un bonheur idéal dont la source est ailleurs que sur la terre. Pierre, selon quelques historiens, avait été guer-

¹ Extrait d'une *Hist. de saint Bruno*.

rier , époux et père. Mais ni la gloire des armes , ni l'amour de sa fidèle compagne , ni la tendresse de ses enfants , n'avaient pu combler le vide de son cœur.

Sombre , rêveur, et toujours haletant vers d'autres biens , il dédaignait comme impuissants et vains tous ceux que lui offrait le monde. Enfin , les foulant aux pieds un jour, il prit l'habit religieux et s'enfonça dans la solitude , où son âme agitée espérait trouver le repos qu'elle avait perdu.

Séparé des hommes , et livré tout entier aux pensées du Ciel , l'ardent cénobite , caché dans sa cellule , semble d'abord avoir rendu le calme à son esprit. Mais bientôt les austérités , les veilles , la prière enflamment sa pieuse imagination , il sent en lui un feu dévorant qui le tourmente sans cesse , et l'entraîne à travers des voies singulières vers une destinée inconnue. Convaincu qu'il est un instrument des volontés célestes , il attend leur manifestation avec la ferveur d'un apôtre et le courage d'un martyr. Mille projets confus roulent chaque jour dans sa tête brûlante ; tout-à-coup il quitte sa grotte , se joint à quelques pauvres pèlerins qui se rendaient en Palestine , et il arrive avec eux à Jérusalem.

La cité sainte de David n'était point alors glorieuse et brillante , comme elle avait été jadis au temps des rois d'Israël. Veuve et délaissée , elle gémissait depuis plusieurs siècles , courbée sous le joug du farouche Musulman. A la vue de la tristesse , des souffrances et de la profonde humiliation qui désolaient les chrétiens d'Orient , l'ermite Pierre ne put retenir ses larmes : elles coulent en abon-

dance de ses yeux sur le tombeau de Jésus-Christ. Rempli de piété, de terreur et d'indignation, il sent bientôt un pieux enthousiasme tressaillir en son cœur. Une pensée généreuse vient d'y surgir, et le domine dès lors tout entier. Ses entretiens avec le vieillard Siméon, vénérable patriarche de Jérusalem, exaltent encore son imagination ardente. Ils pleurent ensemble sur les maux de leurs frères. « Eh quoi ! lui dit l'ermite, n'y aura-t-il point de terme à tant de calamités ? — Oui, sans doute, réplique le patriarche ; quand Dieu touché de nos misères en aura tari la source, il amollira le cœur des princes d'Occident, et les enverra au secours de la ville sainte. » A ces mots, Pierre et Siméon tressaillent d'espérance, et s'embrassant en versant des larmes de joie, ils se promettent d'agir de concert pour hâter une si heureuse délivrance.

Or, un jour, rapportent les chroniques, cet homme extraordinaire, étant prosterné devant le saint sépulcre, entendit une voix céleste qui lui parlait ainsi : « Pierre, lève-toi, cours annoncer les tribulations de mon peuple ; il est temps que mes serviteurs soient secourus, et les saints lieux délivrés. » A ces paroles, qu'il croit sorties de la bouche de Jésus-Christ lui-même, le pieux ermite est saisi d'un nouvel enthousiasme ; ne doutant plus qu'il ne soit élu du Ciel pour accomplir les volontés divines, il part, traverse les mers, aborde l'Italie, et court se jeter aux pieds du souverain pontife.

Urbain II occupait alors la chaire de saint Pierre. Il avait été le disciple de ses prédécesseurs, Gré-

goire et Victor , et le confident de leurs généreuses pensées. Il accueille donc avec joie le prophète nouveau qui fait briller à ses yeux l'espoir consolateur d'un meilleur destin pour les chrétiens d'Orient. Il encourage ses vastes desseins , et lui ordonne d'annoncer aux peuples la prochaine délivrance de Jérusalem.

Un grand et singulier spectacle fut alors offert à la terre ; un pauvre ermite traverse l'Italie , passe les Alpes , parcourt la France et la plupart des contrées de l'Europe , en s'efforçant d'embraser tous les cœurs du zèle ardent dont le sien est dévoré. On aime à lire dans nos vieux historiens le récit de cette mission gigantesque , entreprise et réalisée par un seul homme , sans autre appui que la simple éloquence d'une âme pleine de confiance dans le Dieu qui l'inspire. Un crucifix à la main , monté sur une mule , les pieds nus , la tête découverte , et revêtu d'un grossier manteau d'ermite , Pierre parcourait les villes et les campagnes , prêchant partout la croisade , soit dans les chaires des églises , soit dans les chemins ou sur les places publiques. Il racontait la profanation des saints lieux ; il dépeignait en d'affreux tableaux les souffrances des chrétiens de Jérusalem , prenant à témoin de la vérité de ses discours la montagne de Sion , le rocher du Calvaire ou le mont des Oliviers. Parfois il montrait à ses auditeurs quelques chrétiens d'orient , bannis de leur patrie , qu'il avait rencontrés dans ses courses , et dont la misère et les haillons fortifiaient d'un nouveau poids la sincérité de ses récits. Sa parole vive et entraînant , ses gestes expressifs et pleins de feu , ses larmes ,

sa figure austère , et l'air inspiré qui brillait dans toute sa personne , lui gagnaient partout l'admiration des peuples. On ne doutait point qu'il ne fût réellement un envoyé du Ciel. Plus on l'écoutait , plus on voulait l'écouter encore ; on baisait ses vêtements , on jonchait de verdure la terre qu'il foulait aux pieds , on conservait comme une relique le poil arraché à la mule qui le portait ; les mots de *saint* , de *prophète* , retentissaient de toutes parts ; et tous , déplorant avec lui les malheurs et la honte de Jérusalem , promettaient de donner leurs biens et leur vie pour concourir à sa délivrance.

Le succès de la prédication de Pierre l'ermite paraîtrait incompréhensible à notre faible raison , si nous jugions la société de cette époque sur la mesure de la nôtre, telle qu'elle est au dix-neuvième siècle. Qu'on se figure aujourd'hui un pauvre moine , parcourant l'Europe pour y prêcher une croisade en Palestine. Sans doute , l'indifférence ou le mépris suivraient partout ses pas ; une froide pitié accueillerait ses discours , et ses pénibles labeurs demeureraient stériles. Mais , dans le onzième siècle , l'état des esprits était différent de celui de nos jours. On ne se piquait point alors de scepticisme et de philosophie. La foi , vivante dans tous les cœurs , s'exaltait au seul nom de Jérusalem , la ville sainte où chacun reportait amoureusement ses pensées et ses chers souvenirs. Un froid égoïsme ne glaçait point alors les âmes , et l'orgueilleuse raison ne discutait point si elle devait résister ou obéir à l'élan subit qui les entraînait vers une entreprise généreuse. Cette surabondance de foi qui

débordait au sein des peuples du moyen-âge en superstitions, en traditions pieuses, en naïves légendes, ne leur permettait point de douter des miracles qui leur étaient promis au nom du Ciel. L'espoir d'arracher les saints lieux aux mains des infidèles, et de mourir martyrs aux lieux où Jésus-Christ était mort lui-même pour le salut des hommes, offrait aux chrétiens d'Occident une double palme à conquérir. Ce beau destin flattait leur vive imagination et leur enthousiasme guerrier. Ils juraient donc en foule de voler au secours de leurs frères d'Orient, tandis que la Providence, souriant à leurs desseins, disposait tout pour leur merveilleux accomplissement. *Les guerres saintes d'outre mer.*



LE BIENHEUREUX ROBERT D'ARBRISSEL.

1046. — 1116.

DURANT la seconde moitié du onzième siècle et les premières années du douzième, plusieurs provinces de la France furent témoins de l'un de ces spectacles singulièrement touchants et sublimes que l'énergie de la foi chrétienne fait naître, et dont la charité des saints peut seule être l'auteur. Un prêtre, à l'âme ardente et chevaleresque, parcourait les bourgades et les villes pour accomplir l'œuvre immense qu'il avait entreprise, la régénération de la femme, c'est-à-dire son rétablissement dans la noble dignité où l'avait élevée le christianisme, par son dogme si fécond d'une *Vierge*,

mère d'un Dieu ; mais d'où l'avait fait descendre la grossièreté, la brutalité des passions, sous l'ère féodale. « Sa pensée, ses efforts, dit un récent biographe de ce saint, se résument admirablement dans l'ordre de Fontevrault, institué et placé par lui sous le patronnage de Marie et de saint Jean, le disciple de la charité. S'il est vrai que chaque saint représente plus spécialement dans sa vie un côté de la vie du Sauveur, le bienheureux Robert, bon pasteur de tant de pauvres brebis errantes, rappelle la miséricorde sublime et tendre de Jésus, instruisant la Samaritaine au puits de Jacob, pardonnant à la femme adultère, ou bénissant Madeleine qui pleure à ses pieds, les arrose d'une huile de parfum et les essuie de ses cheveux.

Robert donc, poursuivant son œuvre, s'arrêtait dans les rues, sur les places, au bord des chemins et des fontaines, faisant entendre aux femmes, au milieu même de leurs travaux, des paroles de consolation et d'espérance : toutes accouraient à lui : pauvres et nobles, veuves et vierges, jeunes et vieilles, femmes de mauvaise vie, chacune voulait ouïr cet homme étrange et miséricordieux, qui pleurait sur toutes les fautes, sans jamais rudoyer personne, et qui ne renvoyait jamais au désert la pauvre brebis accourue à sa voix. Bien simples étaient cependant ses moyens de triomphe : une voix douce, pénétrante, des enseignements faciles, une charité et une patience inépuisables, et puis d'abondantes larmes dans les yeux et dans la voix. A ces armes puissantes Robert joignait cette ardente, cette héroïque détermination, vertu du prêtre comme du guerrier, qui est le gage assuré

de la victoire. Ce même homme, qui osa seul, au concile de Poitiers, résister à la violence de Guillaume, duc d'Aquitaine, lorsqu'il voulait empêcher les Pères de lancer l'excommunication contre Philippe 1^{er}, ravisseur adultère de Bertrade de Montfort; il ne craignait point de pénétrer dans les châteaux crénelés, sous les sombres donjons, et d'y faire entendre aux fiers châtelains la voix libre du prêtre en faveur de la faiblesse ou de l'innocence. Il osait poursuivre le vice jusque dans son repaire, et entrer sous des murs qui se croyaient à l'abri de sa parole. Un jour, à Rouen, se trouvant entouré de femmes malheureuses et de mœurs dissolues, il leur peint avec tant de magnificence les miséricordes du Seigneur envers le pécheur repentant, que toutes ces créatures coupables, profondément émues, tombent soudain à ses pieds, lui promettant de se repentir et de mener meilleure vie. « Personne, depuis vingt ans, ne nous a ainsi parlé de Dieu, lui dit la plus âgée de ces femmes. » Robert relève ces nouvelles Madeleines, les console, les encourage, et les réunissant aux autres femmes qu'il a retirées du vice, il se prépare à les conduire dans le désert de Fontevrault.»

Extr. d'une Vie de Robert d'Arbrissel.

UN TRAIT DE SUBLIME CHARITÉ DU BIENHEUREUX
ROBERT D'ARBRISSEL.

L'an 1116.

« MALADE, infirme, accablé sous le poids des fatigues et des ans, Robert, poursuit notre biographe, s'acheminait une fois encore à travers le Berry, vers son monastère d'Orson. Monté à cheval, contre son ordinaire, il fait rencontre d'une bande de voleurs qui se précipitent sur lui, le renversent violemment, pillent ceux de sa suite et les accablent d'injures. Un des compagnons du saint élève la voix : « Qu'osez-vous faire, malheureux ? s'écrie-t-il indigné. Ignorez-vous quel est celui que vous venez de démonter et que vous traitez avec tant d'outrages ! Apprenez que c'est Robert d'Arbrissel. » A ce nom vénéré, les voleurs, saisis de confusion, tombent à ses genoux, lui demandant miséricorde. Le bon vieillard les relève, les assure qu'il leur a pardonné, et leur donne pour gage le baiser de paix. Puis, non content de les bénir, il demande à Dieu leur conversion, et pour l'obtenir, il leur accorde une grace insigne réservée à d'illustres bienfaiteurs ; il veut qu'ils deviennent participants des prières et des bonnes œuvres de l'ordre entier de Fontevrault. O charité des saints ! qui peut résister à vos sublimes intentions ? »

LA FUREUR DÉARMÉE PAR L'INTRÉPIDITÉ ÉPISCOPALE.

L'an 1114.

GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, était un prince violent et dissolu, sans décence dans sa conduite comme dans ses discours. Un saint prélat, nommé Pierre, était alors évêque de Poitiers. Il employait inutilement tous les moyens pour ramener le comte à de meilleurs sentiments. Loin de l'écouter, celui-ci s'enfonçait de plus en plus dans ses honteux dérèglements. Il répudia publiquement Hildegarde, sa seconde femme, pour en épouser une autre qu'il aimait. L'évêque ne put dissimuler un si grand scandale. Après avoir vainement tenté tous les moyens de douceur et de paix pour le faire cesser, il crut devoir excommunier le prince. Debout dans son église, il commençait donc à prononcer à haute voix l'anathème, quand tout-à-coup Guillaume, furieux, entre dans le lieu saint, se jette sur Pierre, l'épée à la main, en s'écriant : « Tu es mort, si tu oses poursuivre. » Le saint évêque, feignant d'être effrayé, lui demande quelques instants pour penser à ce qui est le plus expédient. Le duc les lui accorde. Le pontife achève alors courageusement et avec calme le reste de la formule d'excommunication. Après quoi, tendant sa tête : « Frappez, à présent, lui dit-il, me voici tout prêt. » Guillaume, interdit par une telle intrépidité, sentit désarmer sa fureur, et passant à l'ironie : « Je ne t'aime point assez, dit-il à l'évêque, pour t'envoyer au ciel. » Il se contenta de l'exiler.

RENAUD DE CHATILLON ET SES COMPAGNONS ,

MARTYRS DE LA CROIX.

L'an 1187.

LE roi Guy de Lusignan et les principaux seigneurs tombés au pouvoir des Musulmans , après la funeste bataille de Tibériade , furent par l'ordre de Saladin amenés dans sa tente. Le sultan traita avec bonté le roi des Latins ; il le fit asseoir à ses côtés , et comme ce prince était pressé par la soif , il lui fit servir un breuvage rafraîchi dans la neige. Le roi prit la coupe et , après avoir bu , il la présenta à Renaud de Châtillon. Mais Saladin l'arrêta aussitôt , en disant : « Ce misérable ne doit point boire en ma présence ; je ne suis point lié avec lui ¹. » Deux fois en effet Saladin avait fait le vœu d'ôter la vie à Renaud , s'il tombait jamais entre ses mains. Se tournant donc vers le chevalier captif , il lui reproche d'une voix terrible sa violation des traités , ses attentats sacrilèges , et le menace de la mort s'il n'embrasse à l'instant la religion du prophète. Mais Renaud , bravant les menaces du sultan , lui répond en héros chrétien. Alors Saladin , s'avancant vers lui , le frappe de son épée. Soudain , au signal de leur maître , des soldats musulmans lui tranchent la tête. Le tronc vient tomber aux pieds du roi qui frémit à cette vue. Le sultan le rassure et lui promet de respecter ses jours.

Ainsi mourut Renaud de Châtillon en vrai martyr

¹ C'était chez les Arabes une coutume antique et sacrée , de ne jamais tuer un prisonnier auquel on avait offert à boire et à manger.

de la croix. D'autres captifs partagèrent la glorieuse couronne de l'illustre chevalier. Saladin assis sur son trône ordonna d'amener en sa présence les chevaliers du Temple et les hospitaliers. On rapporte qu'en les voyant passer devant lui, il s'écria : « Je veux délivrer la terre de ces deux races immondes. » Puis il leur proposa d'embrasser l'islamisme, ou de se préparer à mourir. Ces pieux guerriers, fidèles à leurs serments, répondirent tous qu'ils préféraient la mort, et ils reçurent avec joie la palme du martyr. « *O zèle de la foi ! ô ferveur des âmes pieuses !* s'écrie un vieil historien. Un grand nombre de guerriers qui n'appartenaient point à ces deux ordres de chevaliers, en ayant pris les marques, coururent à l'envi au-devant des bourreaux, et sous l'apparence trompeuse de leur nouvelle profession, ils tendirent joyeusement le cou au glaive exterminateur... Pendant les trois nuits suivantes, poursuit le chroniqueur, lorsque les corps des saints martyrs restaient encore sans sépulture, un rayon du feu du ciel brilla sur eux d'une manière manifeste. » *Extr. d'une Hist. des Croisades.*



CROISADE D'ENFANTS.

L'an 1212.

LES premières années du treizième siècle furent témoins d'un étrange spectacle qui montre quelle était la puissance entraînant de la foi, même chez les âmes les plus tendres, dans un temps où le nom

seul de Croisade remuait encore toutes les populations chrétiennes. Il y a dans cette croisade d'enfants une sorte de mouvement sublime, bien qu'inconsidéré, que l'histoire doit constater, et livrer à notre admiration.

« Vers cette époque, dit l'historien déjà cité, (1212), certaines contrées furent témoins d'un spectacle étrange, qu'on aurait peine à croire, si la vérité n'en était garantie par plusieurs chroniques contemporaines. Plusieurs milliers d'enfants de France, d'Allemagne ou d'Italie, quittèrent la maison paternelle, pour aller combattre sous les drapeaux de la croix. Vainement les parents s'efforçaient-ils de les retenir, ils brisaient portes et serrures, franchissaient les murailles, et réunis par bandes ils parcouraient les villes et les campagnes. Lorsqu'on leur demandait quel était le but de leur voyage, ils répondaient : *Nous allons à Jérusalem ; nous allons conquérir la Terre-Sainte.* Ces jeunes pèlerins, précédés de pieux étendards, cheminaient joyeux en disant : « Le Seigneur nous donnera la Terre-Sainte comme l'obtinrent jadis les enfants d'Israël, après leur sortie d'Egypte. » « Dans quelque ville qu'ils arrivassent, dit une chronique, les habitants les recevaient au nom de Dieu, comme des pupilles et des orphelins qu'ils étaient ; ils leur fournissaient des provisions et les laissaient partir. « C'est là une inspiration du Ciel, s'écriaient les fidèles en les voyant passer ; Jésus-Christ, pour confondre l'orgueil des puissants et des sages de la terre, a remis sa cause aux mains de la simple et timide enfance. » On rapporte qu'à la nouvelle de ce singulier événement, le souve-

rain pontife lui-même ne put retenir ses larmes , et qu'il s'écria en gémissant : « Ces enfants nous font honte ; pendant que nous sommes endormis , ils partent avec joie pour recouvrer la Terre-Sainte. » Ces nouveaux pèlerins , ayant traversé les Alpes et la Lombardie , se répandirent dans les villes maritimes d'Italie , espérant y trouver des vaisseaux pour passer en Palestine. Quelques marins se mirent en mer , chargés d'une partie de ces enfants , mais ils échouèrent non loin du rivage. Un grand nombre de ceux qui restèrent s'égarèrent dans les déserts , où ils périrent de chaleur , de fatigue ou de misère ; d'autres furent emmenés en Afrique et vendus aux Maures par d'infâmes trafics. Quelques-uns , plus âgés et plus raisonnables , se dispersèrent dans les contrées voisines , et s'offrirent pour labourer la terre ou pour le service des maisons. D'autres enfin revinrent dans leurs foyers , en disant *qu'ils ne savaient pas pourquoi ils étaient partis*. Telle fut l'issue de cet évènement , ajoute la chronique , et nous ignorons encore ce qu'annonçait un mouvement si extraordinaire. »



JEAN DE MATHA ET LES TRINITAIRES.

Fin du douzième et commencement du treizième siècle.

LA religion , fille du Ciel , s'est occupée , comme une tendre mère , du soulagement de toutes nos douleurs. « Le père de la Rédemption , dit un illustre écrivain , s'embarque à Marseille : où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton ? Ce conqué-

rant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger ¹; il lui parle au nom de ce roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne à la vue de cet Européen, qui ose seul, à travers les mers et les orages, venir lui-même redemander des captifs. Dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente; et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscure et ignorée, reprend humblement à pied le chemin de son monastère ².

Un jour (c'était vers la fin du douzième siècle), deux hommes vénérables s'entretenaient au bord d'une fontaine, dans la forêt de Cerfroid, des dangers de ces malheureux captifs que les vaisseaux barbaresques surprenaient au milieu des mers. Deux pauvres religieux, vivant d'aumônes, se consultaient sur les moyens de les arracher des mains des infidèles. L'un d'eux, Jean de Matha, gentilhomme de Provence, qui avait tout sacrifié pour servir Dieu et ses frères, s'ouvrit à Félix de Valois, son compagnon, sur la pensée qui lui était venue, en célébrant sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les Maho-

¹ On sait ce qu'est aujourd'hui le dey d'Alger, graces aux armées françaises... Depuis le jour où l'illustre écrivain traçait ces lignes, les temps sont bien changés. La piraterie n'existe plus guères aujourd'hui... Mais il y a encore des chrétiens captifs chez les infidèles, et les frères de la *Merci*, ou les *Trinitaires*, peuvent encore exercer leurs œuvres de sublime charité.

² Chateaubriand, *Génie du christianisme*.

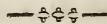
métans. Félix loua ce dessein qu'il reconnut venir du Ciel, et s'offrit lui-même pour y concourir de tout son pouvoir. Les deux amis recommandent alors leur noble projet à Dieu, et ne songent plus qu'aux moyens de le mettre à exécution.

Les voici donc, le bâton de pèlerinage à la main, s'acheminant vers la ville éternelle, où Innocent III occupait la chaire de saint Pierre. Les cardinaux se rassemblent au palais de Saint-Jean-de-Latran. L'approbation est donnée au nouvel institut. Un nouvel ordre est fondé; c'est celui des *Trinitaires*, dit plus tard des *Mathurins*. Jean de Matha en est déclaré le premier général, et Eudes de Sully, évêque de Paris, est invité d'en dresser la règle, avec l'abbé de Saint-Victor. Les deux saints, ayant obtenu du pape ce qu'ils désiraient, reprennent le chemin de la France, où Philippe-Auguste approuve l'ordre et le comble de bienfaits.

On connaît les progrès merveilleux de cet ordre vénérable de la *Trinité*, pour la rédemption des captifs, qui n'eut point d'enfance, et réalisa des prodiges au temps même de sa création. Un monastère, fondé dans la forêt de Cerfroid, en Brie, au lieu même où les deux amis s'étaient consultés sur leur projet, fut la source féconde d'où s'épanchèrent les premiers bienfaits. Or, tandis que quelques-uns de ses disciples, embarqués pour la Palestine, avec les comtes de Flandre et de Blois, travaillaient à racheter les captifs de la Terre-Sainte, et que d'autres, envoyés dans le Maroc, traitaient avec le roi de la rançon de cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens, Jean de Matha s'étant rendu à Tunis, rachetait lui-même cent dix de ces

malheureux. Revenu en Provence, il y recueillit des sommes considérables qui lui servirent à rendre la liberté à une foule de malheureux gémissant sous les fers des Maures d'Espagne.

Mais à la joie de notre saint, quand il rachetait des captifs, se mêlait toujours la douleur amère de laisser dans les fers plus de malheureux qu'il n'en délivrait. Lors donc que ses quêtes en Provence lui eurent fourni des sommes suffisantes, il repartit pour Tunis, vers l'an 1210. Il avait racheté 120 nouveaux esclaves, et après avoir exhorté les autres à supporter leurs maux avec patience, et à mourir plutôt que de renoncer à la foi, il songeait à se rembarquer, lorsque les infidèles, irrités de son zèle ardent à exhorter leurs prisonniers, cherchèrent à lui ôter la vie par une mesure barbare. Ils dépouillèrent de tous ses agrès le vaisseau qui devait le reconduire, afin qu'il pérît au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Celui qui commande à la mer, et qui veille sur les cœurs droits, ne perdit point courage. Il pria le roi du Ciel de prendre lui-même la conduite du vaisseau; puis, ayant tendu sur les cordages qui restaient les manteaux de ses compagnons, en forme de voiles, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le trajet. La navigation fut très-heureuse, et l'on arriva ainsi au port après quelques jours d'une miraculeuse traversée.



SIMON DE MONTFORT A LA BATAILLE DE MURET.

L'an 1213.

SIMON DE MONTFORT, le noble chef de la croisade languedocienne contre les Albigeois, sera toujours, par l'admiration qu'il inspira à ses contemporains et les services qu'il rendit à l'Eglise, l'un de ces caractères héroïques, l'un de ces hommes à forte trempe, qui apparaissent de loin en loin sur la scène du monde, préparés par la Providence pour de vastes desseins. La bataille de Muret fut son plus beau triomphe. Heureux s'il y eût trouvé une mort glorieuse, et s'il eût su, en refusant sa part dans les dépouilles des vaincus, préserver de tout soupçon malveillant le souvenir de ses victoires !

Simon de Montfort était à Fangeaux, lorsqu'il apprit que l'armée confédérée de Raymond, comte de Toulouse, et de Pierre, roi d'Aragon, à laquelle s'étaient joints les comtes de Foix et de Comminges, s'était avancée vers Muret, place importante sur la Garonne, à trois lieues au-dessus de Toulouse. Cette armée était grosse de quarante mille fantassins et de deux mille cavaliers, l'élite de la chevalerie d'Aragon et d'Aquitaine. Montfort n'avait à son service qu'environ huit cents chevaux et un petit nombre de gens de pied. Mais comme un autre Judas Machabée, il comptait sur l'assistance de Dieu. Ce vaillant capitaine partit aussitôt pour Muret, à la tête de ses hommes d'armes, accompagné des évêques de Toulouse, de Nismes, d'Uzès, de Lodève, de Béziers, d'Agde, de Comminges, et de trois abbés de Cîteaux. Arrivé le même jour au monas-

tère de Bolbonne, il entra dans l'église, y pria long-temps, et ayant posé son épée sur l'autel, il la reprit en disant à Dieu : « O Seigneur, qui m'avez choisi, tout indigne que j'en étais, pour faire la guerre en votre nom, je prends aujourd'hui mon épée sur votre autel, afin de recevoir mes armes de vous, puisque c'est pour vous que je vais combattre. » Il marcha ensuite à Saverdun, et y passa la nuit. Le lendemain il se confessa, écrivit son testament, et l'envoya à l'abbé de Bolbonne, avec prière de le transmettre au souverain Pontife, s'il venait à périr. Le soir, il franchit la Garonne, et se trouva derrière les tours de Muret, gardées par une trentaine de chevaliers. C'était le mercredi 12 septembre 1213.

Le lendemain fut le jour de la bataille. Montfort donna l'ordre aux siens de se ranger en ordre de combat dans la partie basse de la ville ; lui-même revêtit son armure, après avoir prié dans une église où l'évêque d'Uzès offrait le saint sacrifice. Il y retourna de nouveau quand il se fut armé, puis il descendit vers ses troupes, suivi de Foulque, évêque de Toulouse, qui portait dans ses mains le crucifix. Les cavaliers mirent pied à terre pour adorer leur Sauveur et en baiser l'image. Mais l'évêque de Comminges, voyant que le temps s'écoulait, prit la croix des mains de Foulque, et, d'un lieu élevé, harangua l'armée en peu de mots et la bénit. Alors tous les ecclésiastiques présents se retirèrent dans l'église pour y prier, et Montfort sortit de la ville à la tête de huit cents cavaliers, sans infanterie.

La bataille s'engagea, et malgré l'énorme inégalité des forces, la victoire fut complète du côté

de Montfort. Un coup qui renversa le roi d'Aragon décida de la journée. Les cris et la fuite des Aragonais entraînent tout le reste. Les évêques qui priaient avec angoisse dans l'église de Muret, les uns prosternés sur le pavé, les autres levant leurs mains vers Dieu, sont bientôt attirés sur les murs par le retentissement de la victoire, et voient la plaine toute couverte de fuyards sous la main terrible des Croisés. Cependant Montfort, qui s'était signalé par sa vaillance, revenait de la poursuite des vaincus, lorsqu'en traversant le champ de bataille, il rencontra gisant par terre le corps du roi d'Aragon, déjà dépouillé et nu. Il descendit de cheval, et baisa en pleurant les restes meurtris de ce prince infortuné. Montfort, après avoir pourvu à sa sépulture, rentra dans Muret, pieds nus, monta à l'église remercier Dieu de sa protection, et donna aux pauvres le cheval et l'armure avec lesquels il avait combattu. « Cette bataille mémorable, dit un célèbre écrivain, fruit d'une conscience qui se croyait certaine de combattre pour Dieu, comptera toujours parmi les plus beaux actes de foi qu'aient faits les hommes sur la terre ¹.



PIERRE NOLASQUE ET L'ORDRE DE LA MERCI.

L'an 1218.

SIMON DE MONTFORT, vainqueur après la bataille de Muret, se trouvant maître de la personne de Jacques, fils de l'infortuné Pierre, roi d'Aragou,

¹ Le P. Lacordairè! *Vie de S. Dominique.*

avait confié la garde de ce jeune prince, encore enfant, aux soins d'un gentilhomme du Languedoc, connu par ses rares vertus et son grand mérite. Il les avait envoyés tous deux en Espagne, à Barcelonne, capitale du royaume d'Aragon.

Or, ce gentilhomme était Pierre Nolasque; ce sera le fondateur de l'*ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs*. Dès son enfance il s'était distingué par son tendre amour pour les pauvres. On rapporte que, chaque matin, il faisait l'aumône au premier indigent qu'il rencontrait, sans attendre que celui-ci réclamât son secours. A peine âgé de vingt-cinq ans, il parut un modèle de toutes les vertus à la cour de Barcelonne. Une pensée généreuse roulait dès lors dans son esprit. Le bruit des bonnes œuvres et des bienfaits de l'institut, fondé par Jean de Matha, étant parvenu jusqu'à lui, avait inspiré à son cœur un vif désir d'en créer un semblable, car il gémissait, lui aussi, à la vue de tant de chrétiens chargés de fers, esclaves des Maures d'Espagne ou d'Afrique; et il voulait employer tous ses biens à leur rachat. Il allait donc partout prêchant une sainte croisade de générosité et de dévouement pour le rachat des captifs. « Les barbares sont maîtres, s'écriait-il, mais que notre charité se fasse jour à travers la dureté de leur cœur, et nous les vaincrons encore, et pour quelque peu d'or nous ramasserons des trésors qui ne périront jamais. » Son éloquence, qui partait de l'âme, arrivait aussi jusqu'à l'âme : de toutes parts, on s'empressait de seconder ses généreux sentiments. On lui apportait des sommes considérables; ces dons amassés formaient comme

la base et les matériaux préparés pour la construction d'un saint et noble édifice.

L'institution de l'*ordre de Notre-Dame de la Merci* semble appartenir à l'Espagne, où il fleurit encore de nos jours avec éclat. La France, cependant, ne peut oublier qu'il fut fondé par un gentilhomme français, et qu'ainsi elle a droit de revendiquer sa part dans une aussi belle gloire. L'origine de cette institution, appuyée sur les auteurs les plus dignes de foi, est singulièrement aimable et touchante. Voici, dit-on, qu'en une même nuit, le 1^{er} août 1218, Pierre Nolasque, Jacques, roi d'Aragon, et saint Raymond de Pennafort, chanoine de Barcelonne, sont tous trois honorés d'une vision, dans laquelle ils se sentent pressés par les douces invitations de la Vierge Marie de mettre à exécution un projet trop long-temps retardé. Dès lors plus d'obstacles, le triomphe est assuré. Le roi prend le nouvel ordre sous sa protection, il offre son propre palais pour premier logement. La cérémonie d'installation a lieu le jour de saint Laurent, 1223. Pierre fait vœu, entre les mains de l'évêque Béranger, de sacrifier ses biens et sa liberté, s'il le faut, pour la rédemption des captifs. Le peuple accueille ce dévouement par les acclamations d'une vive sympathie. C'est dans tout Barcelonne une joyeuse et sainte fête. Treize gentilshommes répondent à l'appel de Pierre, et revêtent le costume blanc, surmonté d'un scapulaire et des armes d'Aragon, triple symbole de pureté, de foi et de valeur.

On connaît la suite de l'histoire de Pierre Nolasque. Quatre cents prisonniers rendus à la liberté.

furent le fruit d'une première tentative d'excursions dans les royaumes de Valence et de Grenade, qu'il parcourut successivement avec un autre des frères *Rédempteurs*. Il multiplia ses courses charitables sur les côtes d'Espagne, toujours avec le même bonheur, et passa les mers pour arriver jusqu'à Alger. C'est là, qu'après de nombreux succès et une intrépide résistance aux menaces des Cadis, il fut lui-même chargé de fers et abandonné à son tour, comme Jean de Matha, aux flots de la mer sur une frêle barque. Mais Dieu se chargea une fois encore de conduire le nouveau saint, et de le ramener au port. Pierre Nolasque, sentant ses forces s'épuiser, et ne pouvant plus retourner parmi les infidèles, était joyeux quand il lui était permis de distribuer des aumônes à la porte du couvent de Barcelonne, car alors, du moins, il pouvait voir les pauvres, leur donner des avis et les instruire encore.



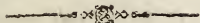
LE ROYAL MARTYR DE LA CHASTÉTÉ.

L'an 1226.

Louis VIII, roi de France, que sa bravoure a fait surnommer le *Lion*, fut un prince recommandable par ses vertus autant que par ses exploits. Avant de ceindre la couronne de ses aïeux, il s'était déjà montré digne de succéder à Philippe-Auguste, son glorieux père; et les Anglais, frappés de ses qualités héroïques, l'avaient appelé au trône de la grande Bretagne. Devenu roi de France, il

ne lui manqua plus qu'une longue vie pour égaler les plus grands de ses prédécesseurs. Mais ce digne monarque, mourant après trois années de règne, donna un mémorable exemple de vertu, que l'histoire n'a point, ce semble, assez apprécié, et qui a droit pourtant à notre admiration. Comme il passait en Auvergne, il s'arrêta à Montpensier, atteint d'une maladie grave. Or, le mal empirant, les médecins assuraient que sa guérison ne pouvait être obtenue qu'à l'aide d'un moyen dont la loi de Dieu réprouvait l'emploi. Louis VIII ne manqua point de courtisans qui le sollicitaient d'en faire usage. Mais le roi de France rejeta leurs propositions avec horreur : « Non, dit-il, je préfère mourir, plutôt que de souiller ma vie par un adultère.

Mourir à trente-neuf ans, quand on est roi et qu'on pourrait ne point mourir, il y a là un acte héroïque que la religion seule peut inspirer et donner la force d'accomplir. Le roi qui meurt ainsi se montre le digne époux de la reine Blanche, et le digne père du saint roi, à qui cette vertueuse princesse, pour former son âme à l'amour de Dieu et lui inspirer l'horreur du mal, répétait souvent : « Beau et doux fils, rien au monde ne m'est plus cher que vous; cependant j'aimerois bien mieux vous voir mort qu'entaché d'un seul péché mortel. »



BEL EXEMPLE DE PIÉTÉ DONNÉ PAR SAINT LOUIS.

L'an 1239.

LA piété de l'auguste monarque brillait d'un vif éclat dans toutes les occasions où la gloire de Dieu était intéressée. Baudouin , empereur de Constantinople , voulant témoigner à saint Louis sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus , lui offrit en 1239 , la couronne d'épines de Notre-Seigneur. L'extrême détresse à laquelle cet empereur s'était trouvé réduit , pendant le siège de Constantinople , l'avait forcé d'engager ce précieux dépôt entre les mains des Vénitiens pour une somme considérable. Le roi de France , agréant l'offre de Baudouin , livra aussitôt la somme nécessaire pour racheter cette auguste relique , et se réjouit en son cœur , en songeant qu'il allait posséder le royal diadème dont l'immense charité du Christ avait un jour paré son front divin. Dès qu'il apprit l'approche des religieux Dominicains qui arrivaient chargés de la sainte couronne , il vint au-devant d'eux jusqu'à cinq lieues au-delà de Sens , accompagné de sa cour et d'un nombreux clergé. A l'aspect du sacré monument qu'on remettait entre ses mains , Louis fondait en larmes , tellement que tous les assistants furent attendris. Puis , s'étant chargés , son frère Robert et lui , de l'auguste fardeau , à l'entrée de Sens , et marchant nu-pieds ils le portèrent , au milieu d'une foule innombrable de peuple , à l'église de Saint-Etienne de cette ville. Il le reçut avec les mêmes sentiments et la même pompe

dans Paris. Ce fut pour placer honorablement près de lui ce dépôt sacré , ainsi que plusieurs autres reliques envoyées aussi de Constantinople , que le pieux monarque fit bâtir dans son palais à Paris une chapelle célèbre , connue depuis sous le nom de la *Sainte-Chapelle*. Son enceinte révéérée devint , dès lors , l'oratoire favori du saint roi. C'était là le lieu ordinaire où il vaquait aux exercices de piété , y passant quelquefois les nuits en prières. Dans cette *Sainte-Chapelle* , qui s'élève encore aujourd'hui svelte et radieuse parmi les antiques bâtiments du palais de justice , et dont on admire la belle architecture , que de prières ferventes et pures , que de célestes pensées , que de souhaits ardents pour le bonheur de son peuple , dûrent s'élever du cœur de l'auguste monarque ! mais aussi que de douces consolations dûrent enivrer son âme ! A l'aspect de cette couronne d'épines qu'avait portée le Roi des rois , il humiliait son front royal dans la poussière. Entrelaçant ainsi sa couronne avec celle du Christ , il lui communiquait une vertu presque divine. Le diadème de Louis , sanctifié , en quelque sorte , par cet heureux contact , ceignait son front pour le bonheur des Français , comme celui de l'Homme-Dieu avait été ceint un jour pour le salut du monde. *Ext. d'une Vie de S. Louis.*

ADMIRABLE CHARITÉ DE SAINT LOUIS.

L'an 1250.

LA disette et les maladies contagieuses désolaient l'armée française en Egypte. Les guerriers, qu'avaient épargnés les maladies, expiraient de faim et de misère : « Quand le bon roi *Loys*, dit Joinville, voyoit cette misère, il joignoit les mains, la face tournée vers le ciel, en bénissant Notre-Seigneur de tout ce qu'il lui donnoit. » Rien de plus admirable que la résignation héroïque de ce prince et son dévouement pour le soulagement et le salut des pauvres malades. Oubliant son propre danger, il volait chaque jour sous les tentes de ses soldats. Là, ses mains royales pansaient leurs plaies hideuses, et il s'efforçait, par de pieuses paroles, d'ouvrir à ces infortunés la route du Ciel. Rien ne pouvait ébranler son courage et l'ardeur de sa charité. Aussi tous bénissaient-ils un si bon roi, et mouraient-ils sans regret, sans effroi, quand ils avaient pu jouir de sa présence. Gangelme, un de ses serviteurs, se voyant près d'expirer, disait au prêtre qui l'exhortait à bien mourir : « Non, je ne mourrai point que je n'aie revu mon saint maître. » Le roi vint visiter son serviteur, et le malade consolé par ses douces paroles rendit tranquillement son dernier soupir.

GRANDEUR D'ÂME DE SAINT LOUIS DANS LES FERS.

L'an 1250.

Louis , prisonnier à Mansourat en Egypte , présente à nos yeux ce beau spectacle , qu'un ancien sage disait le plus sublime et le plus digne des regards des dieux : *l'homme juste aux prises avec l'adversité !* Un roi , croisé pour briser les chaînes de ses frères d'Orient , est tombé lui-même captif entre les mains des infidèles. Mais s'il fut grand sur le champ de bataille , il se montra plus grand encore dans sa captivité. Ce que l'infortune a de plus amer ne sert qu'à faire éclater en lui les vertus d'un héros chrétien. Prisonnier et malade , il n'a à ses côtés qu'un seul serviteur et deux chapelains qui prient avec lui. De toutes ses richesses , il n'a sauvé qu'un livre de psaumes , et c'est là qu'il puise ses consolations. Un calme profond règne dans son âme , une douce sérénité brille sur son front. Les cieux et la terre admirent sa constance ; les barbares eux-mêmes , témoins d'un tel courage , s'en retournent dans leur camp , *avouant* , dit Joinville , *que c'estoit le plus fier chrétien qu'ils eussent veu.*

La grandeur d'âme du pieux monarque ne se démentit point un seul instant. On lui proposait de briser ses fers , s'il voulait livrer Damiette , et toutes les places que les Francs occupaient dans la Palestine : « Les villes chrétiennes de la Palestine ne m'appartiennent point , répondit-il ; quant à Damiette , Dieu l'a remise entre mes mains , je ne puis en disposer. » Almoadin ayant voulu l'intimider

en le menaçant du plus horrible supplice : « *Je suis prisonnier du Sultan*, répondit Louis, *il peut faire de moi à son vouloir ;* » et, à l'exemple de leur prince, les barons français bravèrent toutes les menaces des Sarrasins, et se montrèrent aussi grands au sein de l'infortune, que sur le théâtre des plus glorieux combats....

Louis, au fond de sa prison, adorait les mystérieux desseins de la Providence. Elevant vers le Ciel ses mains chargées de chaînes : « *O mon Dieu!* s'écriait-il, *vous seul méritez qu'on vous serve ainsi, et que votre Nom soit béni dans les fers!* » Almoadin, frappé de voir un prince plus grand dans un cachot, qu'il ne l'était lui-même sur le trône, lui envoya des habits d'honneur. Le monarque refusa de s'en servir : « *Je suis maître*, dit-il, *d'un royaume aussi vaste que celui du sultan, je n'ai nul besoin de ses présents.* Invité à un festin par le prince musulman, il avait refusé de s'y rendre, ne voulant point être donné en spectacle aux infidèles. Enfin, Almoadin se montra disposé à traiter de la paix ; il demandait, pour la rançon du roi et celle des prisonniers français, un million de bezants d'or et la reddition de Damiette. Louis répondit qu'un roi ne se rachetait point à prix d'argent. Il fit dire au sultan qu'il lui rendrait Damiette pour sa rançon, et le million de bezants d'or pour la délivrance de son armée. Quand le sultan entendit cette réponse : « *Par ma foi*, dit-il, *franc et loyal est le Français qui n'a voulu barguigner sur une si grande somme de deniers ; or, allez lui dire que je lui donne sur sa rançon deux cents mille bezants.* » On conclut une trêve pour dix ans, les deux princes

conférèrent ensemble , et l'on se prépara de part et d'autre à l'exécution du traité. Mais tandis qu'Almoadin montrait ces dispositions pacifiques , il périt dans un complot tramé contre lui par les Mamelucks, dont il s'efforçait de réprimer l'arrogance et l'insubordination. L'un des conjurés , fouillant dans les flancs entr'ouverts du malheureux sultan , en arrache le cœur ; et , les mains toutes sanglantes , il vient l'offrir au roi , en lui disant : « *Le sultan n'est plus ; que me donneras-tu pour t'avoir délivré de celui qui voulait te faire mourir ?* » Louis saisi d'horreur ne daigne pas lui répondre ; alors ce barbare lui présentant la pointe de son épée : « *Choisis , lui dit-il , ou de mourir de ma main , ou de me donner à l'instant l'ordre de la chevalerie. — Fais-toi chrétien,* » répond l'intrépide monarque , *je te ferai chevalier.* » Cette fermeté déconcerte le barbare qui se retire épouvanté. A peine est-il sorti que ses compagnons entrent en foule tenant dans leurs mains leurs épées fumantes encore du sang de leur maître. Louis les voit entrer sans émotion , et leur imprime le respect par la majesté de son regard. O sublime ascendant de la vertu ! ils se prosternent soudain à ses pieds , et au lieu de lui ôter la vie , ils délibèrent entr'eux s'ils ne l'élimeraient point pour leur sultan.

Cependant les séditieux courent de tous côtés dans le camp , ou sur les vaisseaux de la rade , pour massacrer les partisans d'Almoadin , et se livrer au pillage. Une bande de ces barbares se précipite vers les galères , sur lesquelles les barons et les seigneurs s'apprêtaient à descendre le Nil. A la vue de ces monstres affamés de carnage , les chevaliers français croient toucher à leur dernière

heure, s'agenouillant aux pieds d'un religieux de la Trinité, ils confessent brièvement leurs péchés, afin de se disposer à une mort chrétienne. Le sire de Joinville, ainsi préparé, tend le col à un de ces infidèles, en disant avec candeur : « *Ainsi mourut sainte Agnès !* » Mais le Ciel veilla sur les jours de ces braves paladins, aucun d'eux ne vit tomber sa tête sous le fer de ses bourreaux.

Les articles du traité étant ratifiés de nouveau, il ne s'agissait plus que d'en jurer l'observation. Mais on exigeait de Louis un serment dont la forme peu chrétienne indignait le monarque, qui refusa de le prononcer. Les émirs le menacent des tortures et de la mort, s'il ne fait le serment à l'heure même : « *A Dieu ne plaise*, répond Louis avec calme, *que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France !* » puis, s'adressant à l'émir chargé de recevoir son serment : « *Allez*, lui dit-il, *rapporter à vos maîtres qu'ils en peuvent faire à leurs volontés ; pour moi, j'aime trop mieux mourir bon chrétien, que de vivre au courroux de Dieu, de sa mère et de ses saints.* » Les émirs outrés de colère accoururent à sa tente, l'épée à la main, pour le forcer au serment ou le massacrer : « *Je suis votre captif*, répond Louis sans s'émouvoir, *vous pouvez à votre gré disposer de mon corps, il est entre vos mains ; mon âme n'appartient qu'à Dieu seul* ¹. »

¹ Extr. des *Guerres saintes d'outre-mer.*

Saint Louis , occupé à mettre en état de défense les colonies de la Croix , employait des sommes considérables à fortifier Jaffa , Ptolémaïs et Sidon. Il encourageait les travaux par sa présence : « Souvent même , dit Joinville , on le voyoit porter la hotte pour gagner les pardons. » Tandis qu'on relevait les murailles de Sidon , deux mille ouvriers furent surpris et massacrés par les Turcomans venus de Panéas. Louis , accouru de Jaffa , trouva la terre couverte de leurs cadavres dépouillés et sanglants. Personne n'osait en approcher pour les ensevelir. Le roi , indigné , descendit de cheval , et prenant lui-même un de ces corps déjà infects , il le transporta dans un terrain qu'il avait fait bénir. « Allons , mes amis , disait-il , allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ ! » Son exemple ranima le courage et la charité de ses compagnons d'armes : les chrétiens , égorgés par les barbares reçurent tous les honneurs de la sépulture.

Louis , durant son séjour à Sidon , apprit la triste nouvelle de la mort de la reine Blanche , cette pieuse et tendre mère , dont les sages conseils avaient protégé son enfance et guidé si heureusement son âme dans les routes du Ciel. Son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes ; mais revenu à lui , il se prosterna , la face contre terre , devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort , et , les mains jointes , il s'écria : « Je vous rends graces , ô mon Dieu , qui m'avez donné une mère chérie , et qui me l'avez conservée tant qu'il vous a plu de

ne point l'appeler à vous. Il est vrai, Seigneur, je l'aimais au-dessus de toutes les créatures; mais puisqu'ainsi est votre volonté, que votre saint Nom soit béni.» Telle était la résignation, telle était la tendresse de cet incomparable monarque.



GÉNÉROSITÉ DE SAINT LOUIS.

L'an 1254.

SAINT Louis revenait de la Palestine en France, lorsque son vaisseau toucha deux fois, et perdit trois toises de sa quille. Les plongeurs conseillèrent au monarque de passer sur un autre navire. « Dites-moi, leur dit-il, sur foi et loyauté que vous me devez, si le vaisseau étoit à vous et chargé de riches marchandises, l'abandonneriez-vous en pareil état? — Non, sans doute, répliquèrent-ils d'une voix unanime, nous aimerions mieux hasarder tout que de faire une perte si considérable. — Pourquoi donc me conseillez-vous d'en descendre? — C'est, reprirent-ils, que la vie de quelques malheureux matelots importe peu à l'univers; mais rien ne peut égaler le prix d'une vie comme celle de votre majesté. — Or, sachez, reprit le généreux prince, qu'il n'y a personne ici qui n'aime son existence autant que je puis aimer la mienne. Si je descends, ils descendront aussi; et, ne trouvant aucun bâtiment qui veuille les recevoir, ils se verront forcés de demeurer dans une terre étrangère, sans espérance de retourner dans leur pays. C'est pourquoi j'aime mieux mettre en la main de Dieu ma vie,

celle de la reine et de trois enfants , que de causer un tel dommage à un si grand peuple. » Il n'appartient qu'aux héros véritablement chrétiens de donner ces grands exemples de générosité.



UN CLOITRE PRÉFÉRÉ A UN TRONE PAR UN JEUNE
PRINCE.

Fin du XIII^e siècle.

VERS la fin du treizième siècle , on vit un jeune prince donner un mémorable exemple de piété précoce qui lui fit préférer le froc du moine à la pourpre des rois. Ce prince était Louis , fils de Charles-le-boiteux , roi de Naples et de Sicile , petit-neveu de saint Louis , roi de France , et neveu , par sa mère , de sainte Elisabeth de Hongrie. Il naquit en 1274 à Brignolles , en Provence. Dès son enfance , il parut n'avoir d'inclination que pour le bien , et sous les yeux de sa pieuse mère , Marie , fille d'Etienne v , roi de Hongrie , il faisait chaque jour de rapides progrès dans la vertu. Le vent de l'adversité soufflant sur cette jeune âme , innocente et pure , acheva ce qu'une éducation chrétienne avait si heureusement commencé , et le détacha encore plus de tout ce qui pouvait le distraire de l'amour de son Dieu.

En 1284 , Charles-le-boiteux , alors prince de Salerne , fut fait prisonnier dans un combat naval par le roi d'Aragon. Durant sa captivité , il perdit son père , et ayant été proclamé roi de Sicile , il ne recouvra la liberté qu'à de très-dures conditions.

Il fut contraint de donner pour otage cinquante gentilshommes et trois de ses fils , au nombre desquels fut Louis , alors dans sa quatorzième année. Ce jeune prince fut traité avec beaucoup de rigueur pendant les sept années qu'il demeura prisonnier à Barcelonne. Mais sa patience ne se démentit point un seul instant. Il sut lutter courageusement contre l'infortune ; loin de se laisser abattre par les souffrances , il les offrait à Dieu , et s'en formait un trésor pour l'éternité. Ses compagnons , moins résignés , admiraient avec surprise le calme et la sérénité de son caractère. Comme ils lui demandaient un jour par quel secret il paraissait toujours heureux , lorsqu'il avait tant de motifs d'affliction. « L'amour de Dieu , répondit-il , rend l'adversité douce à supporter. »

L'application du jeune prince à l'étude , et ses exercices de charité , joints à l'austérité de sa vie , altérèrent sa santé. Il fut atteint d'une maladie dangereuse , pendant laquelle il fit vœu d'embrasser l'institut de saint François , si Dieu le délivrait de ses souffrances. Il guérit , et dès lors il ne songea plus qu'à se montrer fidèle à l'engagement qu'il avait contracté.

Cependant un traité conclu , en 1294 , entre Charles-le-boiteux et Jacques II , roi d'Aragon , rendit à Louis la liberté. Il la reçut avec joie , en pensant qu'il aurait le bonheur d'en faire le sacrifice , pour accomplir sa résolution de se consacrer sans réserve à Dieu. Vainement faisait-on briller à ses yeux la couronne de Naples , qui devait un jour ceindre son front , il y renonça de bon cœur en faveur de son frère Robert. Pour lui , il aimait

mieux suivre Jésus-Christ , humble et pauvre , que de posséder tous les honneurs du monde. » Jésus-Christ , disait-il , est mon royaume : en ne possédant que lui , j'aurai tout ; si au contraire je ne le possède pas , je perds tout. »

Frère mineur , puis évêque de Toulouse à vingt-trois ans , Louis se fit admirer par sa modestie , sa douceur , sa piété , sa charité , dans une charge qu'il avait été obligé d'accepter par obéissance au souverain Pontife. Ne réservant qu'une petite partie de ses revenus pour l'entretien de sa maison , il destina le reste aux pauvres ; il les servait lui-même , et quelquefois un genou en terre. Tout le royaume de son père éprouvait les effets de ses libéralités. Il laissa partout dans son diocèse des monuments de sa charité , de son zèle et de sa sainteté. Et cependant son passage y fut rapide , comme l'un de ces astres brillants qui traversent la nue , en y laissant des traces lumineuses. Il mourut à l'âge de vingt-trois ans et demi. Vainement avait-il demandé à quitter son évêché. N'ayant pu réussir dans ses instances , il s'était alors adressé à Dieu , et le Seigneur avait exaucé ses vœux ardents , en rappelant à lui cet ange de la terre. Il mourut le 19 août 1297 , huit jours après la canonisation du roi saint Louis , qu'il alla rejoindre au sein de l'éternelle félicité. Vingt années plus tard , en 1317 , il fut lui-même canonisé à Avignon , par le pape Jean xxii. La mère du jeune saint vivait encore ; le pape lui adressa un bref à ce sujet. Heureuse et tendre mère ! quelle douce récompense de vos soins envers un enfant bien-aimé !

L'AVOCAT DES PAUVRES.

Fin du XIII^e siècle.

IL y a quelques années à peine , on voyait encore à Paris , au bout de la rue des Noyers , une église bâtie aux frais des Bretons , vers le milieu du quatorzième siècle , et dédiée sous l'invocation de saint Yves. C'était un pieux hommage rendu à la mémoire du saint que l'université de Nantes avait choisi pour patron , que la Bretagne entière vénère comme son protecteur , et qui fut de son vivant surnommé *l'avocat des pauvres*. Dans cette église était érigée une confrérie d'avocats , spécialement chargés de prêter aux pauvres le charitable appui de leur parole et de leurs conseils.... Tout cela n'existe plus aujourd'hui. L'église et la confrérie ont disparu. Mais ce qui subsiste encore , c'est le souvenir des vertus et des bienfaits du bienheureux Yves. Sur le souvenir des saints qui furent les amis du pauvre , le temps et la main des hommes n'ont point de prise. Leur mémoire bénie traverse les siècles et dure éternellement.

Yves Hélori , né d'une famille illustre , près de Tréguier en Basse-Bretagne , vers le milieu du treizième siècle , se distingua dès son jeune âge par ses vertus , par sa piété et par sa science. Egalement doué des qualités du corps et de l'esprit , il eût pu devenir un des chevaliers les plus accomplis de son temps , mais il renonça à tout , pour se donner entièrement à Dieu. Officiel des diocèses de Rennes et de Tréguier , puis recteur ou curé des paroisses de Trédez et de Lohuec ,

il s'acquitta de ces diverses fonctions avec une sagesse et une vertu qui lui ont mérité la couronne des saints, avec l'admiration de ses contemporains et de la postérité. Yves, en acceptant l'emploi d'official, dignité pénible, qui demandait autant d'esprit de justice que de patience, de longanimité et d'amour pour le prochain, vit dans cette charge un moyen de souffrir et de faire à Dieu un sacrifice continuel de ses affections et de son repos. Dans ces dispositions, il ne tarda pas à faire admirer son désintéressement, son intégrité et sa pieuse indulgence pour les fautes d'autrui. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvèrent en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugements; ceux mêmes qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. On rapporte que jamais il ne prononçait de sentence sans verser des larmes, songeant alors au dernier jour où il paraîtrait lui-même devant le tribunal du souverain juge, pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Tour-à-tour juge et avocat, Yves se chargeait lui-même du soin de plaider les causes des pauvres. Aussi fut-il surnommé *l'avocat des pauvres*, glorieux emploi qu'il remplit dignement tout le cours de sa vie! Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toute sorte de moyens pour terminer les différends; il réconciliait, par son esprit de sagesse, les cœurs les plus divisés, et par là il prévenait un grand nombre de procès.

Cet homme vénérable, qui réunissait ainsi admirablement en lui toutes les qualités d'official,

de curé, d'avocat, de guide et de tuteur des pauvres, savait si bien ménager son temps et se multiplier, que son zèle et son amour pour ses paroissiens ne perdaient rien à tant d'occupations différentes. Sa charité lui donnait de si grandes forces, qu'il prêchait souvent quatre à cinq fois par jour. Un jour de vendredi saint, on le vit prêcher soit en français, soit en breton, dans sept églises différentes. Il avait fait bâtir, près de son presbytère, un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table, et mangeait souvent leurs restes : c'était pour cet hôpital qu'il réservait les revenus de son patrimoine et de son bénéfice. A la fin de la récolte, il distribuait aux indigents son blé, ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher : « Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie. — En attendant ainsi, lui dit la même personne, j'ai gagné un cinquième. — Et moi, répliqua le saint, j'ai gagné le centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. »

Dans le grand nombre de sentences que l'official de Rennes et de Tréguier prononça, on a regardé comme une marque bien sensible de la protection de Dieu, qu'il ne s'en soit trouvé aucune d'injuste, et cela a paru d'autant plus admirable, que son affection le portait à prononcer toujours en faveur des pauvres. Quand il y avait appel d'une sentence qu'il avait portée à la décharge d'une personne, il allait lui même en soutenir le bon droit. Pour cela il faisait à pieds des voyages considérable, et ne s'épargnait aucun genre de fatigues.

Etant allé un jour à Tours , pour soutenir une de ces sentences dont il y avait eu appel au métropolitain , il logea chez une pauvre veuve , qui se trouvait près de succomber sous les efforts de deux infâmes scélérats. Cette femme les avait reçus comme marchands , et les avait logés pendant quelque temps. En partant , ils avaient déposé entre ses mains une valise , dans laquelle ils avaient affirmé que se trouvaient douze cents écus d'or , sous la condition qu'elle ne la rendrait qu'au moment où ils seraient réunis. La veuve y avait consenti ; néanmoins , au bout de cinq ou six jours , l'un des deux individus était parvenu à retirer la valise par adresse , et l'autre avait mis la veuve en accusation , pour se faire remettre , ou le dépôt ou sa valeur. La malheureuse était ruinée , ainsi que sa nombreuse famille , si la Providence n'eût conduit le saint official dans sa maison. Il découvrit sans peine la fourberie des deux voleurs , et s'étant présenté devant le juge au jour indiqué , il dit qu'en effet sa cliente était disposée à rendre la valise , mais qu'elle ne voulait le faire que devant les deux commettants , et qu'en conséquence elle désirait que l'autre se présentât. A ces mots , le demandeur pâlit , on le pressa de questions , et l'on finit par reconnaître que la valise ne contenait pas d'argent. La mauvaise foi des deux voyageurs fut si bien établie , que celui que l'on tenait fut immédiatement saisi et puni sévèrement pour sa duplicité.

Les reliques vénérables du bienheureux Yves ne reposent plus dans le magnifique tombeau de style gothique que lui avait fait élever , dans la cathédrale de Tréguier , Jean v , duc de Bretagne. Ce

tombeau fut brisé et entièrement détruit à la fin du dernier siècle. Mais les ossements bénits du saint sont conservés encore dans cette même église, et le bon peuple breton se prosterne avec confiance et amour devant ces restes précieux de l'un des plus illustres enfants de leur noble province.



HÉROÏQUE DÉVOUEMENT INSPIRÉ PAR
LA RELIGION.

L'an 1347.

L'UN des plus admirables traits que présente l'histoire de France est sans contredit le généreux dévouement de ces nobles citoyens de Calais, dont nos annales gardent avec orgueil l'immortel souvenir. La ville de Calais, assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, vainqueur à Crécy, avait opposé durant une année entière une vigoureuse résistance. Réduite enfin à se rendre, par le manque absolu de vivres et l'abandon de tout secours, les habitants vont trouver Jean de Vienne, leur brave gouverneur, et le prient d'ouvrir des négociations avec Edouard. Un illustre écrivain raconte ainsi ce fait touchant et sublime, d'après le chroniqueur Froissart, qui nous a transmis le premier dans son naïf langage le mémorable récit.

« Le gouverneur monte aux créneaux des murs de la ville, et fait signe aux ennemis qu'il désirait pour-parler. De quoi le roi d'Angleterre étant instruit, il envoya Gauthier de Mauny et sire Basset ouïr les propositions de Jean de Vienne. quand ils furent à

portée de la voix : « Chers seigneurs , s'écria le » vieux capitaine , vous êtes moult vaillants cheva- » liers en fait d'armes. Vous savez que le roi de » France, que nous tenons à Seigneur , nous a ici » envoyés pour garder cette ville et châtel ; nous » avons fait ce que nous avons pu. Or, tout secours » nous a manqué. Nous n'avons plus de quoi vivre , » il faudra que nous mourions tous de faim , si » le gentil roi , votre Seigneur , n'a merci de » nous. Laquelle chose lui veuille prier en pitié , » et qu'il nous laisse aller tous ainsi que nous » sommes.

» — Jean , répondit Gauthier de Mauny , ce n'est » mie (point) l'entente de Monseigneur le roi , que » vous vous en puissiez aller ainsi , son intention » est que vous vous mettiez tous à sa pure volonté , » pour rançonner ceux qu'il lui plaira , ou pour » vous faire mourir. »

Le gouverneur répartit : « Gauthier , ce serait » trop dure chose pour nous. Nous sommes céans » un petit nombre de chevaliers et écuyers qui » loyalement avons servi le roi de France , notre » souverain Sire , comme vous feriez le vôtre en » pareil cas. Nous avons enduré maint mal et mé- » saise , mais nous sommes résolus à souffrir ce » qu'onques gens d'armes ne souffrirent , plutôt que » de consentir que le plus petit garçon de la ville » ait autre mal que le plus grand de nous. Nous vous » prions donc par votre humilité d'aller devers le » roi d'Angleterre. Nous espérons en lui tant de » gentillesse , qu'à la grace de Dieu son propos » changera. »

Les deux chevaliers anglais retournèrent vers

leur maître, et lui rapportèrent les paroles du gouverneur. Edouard, irrité de la longue résistance de la place, et remémorant les avantages que les habitants de Calais avaient obtenus sur les Anglais dans les combats de mer, voulait tous les mettre à mort. Mauny, aussi généreux qu'il était brave, osa représenter au roi que, pour avoir été loyaux serviteurs envers leurs prince, ces Français ne méritaient pas d'être ainsi traités; que Philippe, quand il prendrait quelque ville, pourrait user de représailles. « Enfin, ajouta-t-il, vous pourriez bien, » monseigneur, avoir tort; car vous donnez » un très-mauvais exemple. » Les barons et les chevaliers anglais qui étaient présents furent de l'opinion de Gauthier. « Eh bien, seigneurs, s'écria » Edouard, je ne veux mie être seul contre vous » tous, sire Gauthier; allez dire au capitaine de » Calais qu'il me livre six des plus notables bourgeois de la ville; qu'il viennent la tête nue, les » pieds déchaussés, la hart au cou, les clefs de la » ville et du château dans leurs mains, je ferai » d'eux à ma volonté, je prendrai le reste à merci.»

Mauny porta cette réponse à Jean de Vienne, qui était resté appuyé aux créneaux. Jean pria Mauny de l'attendre, pendant qu'il allait instruire les bourgeois de la proposition d'Edouard. Il fait sonner le beffroi; hommes, femmes, enfants, vieillards, se rassemblent aux halles. Le gouverneur leur raconte ce qu'il a fait, et quelle est la dernière volonté du roi d'Angleterre.

Un silence profond règne d'abord dans l'assemblée: tous les yeux cherchent les six victimes qui doivent racheter de leur sang la vie du reste des

citoyens. Bientôt les sanglots éclatent dans cette foule à moitié consumée par la faim. « Lors commencèrent à plorer toute manière de gens , et à mener tel deuil qu'il n'est si dur cœur qui n'en eut pitié , et même messire Jehan (le vieux gouverneur), en larmoyoit tendrement. » Il fallait une prompte réponse , le temps accordé s'écouloit , un homme se lève ; le lecteur l'a déjà nommé : Eustache de Saint-Pierre. Sa grande fortune , la considération dont il jouissait , le rendaient *notable*, et lui donnaient les conditions requises pour mourir. L'histoire nous a transmis son discours , paroles saintes auxquelles on ne doit rien changer : « Seigneurs , grands et petits , grand'pitié et grand méchef seroit de laisser mourir un tel peuple qui cy est par famine ou autrement , quand on n'y peut trouver aucun moyen , et seroit grand'au-mône et grand'grace envers notre Seigneur , qui de tel méchef les pourroit garder. J'ai si grande espérance d'avoir pardon de notre Seigneur , si je meurs pour ce peuple sauver , que veux être le premier , et mettrai volontiers en chemise à nu chef et la hart au cou , en la merci du roi d'Angleterre. »

« Quand sire Eustache eut dit ces paroles , chacun alla l'adorer de pitié , et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds en plorant tendrement. »

La vertu est contagieuse comme le vice. A peine Eustache eut-il cessé de parler , que Jean d'Aire , qui avoit deux *belles demoiselles à filles* , déclara qu'il *feroit compagnie à son compère*. Jacques et Pierre de Wissant , frères , dirent à leur tour qu'ils

feraient compagnie à leurs cousins Eustache de Saint-Pierre et Jean d'Aire. Aussi magnanimes qu'Eustache dans leur sacrifice, car s'ils n'en eurent pas la première pensée, ils se dévouaient à une mort dont lui seul devait recueillir l'honneur. En effet, les noms de Jean d'Aire, de Pierre et Jacques Wissant, sont presque ignorés, et tout le monde sait celui d'Eustache de Saint-Pierre. Et c'est pour cela que, parmi les six victimes, les deux seules qui n'ont pas de désignation dans nos chroniques, doivent être réputées les plus illustres. Tout Français doit leur tenir compte de l'oubli de l'histoire; tout Français doit rendre un tribut d'hommages à ces immortels sans noms, comme les anciens élevaient des autels aux dieux inconnus.

Les annales de Calais assurent que les deux derniers candidats pour la mort furent tirés au sort parmi plus de cent qui se proposèrent après les quatre premiers, et un écrivain conjecture que ce grand nombre de concurrents est peut-être ce qui a empêché les noms des deux derniers bourgeois de parvenir jusqu'à nous; ils se seront perdus dans la gloire commune de ces Décins. Une autre version, sans autorité, veut qu'Edouard eût demandé huit personnes, quatre chevaliers et quatre bourgeois.

Récemment blessé, accablé par les ans, les infirmités, la douleur et la fatigue, Jean de Vienne, se pouvant à peine soutenir, monte sur une petite haquenée, et escorte les six bourgeois jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci marchaient en chemise, la tête et les pieds nus, la hart au cou, ainsi que l'avait exigé Edouard, et tels que les prêtres, à

cette époque , s'avançaient suivis du peuple dans les calamités publiques , pour offrir un sacrifice expiatoire. Eustache et ses compagnons portaient les clefs de la ville; « chacun en tenoit une poignée. « Les femmes et les enfants d'iceux tordoient leurs » mains et crioient à haute voix très-amèrement. » Ainsi vinrent eux jusqu'à la porte , convoqués en » plaintes , en cris et pleurs : » Spectacle que n'avait point vu le monde depuis le jour où Régulus sortit de Rome pour retourner à Carthage. Le gouverneur remit Eustache de Saint-Pierre , Jean d'Aire , Pierre et Jacques de Wissant , et les deux inconnus entre les mains du sire de Mauny , les recommandant à sa courtoisie : « Messire Gauthier, » je vous délivre comme capitaine de Calais, par le » consentement du pauvre peuple de cette ville, » ces six bourgeois.... Si vous prie, gentil sire, » que vous veuillez prier pour eux au roi d'An- » gleterre, que ces bonnes gens ne soient mis à » mort. »

« A donc, fut la barrière ouverte, » et les six bourgeois furent conduits à Edouard à travers le camp ennemi. Selon Thomas de la Moore et Knightho, le gouverneur de Calais accompagna, avec une partie de la garnison, les prisonniers, et remit lui-même les clefs de la ville au roi d'Angleterre. Les comtes, les barons et les chevaliers qui environnaient le roi d'Angleterre, saisis d'admiration au récit de Gauthier de Mauny, invitaient par un murmure Edouard à égaler la générosité de ces citoyens. Le monarque demeure inflexible : « Il se tint tout coi, » et regarda moult fellement (cruellement....) les » bourgeois, car moult haïssoit les habitants de

» Calais, pour les grands dommages et contraires
 » qu'au temps passé sur mer lui avoient faits. »

« Il ordonna de couper la tête aux prisonniers :
 » Ah ! gentil sire , s'écria Gauthier de Mauny, veuil-
 » lez refrener votre courage !.... si vous n'avez pitié
 » de ces gens , tous autres gens diront que ce sera
 » grande cruauté, que vous fassiez mourir ces hon-
 » nêtes bonrgeois qui se sont mis en votre merci
 » pour les autres sauver.

» A ce point grigna (grinça), le roi des dents,
 » et dit : Messire Gauthier , souffrez-vous , (taisez-
 » vous). » Et il ordonna de faire venir le coupe-
 tête.

La reine d'Angleterre se trouvait alors dans le camp ; elle était enceinte , « et elle pleuroit si tendrement de pitié qu'elle ne se pouvoit soutenir ; si se jeta à genoux pardevant le roi son seigneur, » et dit : « Ah ! gentil sire , depuis que je repassai la
 » mer en grand péril , je ne vous ai rien requis ni
 » demandé. Or vous prié-je humblement que, pour
 » le Fils de sainte Marie et pour l'amour de moi ,
 » vous veuillez avoir de ces six hommes merci. »

« Le roi attendit un petit à parler , et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement. Si lui amollia le cœur et si dit : « Ah !
 » dame , j'aimerois trop mieux que vous fussiez
 » autre part que cy..... Tenez , je vous les donne :
 » si en faites votre plaisir. La bonne dame dit :
 » Monseigneur , très-grands mercies. »

« Lors se leva la reine , et fit lever les six bour-
 geois et leur ôtoit les chevestres (coules) d'entour leur cou , et les emmena avec elle eans sa chambre, et les fit revêtir et donner à dîner tout aise , et

puis donna à chacun six nobles , et les fit conduire hors de l'ost à sauveté ¹. »

Après avoir lu ce beau trait d'histoire , on se demande : qu'est-ce qui sauva la ville de Calais , et les généreuses victimes dévouées volontairement à la mort pour son salut ? C'est la piété d'Eustache de Saint-Pierre ! c'est l'esprit de religion dont la reine d'Angleterre était animée ! Heureux donc les pays où il se trouve des âmes pieuses et sincèrement chrétiennes ! Il y a toujours là une Providence qui est une ressource assurée pour les malheureux.



UN NOBLE CHATELAIN DE PROVENCE , ET SA PIEUSE
COMPAGNE.

Au quatorzième siècle.

ELZÉAR , noble chevalier de l'ancienne et illustre maison de Sabran , et sa pieuse compagne Delphine de Glandèves , fille unique de Sintra , seigneur de Pui-Michel , figurent dans nos annales comme le type merveilleux d'époux , de l'épouse , réalisant au plus haut degré l'idée qu'on peut se faire d'un mariage vraiment chrétien. Esquissons , d'après un biographe , quelques traits du touchant tableau que présente leur histoire.

« Retirés au château d'Anzois , au sein de la Provence , les deux époux retraçaient par leur piété et leurs vertus une parfaite image des premiers chrétiens. On les voyait , à l'exemple des

¹ Chateaubriand, *Hist. de France*,

saints pénitents de la primitive Eglise , mener l'un et l'autre une vie humble et mortifiée , et embrasser avec ardeur toutes les pratiques d'une sage dévotion. Dans le château de Pui-Michel , qu'ils vinrent habiter quelques années plus tard , ils redoublèrent de bonnes œuvres , et la contrée entière ne tarda pas à bénir les hôtes bienfaisants que le ciel lui envoyait , comme des anges tutélaires , pour secourir le pauvre , et pour répandre dans les cœurs affligés le baume de la consolation et de l'espérance.

Le pieux Elzéar n'avait que vingt-trois ans , lorsque la mort lui enleva les auteurs de ses jours. Devenu le riche héritier de leurs biens , il ne les regarda que comme des moyens fournis par la Providence pour soulager les infortunés. On eût dit , en voyant ses largesses , que les trésors de son père n'avaient passé en ses mains que comme entre celles d'un fidèle dépositaire , et que le pauvre en était le véritable héritier. Pour lui , il s'attachait surtout à devenir un jour l'héritier du ciel : or il avait appris que la charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ est cette porte étroite par laquelle les justes doivent entrer dans l'immortel séjour ; et ce souvenir , toujours présent à son esprit , ne lui permettait point de jouir en paix et à lui seul des richesses abondantes que la bonté divine lui avait départies. Il versait donc dans le sein des pauvres le superflu de ses biens ; et du sein des malheureux , qu'il avait secourus , s'élançait chaque jour , vers le Roi des cieux , une prière reconnaissante dont il était le premier à recueillir les fruits. Le jeune comte d'Arian , (c'é-

tait le nom qu'avait pris Elzéar à la mort de son père), visitait souvent les hôpitaux. Ceux qui renfermaient des lépreux étaient surtout l'objet de sa prédilection. Il baisait avec amour les ulcères de ces pauvres malades, et pansait leurs plaies de ses propres mains. Chaque jour il lavait les pieds à douze infortunés, et il les servait fréquemment à table. Il suffisait d'être dans le besoin pour trouver en lui un consolateur, un père, un ami. De vastes greniers, remplis de provisions de toute espèce, étaient toujours ouverts pour ceux qui venaient réclamer son appui. « Le sein des pauvres, disait-il, est le trésor de Jésus-Christ ; comment osons-nous demander à Dieu son royaume, si nous lui refusons un verre d'eau ; comment pouvons-nous le prier de nous accorder sa grace, si nous refusons ce qui lui appartient ? Eh quoi ! Dieu ne nous fait-il pas trop d'honneur de vouloir bien recevoir quelque chose de notre part ? »

« La pieuse Delphine secondait avec un art merveilleux les œuvres bienfaisantes de son vertueux époux. L'exemple d'Elzéar augmentait dans son cœur les vifs sentiments de foi et de charité que la grace divine y avait déposés. Soit que, prosternée aux pieds des autels dans la chapelle du château, elle goûtât les charmes de la prière et de la contemplation ; soit que, s'adonnant à une vie active, elle veillât avec soin sur tous ses domestiques, et réglât elle-même avec un ordre admirable tous les emplois et les détails de sa maison, elle agissait toujours dans la seule vue de plaire à Dieu et à son époux. Toutes les personnes attachées à son service l'aimaient comme leur mère, et en étaient

aimées comme ses enfants. Elzéar , de concert avec elle , avait dressé pour eux-mêmes et pour leurs serviteurs un règlement de conduite que les siècles nous ont conservé comme un précieux monument de la sagesse et de la piété dont ces heureux époux étaient animés. Je n'en citerai que les lignes suivantes : « Lorsqu'il s'élèvera quelque dispute , je » veux qu'on observe inviolablement le précepte de » l'Apôtre , et que la réconciliation se fasse avant » le coucher du soleil , qu'on oublie la faute dans » l'instant où elle a été commise , et que l'on » étouffe toute espèce d'aigreur.... Ne pas vouloir » pardonner aux autres est une conduite diabolique ; » mais aimer ses ennemis et leur rendre le bien » pour le mal , est la marque distinctive des enfants » de Dieu. Si je connais de pareils domestiques , » je leur ouvrirai toujours ma maison , ma bourse » et mon cœur ; je les regarderai comme mes maîtres. Tous les soirs , ma famille s'assemblera » pour assister à une conférence où l'on parlera de » Dieu et du salut , et des moyens de gagner le » ciel. N'est-il pas honteux pour nous , que ayant » été placés sur la terre pour mériter le paradis , » nous y pensions si peu , et n'en parlions jamais » que d'une manière superficielle ? O vie de l'homme , » comme tu es employée ! O travaux , que votre » objet est peu digne d'une âme immortelle ! Que » de fatigues , que de sueurs , pour des folies ! Les » discours sur le ciel nous excitent à la vertu , et » nous inspirent du mépris pour les plaisirs dangereux du monde. Comment apprendrons-nous » à aimer Dieu , si nous ne parlons jamais de » lui ?.... »

Après la mort de son père, Elzéar s'était rendu dans le royaume de Naples pour prendre possession du comté d'Arian, dont il était devenu légitime souverain. Mais le peuple de ces contrées, qui favorisait la maison d'Aragon contre les Français, refusa de le reconnaître. On l'engageait à tirer une prompte vengeance des rebelles; mais le noble comte aima mieux employer la douceur et la patience. « Quoi, répondit-il au prince de Tarente, son parent, vous voulez que je commence mon gouvernement par des massacres Laissez-moi faire, je saurai bien gagner l'amour de ce peuple révolté. Quelle gloire y a-t-il à un lion de mettre en pièces des agneaux? Mais ce qu'il y a de grand, c'est de voir un agneau triompher d'un lion. Avec l'aide de Dieu j'espère que bientôt vous verrez ce miracle. » La prédiction d'Elzéar ne tarda pas à s'accomplir.

Les habitants du comté d'Arian, honteux de leur révolte, se soumirent; et, devenu paisible possesseur de ce bel héritage, il sut lui-même en peu de temps gagner l'estime et l'affection de ses nouveaux sujets, qui, dès lors, l'honorèrent toujours comme leur père. Elzéar demeura cinq ans en Italie, occupé tout entier à faire fleurir l'ordre et la justice parmi les peuples que sa clémence et sa bonté lui avaient conquis. Mais à ces précieuses vertus, si dignes d'un souverain, il savait aussi allier une juste sévérité, toutes les fois que le bien de ses Etats le demandait. Les officiers coupables de malversation étaient rigoureusement punis. Lorsque quelque malfaiteur était condamné à mort, on rapporte que le pieux comte, se déro-

bant à tous les regards des gens de sa cour , venait lui-même visiter l'infortuné au sein de sa prison , s'efforçait d'ouvrir son cœur à des sentiments de repentir et de résignation ; et plus d'une fois , dit-on , il parvint à toucher l'âme de malheureux criminels demeurés jusqu'alors insensibles à toutes les exploitations des ministres d'un Dieu de pardon et de charité. Quand la loi exigeait que les biens des coupables fussent confisqués , il trouvait le secret de les faire rendre à leur famille.

Elzéar était revenu dans sa chère Provence , et , retiré dans son château d'Anzois avec son épouse Delphine , il donnait , comme autrefois , l'exemple des plus humbles et des plus hautes vertus , quand , après deux ans de séjour dans la terre de ses aïeux , il se vit rappelé en Italie par le roi Robert. Ce prince , qui avait su dignement l'apprécier , allait lui confier une mission importante , et lui donner la plus grande marque d'estime et de confiance qu'un monarque puisse accorder à l'un de ses fidèles sujets. Après l'avoir créé chevalier d'honneur avec les cérémonies accoutumées , le roi Robert dit à Elzéar qu'il l'avait choisi pour diriger l'éducation de Charles , son fils , duc de Calabre , et qu'il l'établissait dès maintenant gouverneur du jeune prince.

Le noble élève du vertueux comte était doué d'heureuses dispositions ; mais il avait un caractère fier et intraitable. Elzéar dissimula ses défauts , pensant qu'il devait avant tout gagner sa confiance. Lorsqu'il eut bien connu la trempe de son âme , et que le temps fut venu de corriger en lui ce qu'il y avait de défectueux , il lui donna des con-

seils pleins de douceur. La sagesse qui parla par sa bouche porta des fruits précieux. Le jeune duc de Calabre , vivement touché de ses discours , se jeta un jour au cou de son maître , et lui promit de profiter de ses leçons. Il ne fut point infidèle à sa promesse , et par les soins et les instructions du pieux comte d'Arian , il devint dans la suite un prince sage et vertueux.

Durant un voyage qu'il fit en Provence , le roi Robert avait laissé son fils Charles , régent du royaume de Naples , sous la conduite d'Elzéar , qui demeura chargé de toutes les affaires les plus importantes. Ce fut alors surtout que cet habile seigneur déploya cette prudence et cette noblesse de caractère , dont il avait déjà donné tant de preuves. Mais , au milieu des nombreuses occupations qu'imposait l'administration d'un gouvernement , il n'oubliait point les infortunés , et le soulagement des pauvres délaissés était l'un de ses principaux soins. On rapporte même qu'il avait sollicité , auprès du duc de Calabre , la faveur d'être constitué leur protecteur et leur avocat spécial. Ayant obtenu l'objet de sa demande, il parcourait souvent les rues de Naples et recueillait dans un sac , qu'il portait sous le bras , toutes les requêtes des malheureux qui s'empressaient d'implorer son appui. Il s'approchait d'eux , écoutait leurs plaintes , leur distribuait d'abondantes aumônes , et puis volait dans les tribunaux pour plaider lui-même la cause des veuves et des orphelins....

Sainte Delphine, heureuse et fière d'être l'épouse d'un seigneur si accompli , s'efforçait de plus en plus de marcher sur ses traces. A l'école de saint

Elzéar , elle s'était formée à la pratique des plus hautes vertus ; et Elzéar , de son côté , était animé par son exemple et son appui à s'avancer dans le chemin de la perfection. Une de leurs plus douces félicités était de se trouver seuls ensemble , et de s'entretenir librement des choses du Ciel. Mais lorsqu'ils étaient séparés par une longue distance , ils savaient se réunir et se rencontrer aux pieds des saints autels , et dans le cœur de Celui qui est le lien sacré de toutes les âmes pures et aimantes. On aime à lire , dans une lettre qu'Elzéar écrivait d'Italie à Delphine , ces touchantes paroles : « Vous désirez apprendre souvent de mes nouvelles ; allez souvent visiter Jésus-Christ dans le saint Sacrement , entrez en esprit dans son cœur sacré. Vous savez que c'est là ma demeure ordinaire ; vous êtes assuré de m'y trouver toujours. » *Extr. d'une Vie de saint Elzéar.*



FIDÉLITÉ DU ROI JEAN II A SA PAROLE.

1556.-1564.

L'ANTIQUITÉ païenne cite avec orgueil l'exemple de Régulus , retournant mourir à Carthage , plutôt que de trahir sa promesse ; c'est à bon droit qu'elle est fière de ce héros : de tels exemples sont rares dans son histoire. Mais au sein du christianisme , la fidélité à sa parole est une vertu commune. Nos annales sont tellement remplies de pareils traits , qu'on les laisse dans l'oubli , comme des actes ordinaires , et qui n'ont pas besoin d'éloges. Celui qui signala le règne du roi Jean est digne cependant d'arrêter nos regards.

Ce monarque tenait pour maxime : « Que si la justice et la bonne foi étaient bannies du reste de la terre , elles devraient trouver un asile dans le cœur et dans la bouche des rois. » Il mit en pratique dans une occasion mémorable cette belle maxime , digne à jamais de présider à toutes les actions des souverains. Vaincu et fait prisonnier , malgré des prodiges de valeur , à la funeste bataille de Poitiers (1356) , le roi Jean , après une captivité de quatre années à Londres , avait vu briser ses fers par le traité de Brétigny (1360) , qui enlevait à la France plusieurs de ses provinces , et exigeait en outre pour sa rançon trois millions d'écus d'or. Immédiatement après sa délivrance , ce prince se mit en devoir d'acquitter les engagements qu'il avait pris à l'égard de l'Angleterre. Vainement alors lui conseilla-t-on d'élever des difficultés sur le traité à ce sujet ; il refusa généreusement de le faire. En vain une partie de la nation , indignée de se voir arrachée à la domination de son souverain légitime , pour passer sous un joug étranger , opposa-t-elle les plus fortes instances ; Jean , esclave inébranlable de sa parole , ne répondit aux prières , aux gémissements de ses peuples , qu'en leur représentant la bonne foi que l'on doit aux traités. Sur ces entrefaites , le duc d'Anjou , son fils , l'un des otages qu'il avait laissés pour sa rançon , s'étant évadé d'Angleterre , le roi fut extrêmement sensible à cette faute contre l'honneur , et résolut aussitôt de la réparer au prix de sa propre liberté. Toutes les représentations qu'on put lui faire ne furent point capables de l'ébranler. Le malheureux Jean , retrouvant toute sa loyauté

chevaleresque , retourna à Londres prendre ses fers. Il ne revit jamais la France , et mourut dans cet exil que commandait l'honneur. (1364.)



BELLES PAROLES DU ROI CHARLES V.

CHARLES V , le plus religieux monarque qu'ait eu la France après saint Louis , dut à son éminente piété cette conduite constamment sage et prudente , pleine de justice et de fermeté , qui lui permit de réparer par une administration habile les grandes calamités qu'avait endurées la France. La tâche était longue , l'œuvre difficile , mais il ne se laissa point rebuter par les obstacles. « Ce qu'on n'a point assez loué en lui , dit un historien , c'est la grande piété qui présida à toutes les actions de sa vie ; » ses mœurs étaient pures , sa charité ardente : Fidèle observateur des jeûnes ordonnés par l'Eglise , il jeûnait en outre volontairement une fois par semaine. Il suivait pieds nus les processions , demandant à Dieu de veiller sur son royaume. Il pratiquait souvent l'aumône , et baisait la main des pauvres , après y avoir déposé son offrande. Un seigneur fut chassé de sa cour pour avoir prononcé devant le jeune dauphin une parole trop libre. Tant de vertus appelaient sur son règne la protection efficace de ce Dieu qui déjà avait béni saint Louis et Charlemagne ¹. »

Graces à cette protection divine et à l'épée du brave Duguesclin , Charles V , à qui sa conduite

¹ Gabourd, *Hist. de France.*

mérita le surnom *de sage*, et ses succès celui *d'heureux*, parvint, durant un règne de dix-sept ans, à expulser de son royaume les Anglais qui l'avaient presque entièrement envahi... Un de ses courtisans, le félicitant sur ses triomphes, lui vantait un jour le bonheur de la puissance suprême : « Je » ne trouve les rois heureux, répondit-il, qu'en » ce qu'ils ont le pouvoir de faire le bien. »

Charles v, pénétré de ces beaux sentiments, voulait que ses enfants servissent d'exemple à la nation. Ayant appris un jour qu'un seigneur avait tenu un discours trop libre en présence du jeune prince Charles, son fils aîné, il le chassa de la cour ; et comme on semblait s'étonner de cette sévérité, il dit aux assistants ces paroles mémorables : « Il faut inspirer aux enfants des princes l'amour » de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes » œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignité. »



ADMIRABLES SENTIMENTS DE CHARLES V, A SON LIT
DE MORT.

L'an 1380.

Ce sage monarque, mourant à quarante-quatre ans, avec la résignation d'un chrétien et le calme magnanime d'un héros, des suites lentes du poison que lui avait donné, dit-on, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, témoigna en ce moment suprême les admirables sentiments qui l'animaient, par des paroles dignes d'un éternel souvenir. S'étant fait apporter par l'évêque de Paris la couronne d'épines

de Notre-Seigneur , et celle du sacre des rois , par l'abbé de Saint-Denis : « Celle d'épines reçut à » grande dévotion , larmes et révérence , dit un de » ses historiens, et hautement la fit mettre sous ses » pieds : a donc commença telle oraison à la sainte » couronne : « O couronne précieuse , diadème de » notre salut , tant est doux et emmiellé le ras- » sasiement que tu donnes, par le ministère qui en » toi fut compris à notre rédemption ; si vraiment » me soit propice Celui duquel sang tu fus arrosée , » comme mon esprit prend réjouissement en la » visitation de ta digne présence ! » Et longue orai- son y dit moult dévoté. »

« Après tourna ses paroles à la couronne du sacre , et dit : « O couronne de France , que tu es » précieuse et précieusement très-vile ! précieuse , » considéré le mystère de justice , lequel en toi tu » contiens et portes vigoureusement , mais vile , » et plus vile de toutes choses , considéré le faix , » labour , angoisses , tourments et peines de cœur , » de corps , de conscience , et périls d'âme , que tu » donnes à ceux qui te portent sur leurs épaules , » et qui bien à ces choses viseroit , plutôt te laisse- » roit en la boue gésir (être couchée) qu'il ne te re- » leveroit pour mettre sur son chef. »

Quel grand spectacle ! Un monarque mourant qui tient un pareil langage en présence de ces deux couronnes , dont l'une ceignit le front de l'Homme-Dieu , et l'autre celui des rois très-chrétiens , n'est-il pas digne d'aller , lui aussi , ceindre dans les cieus cette autre couronne sans épines ni angoisses , qui brillait déjà sur le front rayonnant de gloire de son illustre aïeul saint Louis !

UN MOT SUR JEANNE D'ARC.

1410-1450.

L'HISTOIRE de Jeanne d'Arc , l'héroïne et la libératrice de la France , n'offre point , comme tant d'autres histoires , une suite de nobles traits dont on peut détacher quelques-uns pour les présenter à l'admiration des hommes. La vie merveilleuse de la pauvre bergère de Donremy présente dans son ensemble un tableau complet qu'il faut contempler d'un seul regard. C'est comme une chaîne d'or qui brille éclatante aux yeux enchantés , et qu'on admire sans songer à séparer quelques anneaux , pour les considérer de plus près et tour-à-tour. Vainement donc entreprendrions-nous de rechercher dans cette vie quelques faits plus dignes que d'autres de nos hommages. Et cependant , arrivés à cette triste période de nos annales , époque de troubles , d'abaissement et de misère , où la France ne pouvait être sauvée que par un miracle , pourrions-nous passer entièrement sous silence la libératrice envoyée du ciel , par qui ce miracle fut accompli ? On connaît sa touchante et héroïque histoire , qui s'ouvre aux vallons de Donremy , se poursuit à travers la levée du siège d'Orléans , l'expulsion des Anglais , le sacre de Charles VII à Reims , et vient se terminer au bûcher de Rouen. Qu'il nous suffise de saluer en passant son triomphe et sa gloire , et de donner une larme à ses malheurs ! Fut-il jamais plus mémorable exemple de la protection divine étendue sur une nation ! Vit-on aussi jamais mieux qu'ici s'accomplir cette

loi mystérieuse de la Providence, qui donne de temps à autre aux femmes une grande mission, et les envoie comme des libérateurs au milieu des peuples, quand les hommes semblent désespérer de leur salut. De même que jadis Débora, Judith, Esther, furent suscitées d'en haut pour délivrer Israël, on a vu maintes fois sur la terre gauloise une faible femme relever un peuple abattu. Geneviève, simple bergère, sauva par ses conseils, ses prières et ses larmes, les Parisiens menacés de périr comme elle. Jeanne d'Arc, autre bergère, fut choisie de Dieu, dix siècles plus tard, pour être le génie tutélaire de la France. Honneur, reconnaissance à ces envoyées du ciel, anges visibles de la terre !



UN TRAIT DE LOUIS XI.

L'an 1484.

LOUIS XI, ce monarque profond politique, ombrageux, dissimulé, cruel, conserva pourtant toujours au fond de son cœur les sentiments de cette foi chrétienne qui avait animé et embelli le règne de tant d'illustres princes, ses aïeux. On rapporte de lui plusieurs traits de bienfaisance inspirés par l'irrésistible effet d'une religion divine, dont il méconnaissait si souvent l'esprit de pardon, de douceur et de clémence. Un jour, dit l'histoire, qu'il était en prières devant l'image de *Notre-Dame de Pitié*, un pauvre clerc vint se jeter à ses pieds, le conjurant de le prendre en compassion : « Voilà

déjà douze mois , lui dit-il , que j'ai languï dans les prisons , pour une dette de quinze cent quinze livres que je ne puis acquitter. — Mon ami , lui répondit le roi , j'implorais moi-même en ce moment la miséricorde du Ciel , il est bien juste que j'aie compassion des malheureux.» A l'instant même il acquitta la dette.



CLÉMENCE DU ROI LOUIS XII.

1498. — 1515.

LOUIS XII , si justement surnommé le *père du peuple* , signala les commencements de son règne par de beaux traits de clémence , bien dignes d'un roi *très-chrétien*. Louis XI avait , en mourant , confié le soin du gouvernement , durant la minorité de Charles VIII , son fils , à Anne de France , sa fille aînée , femme du comte de Bourbon , sire de Beaujeu. Une guerre civile ayant suivi cette dernière disposition du monarque , Louis , alors duc d'Orléans , avait essayé de se saisir de l'autorité. Mais vaincu et fait prisonnier , il s'était vu condamné à essayer toutes les rigueurs de la captivité la plus dure. Quand il fut roi à son tour , après la mort de Charles VIII , ses courtisans lui conseillaient de tirer vengeance de ceux qui s'étaient montrés ses ennemis. « Non , répondit Louis XII , le roi de France ne doit pas venger les injures du duc d'Orléans. »

Ce monarque s'étant fait présenter vers ce même temps la liste des officiers du roi , son prédé-

cesseur, il marqua d'une croix rouge les noms de ses ennemis les plus opiniâtres, sans déclarer autrement ses intentions. Ils en furent avertis, et craignant que la punition ne se bornât pas à la perte de leurs offices, ils se cachèrent et employèrent de puissants protecteurs pour obtenir leur pardon. Louis XII les rassura par ces paroles vraiment dignes d'un descendant de saint Louis : « En apposant à leur nom le sceau de la rédemption, j'ai cru avoir annoncé assez clairement que tout était pardonné : cette croix, ainsi que celle de Notre-Seigneur, marque le pardon des injures. »

Un homme de la cour demandait à ce même monarque la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'était ouvertement déclaré contre lui, avant son avènement au trône : « Je n'étais pas son roi, répondit le prince lorsqu'il m'a offensé ; en le devenant, je suis devenu son père, je dois lui pardonner et le défendre. »

Prodigue de ses sueurs et de son sang pour le bonheur ou la gloire de la France, Louis XII était fort avare de l'argent de ses peuples. Sous son règne les impôts furent considérablement diminués. Les courtisans murmuraient quelquefois de sa parcimonie, et dans leur déplaisir ils osèrent en faire le sujet d'une pièce de théâtre. Le roi l'apprit, et loin de s'en indigner, il se contenta de dire : « J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses. »

« Je ne trouve les rois heureux, disait ce monarque, qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien. » Lorsqu'on lui parlait de l'abondance où

vivaient les Français , son visage rayonnait de joie : « Tant mieux , disait-il , un bon pasteur ne saurait trop engraisser son troupeau. »

De pareils traits de bonté et de clémence rendent immortelle la mémoire d'un souverain. C'est ainsi que le nom de Louis XII est passé à la postérité avec le beau surnom qui lui fut décerné d'une voix unanime. Jamais roi ne fut plus aimé , ni plus regretté de ses sujets que Louis XII , et n'aima plus tendrement ses peuples , qu'il regardait et traitait comme ses enfants. Le jour de sa mort fut un jour de deuil universel ; chacun pleurait et gémissait profondément , pendant que les crieurs publics parcouraient les rues de la capitale , en disant : *Le bon roi Louis XII , père du peuple , est mort !* Sublime et touchante oraison funèbre d'un monarque chrétien.



GÉNÉROSITÉ DE BAYARD.

L'an 1512.

BAYARD , cet illustre guerrier , surnommé le *chevalier sans peur et sans reproche* , fut redevable aux sentiments religieux dont il fut toujours animé , de cet esprit d'honneur et de généreuse délicatesse qui se révéla en lui par tant de beaux exemples. On relit toujours avec plaisir le trait suivant , que nous ont transmis ses historiens.

A la prise de Brescia en Italie par les Français , en 1512 , le chevalier Bayard reçut une dangereuse blessure , et fut transporté dans une maison ha-

bitée par une dame et ses deux filles, dont il reçut beaucoup de soins. Lorsqu'il fut guéri et qu'il se disposait à partir, cette dame vint le prier d'accepter une petite boîte renfermant 2500 ducats, que le bon chevalier n'accepta qu'après beaucoup d'instance ; puis, la priant de faire venir ses filles : « Voici, votre dame de mère, leur dit-il, qui m'a » donné 2500 ducats, je vous en donne à chacune » 1000 pour vous aider à vous marier, et pour » ma récompense, vous prierez, s'il vous plaît, » Dieu pour moi. » S'adressant ensuite à l'hôtesse : « Madame, je prendrai ces cinq cents ducats à mon » profit, pour les départir aux pauvres religieuses » qui ont été pillées et ont le plus souffert pendant » le siège, et vous en donne toute la charge, car » mieux entendez la nécessité que tout autre. »



LA VENGEANCE DÉARMÉE PAR LA RELIGION.

1562.— 1569.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise, à la tête de l'armée royale assiégeait Rouen, dont les calvinistes avaient fait la place d'armes de leur parti. Un gentilhomme huguenot, croyant ne pouvoir rendre un plus grand service à la cause de la réforme, que de la délivrer de son plus dangereux ennemi, s'était introduit furtivement dans le camp du roi, et épiait depuis quelques jours le moment de poignarder le général. Arrêté sur quelques indices, et amené devant le duc, il confessa son projet criminel. Guise, lui ayant demandé avec

douceur s'il lui aurait donné, sans le savoir, quelque sujet de le haïr et d'attenter à sa vie.

« Non, répondit-il, c'est le pur intérêt de ma religion qui m'a guidé dans ce dessein.

» — Eh bien ! reprit le duc, si ta religion t'ap-
» prend à m'assassiner, bien que tu n'aies reçu
» de moi aucune offense, la mienne me commande
» de te pardonner, tout convaincu que je suis que
» tu as voulu me donner la mort. Va, je te rends
» la liberté. »

De tels exemples de générosité chrétienne n'étaient point rares en France, même à cette triste époque de nos guerres civiles, où les haines de religion et de parti semblaient les plus vives, les plus acharnées. Le brave Crillon, l'ami, le compagnon d'armes de François de Guise, marchant sur ses traces, se distingua lui aussi par un mémorable exemple de modération et d'humanité, qui l'honore autant qu'une victoire.

Après la bataille de Moncontour gagnée par les catholiques, ce jeune et vaillant capitaine, attaché avec ardeur sur les pas d'un ennemi en déroute, immolait tout ce qui tombait sous ses coups. Un soldat calviniste avait reconnu Crillon ; jugeant à son tour que ce serait rendre un éminent service à son parti de le défaire d'un ennemi si redoutable, il se met en embuscade dans un endroit où le guerrier doit nécessairement passer, en revenant de la poursuite des fuyards, et s'apprête à le tuer d'un coup d'arquebuse : dès qu'il voit à sa portée le brave capitaine, il fait feu sur lui et l'atteint au bras. Crillon, quoique blessé, s'élançait vers son ennemi, et tirant sa dague, il va le transpercer. Aussitôt

l'assassin , pâle et tremblant , tombe à ses genoux et lui demande la vie : « Rends grace à ma religion , » lui dit Crillon , et rougis de n'en être pas. Va , » je te laisse la vie. Si la parole d'un homme re- » belle à son Dieu et à son roi pouvait être un » gage de fidélité , je te ferais jurer de ne prendre » les armes désormais que pour ton souverain et le » Dieu de tes pères ; mais je te dispense d'un ser- » ment , dans la crainte d'un parjure. »

Etonné et touché de tant de grandeur d'âme , le soldat promet de quitter pour toujours le parti des rebelles et d'abjurer ses erreurs.

Admirons ici le pouvoir d'une religion qui , éteignant à l'instant dans une âme bouillante le feu de la colère , la remplit de douceur et de pardon envers un perfide meurtrier.



UN ÉPISODE DU SIÈGE D'ANGOULÊME.

L'an 1569.

DURANT le siège d'Angoulême , entrepris par l'amiral de Coligny et d'Andelot , son frère , au temps des guerres de religion , sous le roi Charles ix , un prêtre nommé Pierre Bonneau , et un simple religieux , Michel Grellet , gardien des Cordeliers de cette ville , se signalèrent tous deux par un dévouement héroïque , qui n'est point assez connu , et qui mérite pourtant une place honorable dans nos annales de cette triste époque.

Fatigués de la longueur du siège , Coligny et les siens songeaient à le lever , lorsqu'un habitant ,

secrètement échappé, leur découvrit l'endroit faible de la place. Leurs batteries furent dirigées sur ce point et le foudroyèrent sans relâche; on apercevait les tours et les clochers de l'église des Cordeliers brisés par leurs boulets, et cependant les assiégés se défendaient toujours avec un courage héroïque.

C'est qu'indépendamment de la force et des ressources de la place, dit un écrivain à qui nous empruntons ce récit, un homme puissant entretenait le courage des bourgeois par ses discours empreints du plus vif enthousiasme. Cet homme était un simple prêtre, Michel Grellet, gardien des Cordeliers; il exerçait sur le peuple une immense influence, que les évènements contribuèrent encore à accréditer. Les assiégeants ayant dirigé leurs attaques contre l'église des Cordeliers, les religieux effrayés s'empressèrent de l'abandonner. Quelques hommes courageux, entr'autres Pierre Bonneau, docteur en théologie, demeurèrent seuls auprès de Michel Grellet. Mais le feu de l'ennemi continuant, et plusieurs de ses compagnons étant tombés à ses pieds, il quitta enfin l'église. Il en fut à peine sorti, que la voûte s'écroula avec fracas derrière lui. Cet évènement fut regardé comme un miracle, et une protection céleste parut l'avoir entouré. Michel Grellet n'en devint que plus ardent à exciter ses concitoyens à la défense de leurs murs. On le voyait à la fois prêcher la résistance, panser les blessés, confesser les mourants, et multiplier son irrésistible action.

Mais un jour que l'intrépide religieux était éloigné du lieu de l'attaque, un chef calviniste demanda

à être introduit dans la place. Interrogé publiquement par le marquis de Mézières, qui y commandait, il répondit qu'il venait sauver deux de ses neveux, parce que les assiégeants, grossis par de nouveaux renforts, et bien résolus à terminer le siège, passeraient les habitants au fil de l'épée, s'ils ne capitulaient aussitôt.

Cet artifice de Coligny eut tout l'effet désiré : les habitants effrayés s'écrièrent qu'il fallait se rendre. Le marquis de Mézières, ne voyant pas arriver l'armée du duc d'Anjou, penchait vers ce parti. Pierre Bonneau, qui vit cette disposition des esprits, en gémit, et dépêcha aussitôt vers le père gardien. Vainement tous deux essayèrent-ils d'arrêter cette mesure. En vain le digne religieux, prévoyant les suites funestes de cette perfide ruse, prononça-t-il de sinistres prophéties : un traité fut conclu, et la garnison se rendit.

Les calvinistes ne gardèrent pas la foi promise. Tout ce qui appartenait à la religion romaine éprouva leur fureur ; ils démolirent les églises, déterrèrent le comte Jean, inhumé depuis un siècle, et dispersèrent ses ossements ; les prêtres furent passés au fil de l'épée. Le sire de Briquemaud, qui commandait la ville, était un protestant farouche ; renommé pour ses exécutions, il s'était fait, des oreilles de ceux qu'il avait massacrés, un collier qu'il portait comme un ornement. Il fit saisir Grellet et P. Bonneau, dont il connaissait l'influence sur la population, et les fit promener par les rues, à la suite d'une cohorte qui traînait à la queue d'un cheval la veuve du lieutenant criminel de la ville...

Les bourreaux , lassés de cette abominable promenade , s'arrêtèrent dans le jardin des Dominicains.

Là , sous un immense pommier , , on dressa avec quelques planches une estrade en guise d'échafaud.

Pierre Bonneau y monta le premier.

« Renie ta religion et maudis ton pape de Rome, » lui dit d'une voix menaçante le sire de Briquemaud , qui remplissait l'office de bourreau en chef. Et en même temps la poitrine de la victime fut entourée d'un triple rang de hallebardes ; Pierre ne fut pas ébranlé.

« Courage , mon fils , lui cria Michel Grellet , courage , les cieux vont s'ouvrir pour nous ! »

La lance d'un soldat , irrité de tant de fermeté , blessa Pierre au visage ; son sang jaillit sur une femme agenouillée et en larmes , que la tradition appelle Jeanne de La Serve : elle l'essuya avec respect , et serra dans son sein le linge couvert de ce sang précieux.

Michel Grellet priait avec plus d'ardeur.

Le ton solennel avec lequel il prononçait les paroles saintes fit une profonde impression sur la multitude. Les calvinistes irrités frappèrent le disciple , tandis que le maître psalmodiait un verset des morts.

Quand son tour fut arrivé , il monta sur l'échafaud d'un pas ferme ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire , sa face était rayonnante.

Le peuple attendait avec anxiété. Tout-à-coup on vit approcher Coligny , attiré par le concours de la foule. Tous les cœurs battirent d'espérance : l'amiral pouvait sauver le martyr ; tous les regards

se tournèrent vers lui , tous semblaient lui demander grace. Mais le père gardien l'eut à peine aperçu que , plein d'une nouvelle ardeur , il s'écria :

« Amiral , vous combattez , et peut-être ne savez pourquoi. Vous prenez prétexte de religion , laissant celle en laquelle vous avez été baptisé. Vous me voyez , par votre ordonnance , sur le point de finir mes jours ; j'espère être cejourd'hui avec les anges ; mais pour vous montrer que vous errez , vous qui avez laissé la vraie religion et pure doctrine , prêchée par les apôtres et leurs disciples jusqu'à nous , je prie Dieu , devant le tribunal duquel j'assiste , m'effacer du livre de vie pour me damner , si la religion que vous suivez et la doctrine que vous maintenez avec tant de cruautés n'est très-fausse , très-méchante , très-malheureuse. Je sais bien que votre cœur , occupé d'autres choses , n'est capable de ma protestation. Mais vous expérimenterez l'effet de ce que je vous prédis , car vous serez comme *Jézabel* , jeté par une fenêtre , et serez traîné fort ignominieusement. Ainsi finirez vos jours ¹. »

Ce discours audacieux , cette menaçante prophétie , qu'accomplit plus tard à *la lettre* la vengeance des catholiques , frappa d'admiration et de stupeur toute la multitude , les calvinistes , et l'amiral lui-même. On s'étonnait de la fermeté de cet homme qui , sur l'échafaud , menaçait encore ses bourreaux au lieu de les implorer. Il semblait leur vainqueur et leur juge.

Coligny s'éloigna , son visage était plus sombre que de coutume. Le cœur de tous les catholiques se

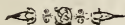
¹ *Annales des frères Mineurs d'Angoulême.*

serra d'angoisse ; on vit que Michel Grellet était perdu. Tous étaient saisis de crainte pour lui ; lui seul restait impassible. Les bourreaux s'approchèrent en silence du prêtre , dont le noble courage leur avait inspiré le respect.

Michel Grellet porta un crucifix à ses lèvres et mourut en paix.

Quand le sire de Briquemaud et ses satellites eurent quitté le lieu du supplice , la foule s'approcha avec empressement et vénération des restes de ces deux martyrs ; chacun voulait au moins toucher leurs vêtements. Ils restèrent tout le jour privés de sépulture , tant les calvinistes , même éloignés , inspiraient de terreur.

Mais le soir , à la faveur d'une nuit profonde , de pieuses femmes s'introduisirent en secret dans le jardin des Dominicains ; elles étaient guidées par la noble et fidèle Jehanne de la Serve , sanctifiée par le sang de P. Bonneau. Elles enlevèrent ces restes sacrés et leur rendirent les derniers devoirs. La sépulture de ces deux prêtres devint un lieu de vénération , où les fidèles se rendirent en pèlerinage. Le peuple , dans sa reconnaissance naïve , a conservé par tradition le souvenir de leurs bienfaits et de leurs vertus ; leur tombe , dit-on , a été témoin de plusieurs miracles.



Le comte de Tendes, en Provence ; Chabot-Charney, en Bourgogne ; La Guiche à Mâcon ; le comte de Gordes, en Dauphiné ; Tainegay-le-Veneur, dans la Haute-Normandie ; Matignon et Villeneuve en d'autres lieux, et d'autres, sans doute, dont l'histoire trop oubliée n'a pas recueilli les noms, préservèrent du massacre les calvinistes de leurs provinces. A Lyon, le bourreau lui-même, sommé de prêter son ministère aux égorgés : « Je ne travaille, dit-il, que juridiquement.... » Dans cette même ville de Lyon, un asile bien naturel avait été ouvert aux malheureux proscrits, c'était le palais archiépiscopal : mais le peuple furieux força cet asile, et les généreux efforts du clergé de la ville, réuni pour les sauver, ne purent les soustraire à la mort.

Plus heureux fut Jean Hennuyer, évêque de Lisieux. Il avait aussi ouvert les portes de son palais aux calvinistes, et il sut les défendre par son courage contre leurs assassins : « Un bon pasteur, disait ce vertueux prélat, doit mourir pour ses brebis, bien loin de leur donner la mort. » On rapporte que les calvinistes furent si touchés de son zèle à les défendre, qu'ils revinrent tous à la religion catholique.

Terminons la revue de ces noms consolants pour l'humanité, par la noble réponse de Bertrand de Salignac, grand oncle de l'immortel Fénelon. Quelques jours après le massacre, Catherine de Médicis et son fils l'engagèrent d'écrire à la reine Elisabeth, dont il s'était acquis l'estime et la bienveillance pendant son ambassade en Angleterre, pour lui expliquer leurs raisons au sujet de cette horrible

exécution. « Sire , répondit Salignac , je deviendrais complice de cet odieux massacre , si je tâchais de le colorer ; votre majesté peut s'adresser à ceux qui lui en ont donné le conseil. » Le roi parut irrité : « Un roi , ajouta Salignac , peut accabler un gentilhomme de sa puissance , mais il ne peut jamais lui ravir l'honneur. »



HENRI IV , A LA BATAILLE D'IVRY.

L'an 1590.

LES nombreux traits de bonté , de courage et de clémence de Henri IV , dit le *Bon Henri* , sont devenus trop populaires pour qu'il semble à propos de les rappeler encore ici. Contentons-nous de contempler ce prince dans l'un de ces moments solennels , où les grands monarques paraissent plus grands encore : c'est lorsque , mus par un sincère sentiment de justice chrétienne , et prenant le Ciel à témoin de la pureté de leurs intentions , ils mettent leur puissance au pied du souverain Roi , et le choisissent pour dernier arbitre de leur cause. Or , ce moment arriva pour Henri IV à la glorieuse journée d'Ivry. Monté sur son cheval de bataille , armé de toutes pièces , mais sans casque , afin de se faire mieux distinguer , il s'avance à la tête de ses troupes , et , joignant les mains , les yeux levés au Ciel : « Seigneur , s'écrie-t-il , daigne ré-
» duire les rebelles à reconnaître celui que l'ordre
» de la succession leur a donné pour légitime sou-
» verain. Mais s'il t'a plu en disposer autrement ,

» ou si tu vois que je doive être du nombre de ces
 » rois que tu donnes aux jours de ta colère , ôte-
 » moi la vie avec la couronne , agréé que je sois
 » aujourd'hui la victime de tes saintes volontés ;
 » fais que ma mort délivre la France des calamités
 » de la guerre , et que mon sang soit le dernier qui
 » soit répandu en cette querelle. »

S'il est , certes , un moment véritablement grand dans la vie de Henri iv, après celui où à genoux dans la vieille basilique de Saint-Denis , il jura fidélité à l'ancien culte de ses pères , c'est cette heure solennelle qui précéda la bataille d'Ivry. C'est aussi le soir de cette même journée , quand retiré à Rosny , il dit à ses capitaines , qui , tout fiers de la victoire , lui demandent quel nom il va donner à la bataille de ce jour : « C'est la journée du Tout-
 » Puissant ; à lui seul en appartient la gloire. » Un sentiment chrétien animait alors Henri iv. Un prince qui adresse au Ciel la prière rapportée ci-dessus , et qui parle de la sorte , pouvait-il ne pas obtenir enfin de s'asseoir sur le trône de saint Louis ?



DE THOU , NOBLE VICTIME DE L'AMITIÉ ET DE
 L'HONNEUR CHEVALERESQUE.

L'an 1642.

FRANÇOIS-AUGUSTE DE THOU , fils aîné du célèbre historien de ce nom , mourant jeune encore , victime de l'amitié et trahi par elle , donna un illustre exemple du pouvoir de la religion sur les cœurs , pour les fortifier et les consoler dans ces derniers

moments On sait que cet infortuné , innocent lui-même de tout crime , fut arrêté , sur le soupçon de participer aux complots formés pour le renversement de Richelieu. Lié d'une intime amitié avec le grand écuyer Cinq-Mars , ennemi déclaré du cardinal , il avait eu des rapports fréquents avec Gaston d'Orléans , frère du roi , et le duc de Bouillon , ligués pour forcer Louis XIII de renvoyer son ministre. Cette amitié et ces rapports lui furent imputés à crime. Arrêté et conduit au château de Tarascon , De Thou vit bientôt arriver dans cette ville Richelieu , qui , déjà malade , s'y fit transporter pour l'interroger lui-même , dans l'espoir d'obtenir de sa bouche quelques aveux. Une commission fut assemblée à Lyon pour juger les coupables. De Thou remonta le Rhône jusqu'à Valence , dans un bateau attaché à celui qui portait Richelieu mourant , et il fut ensuite transféré au fort de Pierre-Encise , où Cinq-Mars l'avait précédé. Leur procès était instruit ; mais les juges dévoués aux volontés de Richelieu , ne trouvaient pas de prétexte pour condamner De Thou. Cinq-Mars , à qui Laubardemont , l'indigne rapporteur de la commission , avait persuadé que c'était le seul moyen d'obtenir sa grace , consentit enfin à charger son ami. Lorsqu'ils furent confrontés , De Thou convint qu'il avait eu connaissance du traité avec l'Espagne , mais il s'excusa de ne l'avoir pas révélé , comme il le devait , par le motif qu'il n'avait pu fournir aucune preuve d'une allégation compromettante pour le frère du roi. Malgré cette excuse plausible , il fut condamné à mort avec Cinq-Mars (12 septembre 1642). Les deux prisonniers entendirent à genoux

la lecture de leur arrêt. A ce moment solennel , De Thou dit à Cinq-Mars : « J'aurais droit de me plaindre de vous , mais Dieu sait combien je vous aime ; mourons courageusement ; » et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Cinq-Mars voulait lui demander pardon de son indiscretion. « Il n'y faut plus songer , lui dit De Thou , en l'interrompant et le serrant dans ses bras plus fortement , il ne faut désormais songer qu'à bien mourir. » Il adressa des paroles de consolation aux gardes qui pleuraient , demanda ensuite à rester seul un instant , et en profita pour écrire deux lettres , qu'il remit au P. Mombrun , son confesseur. Le gardien des Cordeliers de Tarascon ayant rappelé à De Thou que , pendant qu'il était en prison dans cette ville , il avait promis de fonder une chapelle dans leur église , s'il obtenait sa délivrance ; il ne se crut point délié de sa promesse , et demandant du papier il écrivit une inscription latine , qu'il désirait être placée dans cette chapelle , pour éterniser son vœu. Un domestique, étant venu lui offrir les adieux de sa sœur, M^{me} la présidente de Pontac : « Mon ami , lui dit-il , va rapporter à ma sœur que je connais maintenant , mieux que jamais , combien le monde n'est que mensonge et que vanité : dis-lui que je meurs content , et , par la grace de Dieu , avec les sentiments les plus vifs de la religion. » De Thou s'était tellement disposé à la mort pendant sa prison , qu'il ne désirait plus de vivre , dans la crainte de ne pas se trouver une autre fois si bien préparé pour ce dernier passage.

Les détails du supplice de cet infortuné , tels qu'ils sont rapportés dans nos historiens , semblent

être ceux de la mort d'un saint et d'un martyr. Placé dans le fond de la voiture avec son ami, chacun ayant devant lui son confesseur, il continua à s'entretenir tranquillement et à prier, jusqu'à la place des Terreaux, lieu fixé pour leur supplice. Cinq-Mars fut exécuté le premier. De Thou, qui n'avait cessé d'exhorter son jeune compagnon, monta sur l'échafaud d'un pas ferme, tenant son manteau plié sur le bras droit; il salua les spectateurs avec grace, jeta son manteau et son chapeau dans un coin et courut embrasser le bourreau. S'étant mis à genoux, il reçut de son confesseur la dernière absolution, tandis qu'il récitait à haute voix la paraphrase du psaume *Credidi, propter quod locutus sum, etc.*, qu'il avait composée dans sa prison. Le billot était teint du sang de son malheureux ami, il le baisa; mais ne pouvant en soutenir la vue, il demanda qu'on lui bandât les yeux. On lui jeta un mouchoir qu'il arrangea lui-même, puis il tendit tranquillement sa tête. L'exécuteur, ne l'ayant pas abattue du premier coup, en porta plusieurs autres sur la gorge, avant de pouvoir la séparer du tronc.... De Thou était âgé d'environ trente-cinq ans.

On a plaint Cinq-Mars, on s'est apitoyé sur le sort de ce jeune homme de vingt-deux ans, qu'on a représenté comme victime de la haine; mais Cinq-Mars fut à la fois assassin et traître. Sa condamnation semble bien méritée. Le sort qui frappa De Thou fut plus digne de pitié, le malheureux n'était coupable que de non-révélation, et c'était un crime que l'honneur chevaleresque lui avait pour ainsi dire imposé.

INGÉNIEUSE CHARITÉ.

Dix-septième siècle.

MARIE DE MORNAY , plus connue sous le nom de M^{lle} de Buhy , fut l'une de ces belles âmes que Dieu appelle à ce genre de vie assez extraordinaire en apparence, qui est de vivre dans le monde sans être du monde , et dans les exercices des plus saints et des plus parfaits chrétiens. Dès son enfance , elle se voua au service de Dieu et aux œuvres de la charité la plus active. Malgré tous les obstacles qu'elle rencontra , surtout au sein de sa famille , elle persévéra sa vie entière dans cette carrière bénie , et lorsqu'au jour du vendredi saint de l'an 1664 , elle la termina à l'heure même qu'expira sur la croix le divin Rédempteur ; on put dire d'elle , comme on avait dit du Sauveur Jésus : *Elle a passé en faisant le bien.*

Nous rapporterons ici quelques traits de son ingénieuse charité , tels que nous les a transmis avec simplicité un historien de son illustre maison.

Un jour , ayant deux petits orphelins à placer , et n'ayant pu rien faire d'ailleurs pour eux , elle s'adressa à sa mère , et lui en fit agréer un d'abord , par quelque pieuse considération et par ses instantes prières. Mais ne pouvant espérer que difficilement de faire recevoir l'autre , elle jugea à propos d'attendre la fête de sainte Catherine , patronne de cette dame , pour le lui présenter. Ce jour donc étant arrivé , elle s'approcha d'elle d'un air joyeux pour lui offrir ses vœux filiaux et lui dit avec un tendre sourire , en lui présentant sa petite

orpheline : « Ma mère , voilà mon bouquet. Je ne puis , au jour de votre fête vous en offrir un plus précieux : il servira sans doute à votre couronne dans le ciel , si vous voulez bien l'agréer avec votre bonté ordinaire. » Cette ruse ingénieuse lui réussit , et ces deux enfants entrèrent dans la maison.

Un autre jour elle usa d'une semblable adresse pour procurer quelques ressources à un homme de lettres , réduit à une grande pauvreté. Elle alla voir une princesse , qui était en exil , et lui témoigna qu'elle souhaiterait beaucoup distraire son chagrin , en lui faisant part de temps à autre des nouvelles du temps. « Si vous l'aviez agréable , ajouta-t-elle , je vous les ferais donner toutes les semaines par une pièce de vers. » Voyant que cette offre était très-gracieusement accueillie : « Seulement , reprit-elle , celui qui prendra ce soin est un homme fort pauvre. Veuillez donc , je vous en supplie , lui faire quelques gratifications en récompense. » Le marché fut conclu , et le poète indigent put se procurer , par ce moyen , une honnête subsistance.

Un religieux , coupable d'une faute , avait pris la résolution de quitter son habit , de se faire huguenot , et de passer en Angleterre. Mais en passant au village de Saint-Clair , il fut surpris dans un larcin et conduit dans les prisons de Buhy. On découvrit bientôt son pernicieux dessein. On en donna avis à Marie de Mornay , qui , après avoir imploré le secours du Ciel , vint trouver le pauvre prisonnier. Elle lui représenta avec douceur que ce qui lui était arrivé était un coup de la divine Providence , qui le voulait sauver en l'empêchant de poursuivre sa route. « Si vous vouliez , ajouta-

t-elle, rentrer dans le bon chemin, je saurais bien vous tirer d'affaire.» A ces mots, le pauvre homme se sentit si vivement touché, qu'il répandit beaucoup de larmes, et protesta qu'il était prêt à faire tout ce qu'on pouvait désirer de lui. Cette sainte fille pleurait aussi de joie en l'écoutant. Elle alla aussitôt supplier sa mère de garder cet infortuné quelque temps chez elle, pour l'éprouver et le fortifier dans ses bonnes résolutions. Ce qu'ayant obtenu facilement, elle disposa si bien toutes choses, que le religieux rentra dans son couvent, sans que ses confrères eussent connu sa fuite, excepté le supérieur, qu'elle crut devoir prévenir, mais dont elle implora et obtint le pardon pour son malheureux protégé.

Marie de Mornay visitait souvent les prisons, les hôpitaux, et y laissait toujours des traces de sa charité. Un jour, elle trouva un criminel condamné à mort, tombé dans un tel désespoir et dans une telle révolte contre Dieu, que personne ne pouvait le porter à la pénitence. Cette sainte fille s'approcha de lui, et s'efforça de lui faire entendre quelques douces paroles. Mais ce misérable se moqua d'elle avec mépris, et dans son emportement la couvrit de mille injures. La pieuse Marie ne se rebuta point. Laisant là cet homme au cœur endurci, elle s'adressa à Dieu, le maître des cœurs, et le conjura, dans une prière pleine de confiance, de prendre en pitié cet infortuné. Revenant ensuite à lui, pleine de foi et de zèle, elle se jette à ses pieds, le suppliant avec larmes au nom de Jésus-Christ, mort pour lui sur une croix, d'accepter la mort en pénitence de son crime, et de se con :

vertir à Dieu, l'assurant de sa part qu'il lui fera miséricorde. Ce pauvre homme, tout honteux de voir cette digne fille pleurant à ses pieds, et plus touché de l'état de son âme que lui-même, fut attendri d'une telle charité. Son cœur se brisa de douleur, et il mourut dans de grands sentiments de pénitence.

Un sommelier de M^{me} de Buhy, ne voulant point pardonner à un méchant homme, qui lui avait donné un coup d'épée au travers du corps, s'écriait dans un accès de fureur et de rage, étant même à l'extrémité, que s'il guérissait, il se donnerait au diable, afin de pouvoir mieux se venger de son ennemi. Notre sainte fille cependant ne cessait d'exhorter ce misérable, et priait Dieu jour et nuit pour sa conversion. Ne pouvant rien obtenir, elle se jette enfin à genoux, toute en larmes, au chevet du lit de ce désespéré, et lui parle ainsi : « Ah ! malheureux ! pourquoi veux-tu perdre ton âme, ton salut et ton Dieu, aussi bien que ton corps ? Tu vas paraître tout-à-l'heure devant un juge redoutable ; si tu meurs, sans vouloir pardonner, tu seras englouti en un moment dans ces flammes qui ne s'éteindront jamais. Rentre donc en toi-même ; et si tu es insensible à tes propres intérêts, laisse-toi toucher par l'amour que Jésus-Christ t'a porté en préférant ton salut à sa propre vie. »

Ces paroles prononcées avec un zèle ardent pénétrèrent dans le fond du cœur de ce misérable, et changeant tout-à-coup ses dispositions, y portèrent enfin ce pardon envers un ennemi, que la pieuse fille avait si vivement demandé au Ciel.

Merie de Mornay avait un respect profond pour

les ministres de l'Eglise. Un prêtre d'une de ses terres, ayant perdu la raison, avait été interdit de ses fonctions. Comme il n'avait pas de quoi subsister d'ailleurs, la pieuse fille conjura sa mère de le prendre chez elle par charité. Ayant obtenu ce qu'elle désirait, elle aperçut qu'un jour le cuisinier du château faisait tourner la broche à cet infortuné; elle en fut indignée; elle fit aussitôt entendre à cet homme que le malheur de ce pauvre ecclésiastique ne devait pas retomber sur son caractère; et, par son exemple, elle montra qu'on ne devait rien diminuer du respect qui lui était dû. Elle ne le rencontra jamais en effet qu'elle ne le saluât fort humblement, comme s'il eût été en son plein sens, ou même un personnage d'une haute dignité dans l'Eglise.



LE BON PÈRE DE MATTAINCOURT.

1564. — 1640.

Le bienheureux Pierre Fourrier, dit le *bon père de Mattaincourt*, dont le procès de canonisation est aujourd'hui pendant en cour de Rome, fut l'une des plus pures gloires du xvii^e siècle. Il figure dignement au milieu de cette aimable famille de saints de cette époque, dont saint François de Sales et saint Vincent de Paul sont les plus illustres enfants. On le vit, durant quarante années, curé de l'humble paroisse de Mattaincourt, en Lorraine, vivre heureux et béni, au milieu de ses paroissiens, comme au sein d'une famille bien-aimée.

« S'il retournait de quelque voyage , dit un vieil historien , son disciple et son ami, ils sortaient la plupart au-devant de lui de fort loin , le recevaient avec mille allégresses , particulièrement les pauvres, qui l'environnaient de plus près, comme ses plus proches parents ; et lui , au milieu d'eux , tout transporté de joie , les saluait chacun par leur nom , se faisant simple avec les petits ; pauvre avec les pauvres , et le plus humble entre tous les pauvres. »

Son dévouement , et sans doute aussi les succès de son ministère , venaient de la singulière affection qu'il portait à ces braves gens. « Vous ne pouvez jamais savoir , écrit-il à un ami , comme un curé aime ses paroissiens , si vous ne l'êtes vous-même. Toutes les comparaisons qu'on allègue d'une mère envers son enfant , d'une poule pour ses petits , ne l'expliquent pas assez , et tous les livres qui en parlent , n'en disent pas la moitié ; il faut l'expérience pour comprendre cette vérité.

Laissons le père Bédel , disciple et ami du bienheureux , nous retracer son genre de vie , dans son langage naïf et souvent plein de charme.

« Jamais on ne faisait de feu chez lui , non pas même en temps d'hiver, sinon en cas de maladie ou de quelque visite honnête..... Pour cuire ses pois et son pain , il louait quelque grange de la maison de cure à un particulier, qui , pour tout loyer , lui rendait ce petit service.... On n'y voyait aucun meuble , sinon un lit duquel il se servait seulement pour parade , c'est-à-dire pour cacher aux hommes l'austérité de sa vie ; car, au lieu de prendre son repos sous ces courtines , il

couchait tout vêtu sur un banc large d'un pied et demi.... Et, afin que ceux qui avaient besoin de lui, le rencontrassent sans peine, il se tenait tous les matins devant la porte de son logis, et demeurait là quelquefois deux heures en plein hiver; un le consultait sur un procès; l'autre, sur un voyage qu'il avait à faire; chacun selon ses nécessités; et pendant qu'il leur donnait ce contentement, il souffrait les plus âpres rigueurs du froid, en sorte que les pieds lui en furent tout gelés, et l'incommodèrent bien fort le reste de ses jours.... Excepté le peu de blé qu'il fallait pour un si maigre entretien, il donnait toutes ses rentes aux pauvres, en les exhortant tout haut de n'être point honteux à lui demander; que ses biens étaient les leurs..... à quoi ces bonnes gens s'apprivoisaient si bien, qu'ils lui demandaient librement tout ce qui leur était de besoin: tantôt un peu d'argent pour avoir du beurre, celle-ci pour avoir du lait à son enfant; et jamais il n'a refusé personne, Dieu multipliant ses biens..... Il s'informait par quelle voie chacun gagnait sa vie, le profit qu'ils faisaient en leur commerce et voyages, afin de reconnaître les pauvres honteux; et aussitôt qu'il en découvrait quelqu'un, il faisait sur le soir porter du blé en quelque coin de leur maison, tantôt du bois ou autre chose, et, les allant visiter, il cachait quelque somme d'argent sous une salière, une couverture de lit ou quelqu'autre ustensile..... Que si le défaut de santé, se joignant à celui des richesses, affligeait quelqu'un d'une double pauvreté, il était doublement soigneux de les soulager; car il n'épargnait ni or ni argent pour avoir la plus belle

viande qui fût en la boucherie , pour faire des bouillons à ses malades.... Aussi aimait-il ses pauvres jusqu'aux délicatesses , les rafraîchissant par des confitures , qu'il amassait de toutes parts à ce dessein ; il les consolait de ses visites , veillant des nuits entières auprès d'eux , les levant pour raccommoder leur lit..... Il avait dressé un catalogue des plus disetteux , lesquels il amassait deux fois la semaine et leur distribuait du pain pour trois jours , donnant ordre qu'au dimanche il fût plus blanc , et y ajoutait quelque peu de lard pour faire du potage , et quelquefois du vin pour les vieillards.

» Aux fêtes solennelles de Pâques , Noël et Pentecôte , il amassait de grandes provisions pour faire bonne chère à cette noblesse , parmi laquelle se trouva une fois un pauvre soldat retournant de la guerre avec plus d'appétit que de rente. Le Père l'abordant , lui demanda quelle aumône lui serait propre ? « C'est aujourd'hui Pâques , dit-il , pour bien faire , il me faudrait quelques œufs. » Il lui en donna deux. « Hélas ! dit ce passant , je croyais qu'un homme de votre sorte n'en donnerait pas moins qu'une demi-douzaine. » Le Père , se donnant le tort , y en ajouta quatres autres , et lui demanda s'il était content ? « Il me faudrait encore un morceau de pain pour les manger. — Oui , oui , dit le Père , vous en aurez , » et il courut vite à un morceau du plus blanc et meilleur ; et , s'informant s'il ne lui fallait plus rien , ce camarade , voyant qu'il avait un bon hôte , lui dit hardiment : « Monsieur , il me faudrait un petit verre de vin pour une bonne fête. » Le père , tout rempli de joie d'avoir trouvé

cette occasion non espérée d'exercer la charité , lui alla quérir du vin , et lui versa lui-même à boire , ne voulant le quitter qu'il n'eût dit qu'enfin il était content , et qu'il prierait Dieu de bon cœur pour l'honneur de son église et le soulagement des pauvres , que tous les curés lui ressemblaient. »



L'APÔTRE DU VELAY.

1597. - 1640.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS , l'apôtre infatigable du Velay et de quelques autres provinces de France , fut durant le dix-septième siècle l'un de ces hommes puissants en paroles et en œuvres qui , toujours fidèles à l'esprit de ferveur , suivent l'impulsion de la grace et de la charité , et sans rien faire en apparence de merveilleux et d'extraordinaire , sont élevés au premier rang parmi les saints.

Nous rapporterons ici quelques traits de sa charité , comme preuves de la puissance de cette vertu pour toucher les esprits et les cœurs.

« L'évêque de Valence l'ayant prié de se rendre dans son diocèse , pour exercer son zèle dans le bourg de Sainte-Agrève , espèce de nid perché sur les montagnes et rempli d'hérétiques , il y accourut , et eut occasion d'y déployer tout l'héroïsme de sa vertu. On vint lui dire un dimanche , qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de jeunes libertins qui , échauffés par le vin et la débauche , tenaient des discours impies et s'abandonnaient à des excès plus coupables encore. Aus-

sitôt il courut à l'endroit indiqué, prêt à tout entreprendre pour arrêter le désordre et le scandale. Il entre, on l'accueille par des huées ; il parle, ses discours sont méprisés. Un de ces libertins, moins patient, ou plus hardi, alla même jusqu'à lui donner un soufflet : « Je vous remercie, mon » frère, dit le saint, en lui présentant l'autre joue » et sans marquer la moindre émotion, je vous » remercie de la manière dont il vous a plu de me » traiter ; si vous me connaissiez, vous verriez que » j'en mérite bien davantage. » Cette patience angélique charma les assistants, et tous se retirèrent pleins d'une confusion salutaire.

Régis avait ramené une jeune personne des voies de l'iniquité. Un jeune homme, furieux de ce qu'il lui avait enlevé l'objet de sa passion, forma l'horrible projet d'attenter à ses jours. Ce forcené alla donc se mettre en embuscade dans un lieu écarté, par où il savait que le saint devait passer. Mais celui-ci, averti par la lumière divine du dessein de ce misérable, lui dit aussitôt qu'il l'aperçut : « Mon frère, pourquoi voulez-vous tant de mal à un homme qui vous veut tant de bien, et qui voudrait, au prix de son sang, vous procurer le salut éternel, qui est le plus grand de tous les biens ? » Vaincu par cette charité sublime, l'assassin sentit le poignard tomber de ses mains ; et, se jetant aux pieds de Régis, lui demanda mille fois pardon, et rentra pour toujours dans les sentiers de la vertu.

Un autre jour, trois jeunes débauchés, appartenant aux premières familles de la ville du Puy, ayant contre le saint des griefs aussi peu honora-

bles , avaient aussi formé le dessein de tirer de lui une épouvantable vengeance.

Ils allèrent au collège , où il faisait sa résidence , le demander à l'entrée de la nuit. Régis s'avança vers eux sans rien craindre : « Vous venez , dit-il en les abordant , dans le dessein de m'arracher la vie. Ce qui me touche , ce n'est pas la mort que vous m'apportez ; elle est depuis longtemps l'objet de mes désirs ; mais c'est l'état de damnation où vous êtes , et qui paraît vous affecter si peu. » Etonnés , immobiles , les trois assassins restèrent encore confus et déconcertés. Alors Régis , les pressant dans ses bras et les embrassant avec la tendresse d'un père , les exhorta , comme lui seul le savait faire , à rentrer en grâce avec Dieu. Tous trois , tombant à genoux , lui firent alternativement la confession de leurs crimes , et vécurent jusqu'à la mort de la manière la plus chrétienne et la plus édifiante. Tant la charité est belle et donne d'empire à celui qui la possède ! c'est ce qu'on put admirer encore dans une autre circonstance. Le saint ayant été insulté , outragé même par un misérable , les magistrats voulurent l'obliger à dénoncer le coupable qu'ils prétendaient punir de son insolence. Régis refusa de le déclarer , et celui-ci en fut si vivement touché , qu'il se convertit sincèrement , et fit succéder à ses désordres les œuvres de la pénitence. » *Extr. d'une Vie de S. Régis.*



LA VEUVE DE MONTMORENCY, A MOULINS.

1632. - 1666.

MARIE-FÉLICE DES URSINS, duchesse de Montmorency, prisonnière à Moulins, après la mort du duc, son mari, décapité à Toulouse, pour avoir pris les armes contre son prince (l'an 1632), a donné un exemple sublime de résignation au malheur, et des plus hautes vertus de cette religion sainte, qui fit seule sa consolation et sa force. Rendant le bien pour le mal, elle ne témoignait que politesses à l'exempt chargé de la garder. Elle ne voulut jamais consentir à révéler un secret qui pouvait perdre le premier ministre dans l'esprit du roi. Le désir de la vengeance n'entra jamais dans son cœur. Elle avait défendu à ses domestiques de rien dire contre ceux que l'on regardait comme les causes de ses malheurs. La pieuse princesse, dont l'adversité avait accru encore la piété et la charité, avait repris à Moulins le cours de ses aumônes. Les hôpitaux, les prisons, les communautés pauvres recevaient tous les mois une somme fixe. Elle donnait en outre à tous les malheureux qui se présentaient, et soutenait plusieurs familles tombées dans l'indigence. Ayant obtenu sa liberté en 1654, elle refusa constamment de rentrer dans sa famille. Elle avait déjà choisi le lieu de sa retraite, et elle croyait que la Providence l'avait conduite à Moulins pour qu'elle y demeurât. Quittant le château de cette ville, elle vint donc loger dans une maison attenante au couvent de la Visitation. Elle suivait autant qu'elle le pouvait les exercices de

la communauté, dont elle était devenue la zélée bienfaitrice.

Il serait trop long d'énumérer tous les actes de vertu et de sublime charité qui signalèrent le séjour de la pieuse duchesse, dans l'humble asile qu'elle s'était elle-même choisi. Son active charité se répandait au-dedans et au-dehors. Apprenant la mort d'un ennemi de son mari, elle pria pour lui et fit dire des messes à son intention. Un autre était tombé malade en passant par Moulins, elle lui envoya des secours, et le fit soigner pendant sa maladie. Puis, quand il fut mort, elle consola sa veuve et ses enfants, et leur donna de l'argent pour retourner en leur pays. Lui indiquer un malheureux à soulager, c'était pour elle comme un ordre de la Providence qui l'obligeait à déployer sa charité. Secourir par des envois d'argent des personnes mêmes éloignées, qu'elle savait être dans le besoin, retirer de prison d'honnêtes artisans détenus pour dettes, habiller et placer de pauvres filles, faire étudier des enfants qui montraient d'heureuses dispositions, consoler elle-même les affligés qui venaient se recommander à ses bontés : telles étaient quelques-unes des œuvres auxquelles elle consacrait ses loisirs et sa fortune. Deux pieuses dames de Moulins s'étant dévouées au service des pauvres, la duchesse les chargea de l'avertir des indigents, et elle leur donnait tout l'argent qu'elles lui demandaient. L'activité de ces deux dames, d'une part, et la générosité de la duchesse, de l'autre, séchèrent bien des larmes. Un gentilhomme protestant s'était retiré à Moulins, après avoir perdu une place importante. La duchesse, par sa

douceur et par l'exemple de sa vertu , plus encore que par ses bienfaits , le décida lui et toute sa famille à embrasser la religion catholique. Elle donna de fortes sommes pour l'entretien des missionnaires dans les Indes et au Canada. Elle aidait à la subsistance des Ursulines de Québec , et payait la pension de plusieurs filles de pauvres sauvages élevées dans leur maison. Son intendant calcula que depuis la mort du duc , jusqu'en 1657 , c'est-à-dire en moins de cinq années , elle avait dépensé plus de quatre cent mille livres en bonnes œuvres.

L'attachement de la duchesse de Montmorency pour la retraite qu'elle avait choisie , sembla redoubler encore lorsqu'elle eut obtenu par ses persévérantes instances que le corps du duc , son époux , fût tiré de l'église de Saint-Sernin à Toulouse , et transporté à Moulins (1645). C'est alors qu'elle commença à faire construire en son honneur ce magnifique mausolée qui est encore aujourd'hui l'un des principaux ornements de cette ville. Il fut placé dans l'église de la Visitation , que la duchesse fit édifier à ses frais , et qu'elle orna ensuite avec beaucoup de magnificence. C'était là , dans cette église , et devant ce tombeau , auguste monument du néant des grandeurs humaines , et des dangers de l'ambition du prince , qu'elle venait souvent prier , pleurer , demander à Dieu la force et tous les secours dont elle avait besoin pour accomplir ses saintes volontés , et fournir dignement jusqu'à la fin une carrière abreuvée de tant de douleurs.

La renommée de vertu et de sainteté de l'illustre veuve s'étant répandue au loin , il ne passait aucun

voyageur distingué par Moulins qui ne l'envoyât saluer , ou qui n'ambitionnât de voir et d'entretenir une femme tombée d'un si haut rang dans une vie pauvre et mortifiée. C'est la reine Anne d'Autriche qui l'envoie visiter par un de ses gentilshommes , l'assure de son affection , et lui demande ses prières. C'est Gaston d'Orléans , frère du roi , qui vient la visiter lui-même , et ne peut contenir son admiration , au sortir d'une entrevue qui lui a rappelé toutes ses douleurs , mais qu'elle a soutenue avec un sublime courage. Plus tard , en 1642 , Louis XIII , passant par Moulins , l'envoie aussi complimenter. Richelieu charge également un de ses officiers d'aller la saluer. Au seul nom de l'inflexible ministre , elle éprouve un saisissement subit ; mais reprenant bientôt courage , elle lui fait une réponse honnête , pleine de noblesse et de dignité. Lorsqu'elle apprit , peu de temps après , la mort du cardinal , elle ne témoigna aucune émotion , et ne songea qu'à prier et à faire prier pour lui.

Mais d'autres visites , d'autres marques d'estime et d'amitié , plus douces à son cœur , venaient parfois aussi consoler et charmer la vertueuse duchesse. C'est Jeanne de Chantal , la sœur bien-aimée en bonnes œuvres du grand saint François de Sales , qui , passant par Moulins , s'empresse de voir celle que déjà , sans la connaître , elle honorerait de son admiration , et avec qui elle contracte bientôt une étroite amitié. Quand plus tard , à son retour à Moulins , l'illustre sainte tombe malade et meurt dans cette ville , la duchesse ressent vivement cette perte , et en renvoyant son corps à Anancy , elle retint à Moulins son cœur , la plus belle

portion d'elle-même. M. Olier, le saint prêtre, l'ami et le compagnon de saint Vincent de Paul, vint à son tour visiter la pieuse veuve, et se retira en admirant une si haute perfection. En 1556, la reine d'Angleterre, veuve de Charles 1^{er}, et sa fille M^{me} Henriette, visitèrent la duchesse et trouvèrent auprès d'elle de puissantes consolations dans leur infortune. Christine, reine de Suède, vint aussi au couvent, et voulut entendre de sa bouche le récit de ses malheurs. Enfin, l'année même de sa profession, toute la cour de France, étant à Moulins, voulut voir celle qui avait été autrefois l'un de ses ornements. Louis XIV, après avoir entendu la messe dans la chapelle du couvent, monta à la cellule de la duchesse, qui lui offrit, comme il le dit lui-même, un grand exemple du mépris du monde. Ce prince, s'excusant auprès de l'illustre veuve d'introduire chez elle les courtisans : « Je me persuade, dit-il, qu'il n'y aura aucun de nous à qui il ne soit utile d'être entré ici. » Tous les seigneurs de la cour se retirèrent en effet dans l'étonnement, regardant ce qu'ils venaient de voir comme le plus beau triomphe de la religion.

Marie Félice des Ursins, duchesse de Montmorency, passa à une vie meilleure le 5 juin 1666, dans la soixante-sixième année de son âge, à la neuvième de sa profession au monastère de la Visitation de Moulins. Sa mort causa un deuil général dans cette ville ; sa mémoire y fut longtemps en vénération. On ne visite point aujourd'hui le monument érigé par ses mains, qui rappelle les grandes qualités et les malheurs du duc de Montmorency, sans donner aussi un souvenir à la piété

tendre , à la charité active et au dévouement généreux de sa noble et religieuse épouse.



SAINT VINCENT DE PAUL ESCLAVE A TUNIS.

1605.-1606.

LA vie de Vincent de Paul , depuis le jour où , consacré à Dieu par l'onction du sacerdoce , il se dévoua entièrement à son service , ne fut qu'une suite non interrompue de bonnes œuvres , dictées par la plus ardente charité. Ces bonnes œuvres sont connues de tous. S'il est un nom populaire et béni de toutes les bouches ici-bas , c'est bien celui de cet homme incomparable , véritable apôtre bien-aimé du Christ , dont l'âme aimante , dilatée au souffle de la charité , s'étendit , s'élargit encore , et devint ainsi comme un voile immense , qui servit pour essuyer les pleurs de tous les infortunés. Rappelons cependant ici , d'après un moderne biographe , quelques-uns de ces traits qu'on aime toujours à relire et à admirer.

« Quelques affaires avaient appelé le jeune prêtre à Marseille. Il logea chez un gentilhomme qui lui proposa de retourner par mer dans sa ville natale. Vincent y consentit. La navigation fut d'abord heureuse , tout présageait un voyage tranquille ; mais la Providence avait d'autres vues. Laissons ici Vincent raconter lui-même , dans son vieux et simple langage , les périls et les souffrances d'une pénible captivité ! « Je m'embarquai pour Narbonne , afin » d'arriver plus tôt , et pour épargner quelque chose

» que je destinais aux pauvres. Le vent nous était
» tellement favorable que nous devions arriver ce
» jour-là même à bon port , si Dieu n'avait permis
» que trois brigantins turcs , qui côtoyaient le
» golfe de Lyon , pour attraper les barques qui ve-
» naient de la foire de Beaucaire , ne nous eussent
» attaqués si vivement , que deux ou trois des
» nôtres étant tués , tout le reste blessé , et moi-
» même ayant reçu un coup de flèche qui me
» servira d'horloge (de souvenir) tout le reste de
» ma vie , nous n'eussions été contraints de nous
» rendre à ces félons. Les premiers éclats de
» l'orage tombèrent sur notre pilote , ils le ha-
» chèrent en mille pièces : cela fait , ils nous en-
» chaînèrent ; et , après nous avoir grossièrement
» pansés , ils poursuivirent leur pointe , faisant mille
» voleries. Ils prirent enfin la route de Barbarie ,
» tanières et spélonques de voleur.

Arrivés à Tunis , les chrétiens captifs , couverts
de méchants habits , furent menés au marché pu-
blic ; et , attachés deux à deux à de longues chaînes ;
ils furent exposés en vente. On les reconduisit en-
suite sur le navire , où des marchands vinrent les
voir pour les acheter. « Ils nous visitèrent , poursuit
» saint Vincent de Paul , tout de même que l'on
» fait de l'achat d'un cheval ou d'un bœuf , nous
» faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents ,
» palpant nos côtes , sondant nos plaies en nous
» faisant cheminer le pas , trotter et courir , puis
» lever des fardeaux , puis lutter , pour voir la
» force d'un chacun. Je fus vendu à un pêcheur ,
» qui , contraint de se défaire de moi , parce que
» je ne pouvais supporter la mer , me céda ensuite

» à un vieillard médecin, qui avait travaillé, disait-
 » il, pendant cinquante ans à la recherche de la
 » pierre philosophale. Il m'aimait et voulait m'at-
 » tirer à sa loi ; mais Dieu m'avait inspiré la ferme
 » conviction que ma captivité serait bientôt bri-
 » sée, et je crois que l'intercession de la Vierge
 » contribua puissamment au succès de mes vœux.
 » Le vieillard médecin étant mort, je fus vendu à un
 » renégat de Nice, qui me mena en son thémat
 » (nom d'un fief tenu du grand-seigneur) ; il était
 » situé dans la montagne et non loin des déserts.
 » Le renégat avait trois femmes, deux grecques
 » schismatiques, et la troisième turque, qui servit
 » d'instrument à l'immense miséricorde de Dieu,
 » pour retirer son mari de l'apostasie. Curieuse
 » qu'elle était de savoir notre façon de vivre, elle
 » me venait voir tous les jours aux champs, où je
 » fossoyais, et un jour elle me commanda de chanter
 » les louanges de mon Dieu. Le souvenir du *Quo-*
 » *modo cantabimus in terrâ alienâ*, des enfants
 » d'Israël, me fit commencer, la larme à l'œil, le
 » psaume *Super flumina Babylonis*, et le *Salve*
 » *Regina*, à quoi elle prenait tant de plaisir, que
 » c'était merveille. Elle ne manqua pas de dire à
 » son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter
 » sa religion, qu'elle croyait très-bonne, par les
 louanges que j'avais chantées en sa présence : en
 » quoi elle disait qu'elle avait ressenti un tel plai-
 » sir, qu'elle ne croyait pas que le paradis de ses
 » pères et celui qu'elle espérait fût si glorieux, ni
 » accompagné de tant de joie que le contentement
 » qu'elle avait ressenti, pendant que je louais mon
 » Dieu, concluant en cela qu'il y avait quelque

« merveille. » Ces paroles firent une vive impression sur le renégat. Confus, et le cœur plein de remords, il eut un entretien avec Vincent qui parvint à lui dessiller les yeux. Quelques jours après, le jeune apôtre et son disciple traversèrent le désert, montèrent dans une petite barque, et franchirent la Méditerranée. Ils arrivèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le vice-légat les accueillit avec *la larme à l'œil et le sanglot au cœur*, et, plein d'un saint enthousiasme, il réconcilia avec l'Eglise la brebis égarée. Le pieux esclave rapporta de la servitude un esprit de compassion, qui se développa chaque jour de plus en plus; et le souvenir de ses propres douleurs le rendit plein de miséricorde pour celles de ses frères. *Extrait d'une vie de saint Vincent de Paul.*



SAINT VINCENT DE PAUL, APÔTRE DES
GALÉRIENS.

LA charité n'est jamais oisive, et pour un cœur dévoué au bien, les hasards de la vie sont autant d'occasions nouvelles d'essuyer les larmes des infortunés. M. de Gondi avait obtenu le commandement général des galères. Vincent de Paul, ayant accompagné plusieurs fois ce seigneur à Marseille, fut touché de l'état de détresse où se trouvaient alors les malheureux galériens. Son âme s'émut pour eux d'une immense compassion, et il résolut de travailler de tout son pouvoir à l'amélioration de l'état matériel et moral de ces pauvres condamnés. Laissons notre saint nous raconter lui-même

ses travaux évangéliques dans les galères : « Je vis » en arrivant, dit-il, un spectacle des plus pitoyables » qu'on puisse s'imaginer; des criminels doublement » misérables , plus chargés du poids impitoyable de » leurs fautes que de la pesanteur de leurs chaî- » nes , accablés de tant de misères , qu'elles leur » ôtaient le soin et la pensée de leur salut , et » les portaient incessamment au blasphème et au » désespoir : c'était une vraie image de l'enfer , où » l'on n'entendait parler de Dieu que pour le renier , » de la Providence que pour la maudire. Etant donc » touché d'un sentiment de compassion envers ces » pauvres forçats , je me mis en devoir de les con- » soler et de leur attirer le mieux qu'il me fut pos- » sible , et surtout j'employai tout ce que la charité » put me suggérer , pour adoucir leurs esprits et » les rendre , par ce moyen , susceptibles du bien » que je désirais procurer à leurs âmes ; j'écoutais » leurs plaintes avec patience , je compatissais à » leurs peines , j'embrassais leurs fers pour les » rendre plus légers ; j'employais tout ce que mes » prières et mes remontrances avaient de force pour » que les officiers les traitassent avec plus d'humani- » té. »

Vincent se présente donc au milieu des galériens comme un ange consolateur. A force de prévenances , de soins et de douceur , il gagna peu à peu leur confiance ; il parvint à faire luire dans leurs cœurs abattus quelques rayons d'espérance , et à leur prodiguer toutes les consolations que la religion procure à ses enfants. Marseille , Bordeaux et les autres villés où étaient réunis de misérables condamnés , furent tour-à-tour témoins

de la charité du pieux missionnaire. Il s'occupait en même temps , en s'aidant du concours de personnes puissantes , de faire adoucir les souffrances corporelles de ces malheureux. Son zèle et sa persévérance furent couronnés du plus heureux succès. Bientôt on vit dans ces asiles du crime et de la corruption , la décence , la soumission et la résignation , succéder à la brutalité , aux blasphèmes et à la rage impie du désespoir. Le cardinal de Richelieu , frappé du bien produit par Vincent , obtint pour lui , du roi Louis XIII , le titre d'aumônier général des galères. Mais l'humble prêtre n'ambitionnait que ceux de père et d'ami de tous les galériens. Quelques historiens rapportent que , par un héroïsme inoui de charité , on le vit un jour prendre la place d'un de ces infortunés , dont les larmes avaient singulièrement ému son cœur , et qu'il conserva pendant plusieurs années les traces honorables des fers qui avaient enchaîné ses pieds. »

(*Même ouvrage*).



FONDATION DE L'OEUVRE DES ENFANTS TROUVÉS.

L'an 1640.

LES peintres , voulant représenter la charité sous quelque figure sensible , la dépeignent sous l'image d'une femme avec plusieurs mamelles , et nombre de petits enfants qu'elle tient dans ses bras et sur son sein. Si on voulait faire un emblème de la charité de saint Vincent , il ne faudrait pas se servir d'autre peinture que de celle-là. Ce saint

homme fut comme le père nourricier d'un très-grand nombre de pauvres petits enfants délaissés, auxquels on peut dire qu'il a donné et conservé la vie.

Au milieu du dix-septième siècle, la capitale de la France présentait le triste spectacle d'une multitude d'enfants, fruit du libertinage, journellement abandonnés dans les rues et les places publiques, et exposés à mourir de froid et de faim. Le sort déplorable de ces infortunés émut d'une pitié immense le cœur de Vincent. Il aurait désiré les recueillir tous, afin de les préserver de la mort certaine qui les menaçait. Mais que faire dans son impuissance? Il a recours encore une fois aux dignes messagères de sa charité : de concert avec elles, il recueille d'abord douze de ces petites créatures, qu'il place dans une maison, sous le soin de madame Legras et de quelques filles de la charité. On leur procure des nourrices, et à mesure que les ressources augmentaient, ces vertueuses femmes augmentaient aussi le nombre de leurs enfants adoptifs. Vincent était le mobile et l'âme de leurs pieux travaux. On voyait souvent l'homme de Dieu, au milieu des rudes nuits d'hiver, lorsque la neige et la glace couvraient les rues, parcourir les quartiers les plus écartés de la capitale, recherchant ces pauvres victimes délaissées, les réchauffant dans son sein, et arriver ainsi, courbé sous ce noble fardeau, sur le seuil de la maison hospitalière dans laquelle il devait le déposer.

On a conservé un petit livre, rédigé par ces femmes charitables qui se dévouaient ainsi à secourir les enfants trouvés : c'est en quelque sorte un

pieux journal où sont racontés jour par jour les nobles pèlerinages de Vincent pour recueillir les enfants délaissés. Nous en reproduirons ici quelques lignes. « 26 janvier. Le pauvre M. Vincent est transi de froid ; il nous arrive avec un enfant , mais il est déjà sevré, celui-là ; cela fait pitié de le voir : il a des cheveux blonds , une marque à son bras. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il faut avoir le cœur dur pour abandonner ainsi une pauvre petite créature !... — L'air est bien vif ; M. Vincent est venu visiter notre communauté ; ce saint homme est toujours à pied. La supérieure lui a offert de se reposer ; il a couru bien vite à ses petits enfants. C'est merveille d'entendre ses douces paroles , ses belles consolations : ces petites créatures l'écoutent comme leur père. Oh ! qu'il le mérite bien , ce bon M. Vincent ! J'ai vu aujourd'hui ses larmes couler : un de nos petits est mort. C'est un ange , s'est-il écrié , mais il est bien dur de ne plus le voir ! »

On raconte qu'un soir , dans l'une de ses courses bienfaisantes, ce digne ami des orphelins fut arrêté par des brigands, prêts à le dépouiller et à lui ôter la vie , Vincent prononça son nom , et soudain les voleurs , comme saisis d'une terreur panique , tombent à ses genoux , et lui demandent sa bénédiction. O puissant ascendant de la vertu sur les cœurs les plus barbares !

En l'année 1640 , Vincent de Paul assembla de nouveau les dames de la Charité. Il leur exposa le bien qu'elles avaient fait , et leur fit sentir l'importance de le continuer , en déployant un nouveau zèle et de nouveaux efforts. Son discours émut toute l'assemblée , des aumônes abondantes furent dé-

posées dans son sein , et l'institution des *enfants trouvés* , qui jouissait à peine alors d'un revenu annuel de 1400 livres , vit s'accroître ses ressources jusqu'au delà de 20,000 livres assurées.

Mais de nouveaux besoins appelaient sans cesse de nouveaux secours. Les dépenses sans nombre d'un vaste établissement augmentaient chaque jour ; les dames charitables , qui s'étaient chargées de le soutenir , semblaient prêtes à succomber sous ce poids onéreux. Vincent , le cœur ému , les rassemble encore. Il leur représente qu'elles sont libres d'abandonner l'œuvre dont leur ardente charité est l'unique soutien ; il ajoute que , par leurs soins , cinq ou six cents enfants avaient conservé la vie , que tous , par leur conduite et leur piété , donnaient les plus consolantes espérances , et qu'ainsi le bien qu'elles avaient déjà fait était immense et incalculable. Puis , élevant sa voix , que l'attendrissement avait affaibli , il termine en ces mots : « Or sus , mes-
 » dames , la charité et la compassion vous ont fait
 » adopter ces petites créatures pour vos enfants ;
 » vous êtes leurs mères selon la grace , depuis que
 » leurs mères selon la nature les ont abandonnées ;
 » cessez d'être leurs mères pour devenir à présent
 » leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre
 » vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les
 » suffrages , il est temps de prononcer leur arrêt ,
 » et de savoir si vous ne voulez plus avoir de mi-
 » séricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez
 » d'en prendre un charitable soin ; mais ils péri-
 » ront , au contraire , infailliblement si vous les
 » abandonnez , l'expérience ne me permet pas d'en
 » douter. » Ces paroles de Vincent électrisent tous

les cœurs ; une immense pitié pour ces pauvres enfants attendrit toutes les âmes. De nouveaux sacrifices sont résolus , et le sort de toutes ces infortunées créatures est dès ce moment assuré pour toujours. (*Même ouvrage.*)



LOUISE DE MARILLAC , SERVANTE DES PAUVRES.

— FONDATION DES SOEURS DE CHARITÉ.

« LOUISE DE MARILLAC , veuve de M. Legras , était l'une de ces âmes nobles et généreuses qui ressentent pour le bien les transports d'une sainte avidité. Placée d'abord sous la direction de saint François de Sales , elle avait puisé , dans les conseils de cet homme apostolique , toutes les sublimes inspirations de la vertu. Plus tard , ses entretiens avec Vincent de Paul n'avaient fait que réchauffer d'un nouveau feu le zèle qui la dévorait pour les bonnes œuvres. Cette vertueuse dame se sentit vivement touchée du désir de servir les malades. Elle fit part de ses desseins à Vincent , dans une lettre qui s'est conservée. Celui-ci lui répondit en ces termes : « Oui , certes , madame , je le » veux bien ; pourquoi non , puisque Dieu vous a » donné ce pieux sentiment ? Je ne saurais vous » exprimer combien mon cœur désire ardemment » de voir le vôtre , pour savoir comment cela s'est » passé en lui. Je m'imagine que les paroles que » le Seigneur vous a fait entendre vous ont fort » touchée , car elles sont pressantes pour un cœur » brûlant comme le vôtre. Oh ! que vous avez dû » paraître aujourd'hui devant Dieu comme un bel

» arbre , puisque par sa grace vous avez produit
» un tel fruit ! »

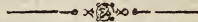
M^{me} Legras , encouragée par ces paroles , se mit aussitôt en devoir d'exécuter son pieux dessein. Angélique messagère de Vincent , elle visitait toutes les confréries de charité que l'homme de Dieu avait fondées , réchauffait le zèle des femmes compatissantes qui les composaient , distribuait elle-même des chemises et du linge aux pauvres malades , et leur offrait avec une douceur inaltérable les bouillons et les remèdes qui devaient aider leur guérison. D'autres fois elle réunissait autour d'elle de pauvres petites filles , les instruisait des devoirs de la vie chrétienne , et leur *faisait l'école* avec une patience admirable.

« Les diocèses de Senlis , de Beauvais , de Soissons , virent tour-à-tour cette héroïne de la charité. L'été se passait ainsi pour elle en de pieuses courses. L'hiver, elle revenait à Paris, où, sous la direction de Vincent de Paul , elle se livrait aux mêmes actes de dévouement. Un premier établissement de charité fut fondé par leurs soins dans la capitale , en 1629. Plusieurs nobles dames se consacrèrent, d'un consentement commun , au service des pauvres. C'était un bien touchant spectacle que celui de leurs admirables travaux. Il semblait que toute la charité de Vincent de Paul eût passé dans leurs âmes. Elles bravaient dans les hôpitaux jusqu'aux maladies contagieuses ; et les plus grands périls n'étaient point capables d'arrêter l'ardeur de leur zèle. Le nombre de ces dames se multiplia rapidement. Elles se réunirent , avec l'agrément des curés , dans la plupart des paroisses de Paris ; ces pieuses confréries , cou-

vrant ainsi comme d'un réseau de charité la capitale de la France, signalèrent chaque jour leur existence par de nouveaux bienfaits, et le Ciel bénissant leurs efforts, elles opérèrent un bien immense là où elles avaient rencontré d'immenses douleurs.

» Mais le zèle de Vincent de Paul ne s'arrêta point sur la route du bien. Il méditait le perfectionnement de son œuvre, et il tenta de nouveaux efforts pour l'améliorer encore. Les dames de charité, quelque ardent qu'elles pussent être pour le service des pauvres malades, tenaient au monde par des liens de famille, qui les forçaient d'interrompre fréquemment leurs soins précieux. Vincent établit donc, à côté de ces dames surveillantes et protectrices, une congrégation de saintes filles de la Charité, servantes des hôpitaux et entièrement dévouées au service des pauvres. Il les réunit en communauté, sous la direction de M^{me} Legras, et leur prescrivit des règles et des constitutions qui furent approuvées en 1642, par l'archevêque de Paris. Le roi confirma ces statuts, et dès ce moment ces pieuses filles consacrèrent leurs soins au service des malades. Le nombre de ces femmes admirables, véritables anges de paix, se multiplia rapidement. Vincent avait pensé, en instituant cette communauté, qu'elle ne serait composée d'abord que de jeunes personnes d'une basse extraction; mais il se trompa, car il se présenta bientôt des demoiselles de la plus haute naissance pour y entrer. O puissance de la religion sur le cœur du sexe le plus faible! Elle lui inspire un dévouement sublime dont l'idée seule effraie et rebute quiconque ignore sa puissance. C'est ce dévouement qui le porta à renoncer à toutes les dou-

ceurs de la vie , pour embrasser un état si répugnant à la nature. Mais quelles magnifiques récompenses doivent un jour payer de tels sacrifices ! « O bon » Dieu ! disait Vincent à cette occasion , quel bon » heur pour ces bonnes filles d'aller continuer , » dans les lieux où elles sont envoyées , la charité » que Notre-Seigneur a exercée sur la terre ! Oh ! » que le Ciel se réjouisse de voir cela , et que les » louanges qu'elles en auront dans l'autre vie seront » admirables ! Mais avec quelle sainte confiance pa- » raitront-elles au jour du jugement , après tant » de saintes œuvres de charité qu'elles auront exer- » cées ! Certainement , il me semble que les cou- » ronnées et les empires de la terre ne sont que » de la boue , en comparaison du mérite et de la » gloire dont il y a lieu d'espérer qu'elles seront un » jour couronnées. » *Même ouvrage.*



UNE PROMENADE DE FÉNELON ¹.

« VICTIME de l'orgueil et de la calomnie ,
 Et par un noble exil expiant son génie ,
 Fénelon , dans Cambrai , regrettant peu la cour ,
 Répandait les bienfaits et recueillait l'amour :
 Instruisait , consolait , donnait à tous l'exemple .
 Son peuple pour l'entendre accourait dans le temple ;
 Il parlait , et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix .

» Quand du saint ministère , ayant porté le poids ,
 Il cherchait sur le soir le repos , la retraite ,
 Alors aux champs aimés du sage et du poète ,
 Solitaire et rêveur , il allait s'égarer .

De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
 Il médite , il compose , et son âme l'inspire :
 Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
 Sa gloire est d'être utile : heureux , quand il a pu
 Montrer la vérité , faire aimer la vertu !

» Ses regards animés d'une flamme céleste
 Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
 Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main ,
 Seul , sans faste et sans crainte , il poursuit son chemin ,
 Contemple la nature et jouit de Dieu même .

» Il visite souvent les villageois qu'il aime ,

¹ François de Salignac de la Mothe Fénelon , archevêque de Cambrai , précepteur des enfants de France , naquit au château de Fénelon , en Quercy , le 6 août 1651 , et mourut à Cambrai le 7 janvier 1715 (Voir sa vie , un vol. in-12. LILLE). C'était un de ces hommes rares , doués de génie et de sagesse , nés pour inspirer et faire aimer la vertu , plus encore par leur exemple que par leurs discours . Parmi les nombreux traits de sa vie , dignes de souvenir , nous ne rapporterons que celui-ci . Et pour le retracer , nous emprunterons le gracieux récit qu'en a laissé , dans des vers heureusement inspirés , un écrivain poète de nos jours .

Et, chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
 Vient, sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
 Ecoute le récit des peines qu'il soulage,
 Joue avec les enfants et goûte le laitage.

» Un jour, loin de la ville, ayant long-temps erré,
 Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
 Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
 La pitié le conduit; une famille y pleure.
 Il entre, et sur-le-champ, fesant place au respect,
 La douleur un moment se tait à son aspect :
 Oh ! Ciel ! c'est monseigneur !... On se lève, on s'empresse,
 Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.

« Qu'avez-vous, mes enfants ? D'où naît votre chagrin ?
 » Ne puis-je le calmer ? versez-le dans mon sein ;
 » Je n'abuserai point de votre confiance. »
 On s'enhardit alors, et la mère commence :
 « Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
 » Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien ;
 » Nous n'avions qu'une vache ! hélas ! elle est perdue,
 » Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue ;
 » Notre pauvre Brunon !... Nous l'attendons en vain !...
 » Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim,
 » Peut-il être un malheur au nôtre comparable !
 » — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable,
 » Dit le prélat, et moi, ne puis-je vous offrir,
 » Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
 » En place de Brunon, si j'en trouvais une autre ?
 » — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?
 » Pour oublier Brunon il faudra bien du temps !
 » Et comment l'oublier ! ni nous, ni nos enfants,
 » Nous ne serons ingrats !... C'était notre nourrice !
 » Nous l'avions achetée étant encore génisse !
 » Accoutumée à nous, elle nous entendait,
 » Et même à sa manière elle nous répondait :
 » Son poil était si beau, d'une couleur si noire !

- » Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire ,
 » Ornaient son large front et ses pieds de devant.
 » Avec mon petit Claude elle jouait souvent ;
 » Il montait sur son dos ; elle le laissait faire ;
 » Je riais !... à présent nous pleurons au contraire !
 » Non , monseigneur , jamais , il n'y faut pas penser ,
 » Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »

Fénelon écoutait cette plainte naïve ;

Mais pendant l'entretien bientôt le soir arrive.

Quand on est occupé de sujets importants ,

On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.

Il promet , en partant , de revoir la famille.

« Ah ! monseigneur ! lui dit la plus petite fille ,

» Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu ,

» Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus , adieu. »

« Il reprend son chemin , il reprend ses pensées ,

Achève en son esprit des pages commencées ;

Il marche , mais déjà l'ombre croit , le jour fuit ;

Ce reste de clarté qui devance la nuit

Guide encore ses pas à travers les prairies ;

Et le calme du soir nourrit ses rêveries.

Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré ;

Il regarde... Il croit voir... Il distingue en un pré

Seule, errante et sans guide, une vache... C'est celle

Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle ;

Il ne peut s'y tromper !... Et soudain empressé ,

Il court dans l'herbe humide , il franchit un fossé ,

Arrive haletant ; et Brunon complaisante ,

Loin de le fuir , vers lui s'avance et se présente ;

Lui-même satisfait la flatte de la main.

» Mais que faire ? va-t-il poursuivre son chemin ?

Retourner sur ses pas ? ou regagner la ville ?

Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille...

« Ils l'auront dès ce soir , dit-il , et par mes soins.

» Elle leur coûtera quelques larmes de moins.

« Il saisit, à ces mots, la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement derrière lui l'emmène.

» Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez en ce moment le digne et saint prélat,
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais qué tant de bonté relève plus encore ;
Ce que fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

» Le voilà fatigué, de retour au hameau ;
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière ;
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants,
« Ouvrez-moi, c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »

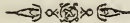
« On accourt ; ô surprise ! ô joie, ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle :
« Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux,
» Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux ;
» Pour nous faire plaisir il a pris sa figure ;
» Aussi je n'ai pas peur... Oh ! non, je vous assure ;
» Bon ange !... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis ; mais quelle erreur étrange !
» Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
» J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler
» Je revenais vers vous, que n'ai-je pu voler !
» Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.
» — Quoi ! tant de peine ! ô Ciel ! vous avez pu la prendre,
» Et vous-même !... » Il reçoit leurs respects, leur amour,
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour,
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses !...
» Mais te voilà !... » Je donne à penser les caresses !
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore ;
» A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
» Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison.

» — Oui , dit le villageois , oui vous avez raison ;
 » On pleurerait ailleurs , quand vous séchez nos larmes ,
 » Vous êtes tant aimé , prévenez leurs alarmes ;
 » Mais comment retourner , car vous êtes bien las ?
 » Monseigneur , permettez... Nous vous offrons nos bras ;
 » Oui , sans vous fatiguer vous ferez le voyage. »

« D'un peuplier voisin on abat le branchage.

Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
 Monseigneur est ici !... Chacun est accouru ,
 Chacun veut le servir. De bois et de ramée
 Une civière agreste aussitôt est formée ,
 Qu'on tapisse partout de fleurs , d'herbages frais ;
 Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
 Le bon prélat s'y place , et mille cris de joie
 Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
 Il part : tout le hameau l'environne , le suit ;
 La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
 Le cortège bruyant qu'égaie un chant rustique
 Marche... Honneurs innocents et gloire pacifique !
 Ainsi par leur amour Fénelon escorté ,
 Jusque dans son palais en triomphe est porté. »

ANDRIEUX.



GÉNÉROSITÉ CHRÉTIENNE DU VÉNÉRABLE
DE LA SALLE ¹.

Le vénérable de La Salle travaillait avec zèle à former ses premiers frères des Ecoles chrétiennes, et savait triompher des obstacles qui s'opposaient à cette belle œuvre, lorsqu'un danger plus grand que les autres pensa tout ruiner dès l'origine. Plusieurs frères, voyant les difficultés que rencontrait M. de La Salle, se dégoûtèrent. L'un d'eux, parlant au nom des autres, ne lui cacha même pas leurs inquiétudes de se trouver sans place ni état, si, comme il était tant à craindre, il ne réussissait pas. Le saint homme les encouragea par les motifs de la foi et de la confiance en Dieu; mais on en vint jusqu'à lui répondre qu'il pouvait en parler plus à son aise qu'eux, lui qui avait un canonicat et une fortune considérable. Ici, il lui eût été facile de leur montrer qu'à part une modique réserve pour ses besoins, il consacrait sa fortune entière en bonnes œuvres; mais il médita dès lors une leçon plus efficace. Après quelques jours employés à se démettre de son canonicat, et à destiner sa fortune en fondations et bonnes œuvres, il reparut au milieu des frères. Il les exhorta de nouveau à la générosité et à la confiance en Dieu, vertus les plus capables d'attirer sa bénédiction sur

¹ Le vénérable Jean-Baptiste de La Salle, fondateur de l'institut des frères des Ecoles chrétiennes, naquit à Reims, le 30 avril 1651, de M. Louis de La Salle, conseiller au présidial de cette ville, et mourut le 7 avril 1749. Son procès de canonisation est, comme on sait, pendant en cour de Rome.

les œuvres naissantes. Puis il ajouta que, pénétré de plus en plus de cette vérité, il s'était mis dans le cas de ne plus exhorter seulement à cette confiance, mais d'en donner encore l'exemple : « Car je viens » vous dire, mes chers frères, poursuivit-il, que » je me suis démis de mon canonicat, et que, pour » ma fortune, si j'avais quarante mille livres de » rentes hier, je suis pauvre comme le dernier » d'entre vous aujourd'hui. » A un pareil langage, les frères furent saisis et confondus; les moins résolus mêmes eurent honte d'avoir été si peu généreux, et loin de penser désormais à se plaindre, tous reprirent courage.

Tel fut le jour, on peut dire, de la fondation des *Frères des Ecoles chrétiennes*; et c'est ainsi qu'en se dépouillant de son héritage, ce saint homme enrichit la France d'une institution éminemment utile, si chère aujourd'hui surtout à la religion qui la lui a inspirée.



SIMPLICITÉ, HUMANITÉ D'UN ILLUSTRE MAGISTRAT,
PÈRE D'UN MAGISTRAT PLUS ILLUSTRE.

HENRI D'AGUESSEAU (père du chancelier de ce nom), d'abord conseiller au parlement de Metz, puis intendant du Limousin, conseiller d'état, etc., etc., fut le digne père de l'homme illustre qui sera l'éternel honneur de la magistrature française. Sa vie trop peu connue présente de nobles traits. Citons-en quelques-uns recueillis et racontés par un littérateur du dernier siècle.

Sa modestie paraissait jusque dans son exté-

rieur ; et pendant que les magistrats se faisaient un faux honneur de surpasser les financiers par le luxe de leurs équipages , par le nombre de leurs valets , il venait à Versailles , où l'exercice de sa charge l'obligeait d'aller souvent avec un seul laquais , et dans un petit carrosse traîné par deux chevaux , qui souvent avaient assez de peine à se traîner eux-mêmes.

» Les meubles de M. d'Aguesseau étaient si simples , que ses amis trouvaient qu'il y avait de l'excès ; enfin , ayant été appelé par le roi dans le conseil royal des finances , ses amis lui représentèrent qu'il devait avoir au moins une maison conforme à sa nouvelle dignité , et que cette négligence dans un homme qui ne pouvait être soupçonné d'avarice , serait regardée de tout le monde comme une singularité outrée.

» Il se rendit à leurs remontrances ; et ayant mis vingt-cinq mille francs dans un sac , il les porta à madame d'Aguesseau , la priant d'ordonner au plus tôt , pour elle et pour lui , des meubles convenables. Elle lui répondit : « Il est vrai , monsieur , » que ce lit et ces meubles sont bien vieux , et qu'ils » ne sont plus à la mode , car il y a cinquante ans » qu'ils nous servent , mais ils nous serviront bien » encore jusqu'à la fin de notre vie , qui n'est pas » éloignée. Il y a dans Paris beaucoup d'honnêtes » familles réduites à coucher sur la paille , faute » de lit , et qui passent souvent la journée entière » sans manger , parce qu'ils n'ont pas de pain , ni » personne qui leur en donne ; ne serait-il pas plus » à propos d'employer cette somme à soulager leur » misère ? »

» Ces paroles tirèrent les larmes des yeux de ce vénérable vieillard , et ayant embrassé sa femme : « J'ai eu dessein , lui dit-il , de vous proposer la » même chose ; puisque vous m'avez prévenue , dis- » tribuez vous-même cette somme. » Tel était M. d'Aguesseau. (*Thomas.*)



SUBLIME CHARITÉ.

VERS le commencement du dernier siècle , il y avait à Toulouse un jésuite nommé Queyron , que son zèle et sa charité faisaient regarder dans toute la ville comme le père des pauvres et l'asile des malheureux. Quoique son état le privât de toute ressource , il en trouvait toujours pour les soulager ; et il y avait peu de riches qui ne se fissent un devoir de contribuer à ces bonnes œuvres par leurs aumônes. Un jour , une femme désolée vint lui annoncer que son mari venait d'être mis en prison , lui laissant quatre enfants à qui elle ne pouvait donner du pain ; elle assurait que , si on ne lui rendait pas le père de ces petits infortunés , en payant la dette pour laquelle il était détenu , elle ne pouvait plus s'attendre qu'à périr de désespoir , et à voir mourir ses enfants de faim. Le charitable jésuite , attendri jusqu'aux larmes , crut devoir se permettre de paraître indiscret à cette occasion ; et , quoiqu'il eût fait depuis peu une quête , il se décida à en faire tout de suite une autre pour le prisonnier. Il alla donc solliciter de nouveau les dons des âmes charitables , et en particulier ceux d'un riche négociant , qui , à une humeur brusque ,

joignait un grand fond de religion et un cœur extrêmement compatissant. Malheureusement, il l'aborda dans un moment où il venait de recevoir une lettre par laquelle on lui annonçait une faillite, qui lui faisait perdre une somme considérable. Le père Queyron, ignorant ce désastre, lui exposa avec un ton humble et touchant le sujet de sa visite. « Quoi ! vous voilà encore, lui répondit le négociant, avec un air sombre et bourru ? Oh ! c'en est trop. — Ah ! si vous saviez, monsieur ! — Je ne veux rien savoir... retirez-vous. — Mais que deviendra donc cette pauvre famille ? Ah ! je vous en conjure, ajouta le jésuite, en s'approchant et en le pressant... » Le négociant, tout occupé de son malheur et comme hors de lui-même, se retourne aussitôt avec emportement, et lui donne un soufflet. Le père Queyron, insensible à cet outrage, ne fait paraître aucune émotion ; mais présentant l'autre joue à celui qui venait de le frapper, il lui dit d'un ton calme et tranquille : « Tenez, monsieur, donnez-m'en un second, pourvu que vous m'accordiez quelques secours pour la pauvre famille que je voudrais soulager. » Frappé de ces paroles, et surtout de l'héroïque imperturbabilité de l'homme de Dieu, comme d'un coup de foudre, le négociant demeure quelque temps interdit ; puis, entraîné par un mouvement subit : « Venez avec moi, dit-il au père Queyron, en le prenant par la main. » Il le conduisit dans la pièce où était son coffre-fort ; il l'ouvre en sa présence et lui dit, en lui montrant des pièces d'or et d'argent qui y étaient renfermées : « Prenez tout ce que vous voudrez, je vous le permets. — Je ne

prendrai , monsieur , lui répondit le jésuite , que ce que votre charité vous portera à me donner. » A ces mots , le négociant enfonçant ses deux mains dans un grand sac rempli d'écus , en prend autant qu'elles peuvent en contenir , et les met dans le chapeau du père , en lui recommandant d'en venir prendre d'autres quand il aura distribué ceux-là. Le jésuite se retira transporté de reconnaissance et de joie , mais il se garda bien de raconter à qui que ce fût l'aventure qui lui était arrivée. Ce fut le négociant lui-même qui la fit connaître , aimant mieux avouer sa faute que de laisser dans l'oubli un acte de charité aussi héroïque que celui dont il avait été le témoin. Son aveu ne lui fit pas tort dans l'esprit public , et on lui pardonna son emportement en faveur de sa générosité.

Morale en action ; édit. d'Hocquart.



LA PESTE DE MARSEILLE.

L'an 1720 et suiv.

EN 1720 , un vaisseau venu de Seide apporta à Marseille le terrible fléau de la peste , qui , durant cinq mois , fit les plus effroyables ravages dans cette ville , et lui enleva près de soixante mille habitants. Tous ceux qui pouvaient espérer un asile hors de la ville disparurent ; les pestiférés , séquestrés dans un grenier ou dans l'appartement le plus reculé de la maison , sans meubles , couverts de vieux haillons , n'avaient à côté d'eux qu'une cruche d'eau qu'on avait mise en fuyant ,

et dont il fallait qu'ils s'abreuvassent eux-mêmes , malgré leur faiblesse ; souvent on leur versait dans une écuelle , placée à la porte de leur chambre , le bouillon qu'ils allaient prendre en se traînant. On trouvait des mères , restées seules avec leurs enfants à la mamelle , réduites à les laisser mourir de faim ou à leur donner la mort avec le lait... Le nombre des morts devenait si grand , qu'il fut impossible de les enlever tous dans un jour. Alors , le même homme que l'on avait craint d'approcher durant sa maladie , il fallait le transporter hors de sa chambre , de peur que son cadavre se corrompant n'infectât toute la maison. Le père était obligé de rendre à son fils ce triste et dernier devoir , le frère à son frère , et les enfants à ceux dont ils avaient reçu le jour. Quelquefois on portait le cadavre dans la rue ; mais le plus souvent , affaiblis eux-mêmes par la maladie , les survivants se contentaient de les jeter par les fenêtres.

Quelqu'affreux que fût le spectacle qu'offrait l'intérieur des maisons , celui des rues et des places publiques inspirait encore plus d'horreur : elles étaient couvertes de morts et de mourants. Ce n'était pas seulement des hommes d'une condition obscure qu'on voyait parmi ces misérables victimes de la contagion , la plupart appartenaient à des familles nobles ; c'étaient des célibataires , des enfants , des vieillards , qui , ayant survécu à leurs parents et aux personnes qui les servaient , se traînaient hors de leurs maisons jusqu'à l'hôpital , et n'avaient pas la force d'y arriver. Quelquefois c'était un enfant , un domestique , qu'une famille barbare avait chassé pour se garantir de la contagion. Car , pendant ce

temps d'horreur, les liens du sang même semblaient relâchés. Dans la rue Dauphine surtout, qui aboutit à l'hôpital, ce spectacle était effrayant; les malades et les morts, confondus ensemble, y étaient si pressés, qu'on ne pouvait faire un pas sans marcher dessus. Les pestiférés qui étaient restés seuls dans leurs maisons, les pauvres qui n'avaient aucun secours, faisaient leurs derniers efforts pour se traîner jusqu'à cet asile; mais souvent les forces leur manquaient avant d'y arriver, ou bien, n'y trouvant pas de place, ils tombaient en défaillance lorsqu'ils voulaient revenir sur leurs pas.

A ce tableau d'un effroyable désastre, opposons celui qu'offrit la charité héroïque du vertueux Belzunce et de son clergé.

La maladie se fut à peine déclarée, que ce prélat assembla les curés et les supérieurs de communautés. Il fit passer dans leur cœur, par ses discours, le zèle dont le sien était pénétré, et il leur prescrivit la manière dont ils devaient se conduire dans ces temps de calamité. Il se fit surtout un devoir de les animer par son exemple. Il n'y avait point de maison, point de réduit, quelque infecté qu'il fût, où il ne fit porter ou ne portât lui-même, quand il le fallait, les Sacrements, des paroles de consolations et des secours de toute espèce. On le voyait dans les rues et dans les places publiques, marchant entre les vivants et les morts, laissant partout des marques d'une charité compatissante. Son palais était environné de cadavres; il ne pouvait presque plus sortir sans les fouler. « J'ai eu bien de la peine, écrivait M. de Belzunce à M. de Mailly, archevêque d'Arles, à

fait enterrer cent cinquante cadavres à demi pourris et rongés par les chiens, qui étaient autour de la maison, et qui mettaient déjà l'infection chez moi.» Presque tous les ecclésiastiques qui secondaient le zèle de l'évêque périrent en remplissant leurs charitables fonctions.

Lorsque la contagion commença à se ralentir, M. de Belzunce fit dresser, le jour de la Toussaint, un autel au milieu du cours, et le matin étant sorti du palais épiscopal, nu-pieds, un flambeau à la main, il alla dans cette posture de suppliant, jusqu'à l'endroit où il voulait implorer la miséricorde de Dieu sur cette ville désolée. Le peuple prosterné sur le cours et dans toutes les rues d'où il pouvait voir l'autel, fondait en larmes, tandis que le pontife vénérable offrait sa propre vie pour désarmer la colère céleste. Le 13 novembre, il donna la bénédiction à toute la ville, du haut d'un clocher, au bruit des cloches et du canon, qui avertissaient les habitants de se mettre en prière. Ce spectacle imposant répandit parmi le peuple une religieuse frayeur qui empêcha beaucoup de crimes. Enfin, la diminution des malades, devenant plus sensible, ranima tellement la confiance des habitants de Marseille, que le jour de Pâques, ne pouvant plus réprimer les mouvements de leur zèle religieux, ils enfoncèrent les portes de l'église pour y faire célébrer le culte. L'évêque ne put prévenir les dangers de cette affluence qu'en faisant dresser au milieu du cours un autel, où l'on célébra la messe des deux dernières fêtes. Les dimanches suivants, il officia tantôt dans une place, tantôt dans l'autre; et les attentions de sa charité, de son zèle

et de sa prudence , ne cessèrent que lorsqu'il ne resta plus dans la ville le moindre vestige de contagion.

« Qui peut , dit l'historien Papon , à la vue d'un tel spectacle et au récit d'un tel prodige de vertu , ne pas se sentir attendri et pénétré d'admiration ? Que peut offrir de comparable l'antiquité païenne à ce sublime dévouement ? Qu'y a-t-il dans les fastes de la philosophie qu'on puisse rapprocher d'un pareil héroïsme ? Elle a pu quelquefois produire des martyrs de la vanité , de l'ambition , de la gloire , le seul christianisme a fait des martyrs de la charité : lui seul a dit à ses disciples que se sacrifier , c'est se sauver ; lui seul a dit à ses ministres que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; doctrine vraiment céleste , et que l'homme n'a pu trouver , puisqu'elle est au-dessus de l'homme. »



SENSIBILITÉ, BELLES PAROLES DU DAUPHIN,
PÈRE DE LOUIS XVI.

Le dauphin , père de Louis XVI , était bien jeune encore , lorsqu'un ambassadeur faisant en sa présence la relation d'un festin que son maître venait de donner aux grands de sa cour , à l'occasion d'un mariage , et de la joie qu'il y avait trouvée , ce jeune prince se prit à dire : « Pour qu'un souverain pût goûter une joie pure au milieu d'un festin , il faudrait qu'il pût y appeler tout son peuple , ou que du moins il pût se dire en se mettant à table :

Aucun de mes sujets n'est assez indigent pour se coucher aujourd'hui sans souper. »

Lors de la naissance du duc de Bourgogne, l'aîné de ses enfants, il apprit que la ville de Paris destinait une somme considérable aux fêtes qu'elle préparait à cette occasion ; il représenta au roi qu'il verrait avec peine *tant d'argent s'en aller en fumée*, et obtint qu'il serait employé à payer la dot de six cents pauvres filles. Cet exemple de la capitale fut suivie par plusieurs villes des provinces.

Un jour que ce prince chassait avec le roi dans les environs de Compiègne, son cocher voulait traverser une pièce de terre dont la moisson n'était pas encore enlevée ; s'en étant aperçu, il lui cria de rentrer dans le chemin. Le cocher lui observa qu'il n'arriverait pas à temps au rendez-vous ; soit, répliqua le prince, j'aimerais mieux manquer dix rendez-vous de chasse, que d'occasionner pour cinq sous de dommage dans le champ d'un pauvre paysan. »



DÉVOUEMENT D'UN ÉVÊQUE DE BAYONNE.

M. DE LA FERRONNAYS, évêque de Bayonne, apprit qu'une inondation effrayante désolait un canton et avait forcé tous les habitants d'un village à se retirer aux étages supérieurs de leurs maisons, en abandonnant leurs bestiaux et leurs provisions. Plein d'un zèle généreux, il s'y transporta en toute hâte, après avoir ramassé tous les pains qu'il put trouver dans la ville ; et, se mettant dans un bateau,

il les tendait aux malheureux , au bout d'une longue perche , se tenant dans l'eau souvent jusqu'à la ceinture. Il passa ainsi trois jours de suite , renouvelant ces provisions et ces distributions au péril de sa vie , et animant par son courage ceux qui le suivaient à affronter les plus grands dangers. Ce trait de dévouement pastoral fut rapporté à Louis xv, qui répondit : « Rien ne m'étonne de ce qui vient de la Ferronnays. Le brave évêque de Bayonne est allé à l'eau , comme ses frères vont au feu. »



ENFANT SAUVÉ D'UN INCENDIE. — INGÉNIEUSE CHARITÉ
DE L'ARCHEVÊQUE D'AUCH.

M. D'APCHON , archevêque d'Auch (de 1776 à 1783), ayant été averti que le feu avait pris à l'un des quartiers de la ville , s'y transporta aussitôt. On entendait dans l'intérieur d'une maison un enfant poussant des cris lamentables ; mais le feu l'avait déjà tellement gagné , qu'on ne pouvait plus aller à son secours. On pourrait cependant encore traverser ici , dit l'évêque ; mes amis , cent louis de récompense pour celui qui sauvera cet enfant. — Personne ne répond... Deux cents louis , si ce n'est pas assez... — Et le danger glace encore tous les courages.... » Eh bien , qu'on me donne une échelle , dit alors le prélat , il y monte , traverse les flammes , va prendre l'enfant , repasse sans avoir beaucoup souffert et redescend. Mais , à peine s'était-il mis à genoux en actions de grâces , que la maison s'écroula avec fracas.

M. d'Apchon bénit de nouveau la Providence , et dit que puisqu'il avait gagné les deux cents louis , il les donnait à cette pauvre enfant pour sa dot.

Le même prélat , ayant appris qu'un respectable père de famille venait de mourir , laissant deux filles dans l'indigence , se rendit chez elles sous prétexte de prendre part à leur douleur , mais en effet dans l'intention de les secourir sans les humilier. L'occasion s'en présenta naturellement. En conversant avec elles , il eut l'air frappé d'étonnement à l'aspect d'un vieux tableau. Il s'en approche , le considère , et loue tellement cet ouvrage , qui n'était qu'une médiocre copie , que ces demoiselles crurent devoir le lui offrir , en l'assurant toutefois qu'il se trompait sans doute sur le mérite de ce tableau.

« Quelle que soit sa valeur , reprit le prélat , il me plaît beaucoup ; je l'accepte donc avec reconnaissance , mais à la condition qu'il me sera permis d'en payer la valeur. Il fit enlever le tableau , et deux jours après il envoya à ces demoiselles un contrat de rente viagère de mille livres , reversible sur la dernière des deux. On imagine bien qu'elles virent clairement dans ce don la générosité délicate de l'archevêque. Après son décès , elles voulurent faire acheter sous main le tableau ; mais les héritiers , non moins pleins de délicatesse que ce prélat , ayant vu leur dessein , et ne doutant pas qu'il ne fût dicté par la reconnaissance , s'empressèrent de le leur rendre sans vouloir en recevoir aucun prix , et ajoutèrent même à cet envoi celui d'un portrait du digne archevêque.

UN TRAIT TOUCHEANT DE LOUIS XVI.

A l'exemple de Henri IV, son aïeul, le roi Louis XVI aimait à se confondre parmi son peuple, et à visiter *incognito* la demeure du pauvre et la chaumière du paysan. Il chassait dans le bois de Verrière, lorsqu'un jeune homme, le rencontrant à l'écart, se jette à genoux sans le connaître, et lui dit : « Au nom de Dieu, monsieur, faites-moi la charité : elle sera bien placée. — Est-ce donc, mon ami, lui dit le roi, que tu ne pourrais pas travailler au lieu de mendier ? — Oui, monsieur, mais je suis retenu à la maison ; mon père se meurt, ma mère et mes frères sont malades au nombre de cinq. — Cela est-il bien vrai ? — Oui, monsieur, c'est la pure vérité. » Louis fait alors une aumône ; mais, réfléchissant que si tout ce qu'on vient de lui dire est vrai, ce qu'il a donné est insuffisant, il continua d'interroger : « Ta maison est-elle loin d'ici ? — A trois quarts de lieue, monsieur. » Le monarque suit alors le jeune homme à travers les taillis et les bruyères, et arrive auprès d'une chaumière ouverte à tous les vents. Des cris plaintifs frappent son oreille. Il entre, et trouve un moribond sur la paille, ses enfants à demi nus, les uns malades, les autres demandant du pain à une mère qui n'a que des larmes à leur donner. Le roi, déchiré à la vue d'un tel spectacle, distribua sa bourse à ces infortunés, en témoignant le regret de n'avoir pas davantage. Rentré au château, il dit à la reine : « Ah ! madame, que ma chasse a été heureuse ! » Puis il

raconte son aventure. Toute la famille royale fut touchée jusqu'aux larmes, et aussitôt part un médecin avec tous les secours nécessaires.



EXEMPLE TOUCHANT D'UNE HÉROÏQUE CHARITÉ.

PENDANT ces jours de sinistre mémoire, dits jours de la *terreur*, où tant de traits de vertus brillèrent à côté de tant de crimes. M. Aurain, curé de Figeac, donna un exemple bien touchant de la plus héroïque charité. Il était à l'autel, il venait de prononcer les paroles de la consécration, la foule recueillie adorait en silence, lorsque le signal d'alarmes retentit tout-à-coup; les femmes s'effraient, les hommes se lèvent, un enfant se précipite dans l'église, en criant : Les républicains sont arrivés, ils me suivent de près. — Le prêtre venait de déposer les ornements sacrés. Deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église; le curé les voit, et descendant rapidement les degrés de l'autel, s'échappe par la sacristie : dans le cimetière, il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir; il les évite, il franchit un mur et gagne la campagne. Arrivé sur le bord d'une petite rivière, il n'hésite pas, il s'y jette et la traverse à la nage. Parvenu au bord opposé, il se retourne et voit les deux soldats toujours acharnés à le poursuivre; un d'eux se jette dans la rivière pour la traverser. A cette vue, M. Aurain reprend sa course, et gravit un côteau, il gagne de vitesse, il est hors de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort, il est sauvé.....

Il entend soudain des cris de détresse , il revient sur ses pas. Du haut du coteau , il voit un des soldats se débattre dans les eaux et sur le point d'être englouti. Le prêtre , qui avait enseigné la charité , prêché le pardon et recommandé de rendre le bien pour le mal , ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui l'appelait à son secours : avec la même vitesse qu'il avait mise à se sauver , il descend la colline ; parvenu au bord de la rivière , il s'y jette de nouveau ; il plonge , il replonge encore , pour ressaisir le malheureux qui se noie. Enfin il reparaît sur l'eau , il ramène sur le rivage le soldat à demi mort et sans connaissance ; il le réchauffe , il le rend à la vie. Cet homme , ayant repris ses sens , reconnaît le curé de Figeac : — Eh quoi ! s'écrie-t-il , c'est vous qui m'avez sauvé , vous que je poursuivais , vous dont j'avais juré la mort ! On nous a donc trompés ! On nous répète sans cesse que les prêtres ne respirent que vengeance. — Mon ami , répond le curé , « vous voyez si on vous a dit vrai ; en vous sauvant , je n'ai fait que mon devoir ; tout prêtre , tout chrétien devait faire ce que j'ai fait. J'ai été heureux , voilà tout : j'en remercie le Ciel , remerciez-le aussi , et ne persécutez plus ceux qui servent Dieu et qui croient en lui. »



L'APÔTRE DES PETITS SAVOYARDS.

M. l'abbé Salignac de Fénelon , né à Saint-Jean-d'Estissac en 1714 , a égalé et peut-être surpassé même en charité l'illustre archevêque de Cambrai , à la famille duquel il appartenait.

A la mort de la reine Marie de Leckzinska, épouse de Louis xv, dont il était l'aumônier, l'abbé de Fénelon se retira au prieuré de Saint-Sernin dans l'Autunois. Là, donnant l'essor à sa bienfaisance, il travailla efficacement au bonheur de tout ce qui l'entourait. Il secourut la misère, consola les malheureux et soigna les malades. Portant plus loin ses vues, il encouragea l'agriculture, fit à ses frais ouvrir une grande route avantageuse au commerce, et fonda plusieurs établissements utiles. Cependant plusieurs circonstances le forcèrent à sortir de sa retraite et à se rendre à Paris. Ses vertus y brillèrent d'un nouvel éclat. Il accepta la direction de l'admirable et modeste institution fondée par l'abbé de Pontbriand, en faveur des pauvres enfants Savoyards. Il prend une maison qu'il remplit de tous les objets à leur usage. Il forme un magasin de chemises, de vêtements, de chaussures, et y joint les instruments nécessaires à l'exercice de leur profession; puis il distribue ces petits effets selon leurs besoins particuliers, et il y joint de bons conseils, afin que leur conduite soit toujours irréprochable. Bientôt le bruit de la charité du vénérable abbé se répand parmi les enfants de la Savoie, et retentit jusque dans leurs montagnes. Dès qu'ils arrivent à Paris, les jeunes Savoyards s'informent de sa demeure. Sa porte leur est toujours ouverte; et, quels que soient leur nombre et leurs besoins, ils sont toujours accueillis avec bonté et secourus. Dans les heures de la journée où leurs occupations sont suspendues, ou bien à certains jours marqués, il les rassemble chez lui, les interroge sur leur conduite, et leur donne des leçons

de morale et de religion. Lorsqu'un certain nombre d'entr'eux sont suffisamment instruits dans la Foi, il les réunit pour leur faire leur première Communion. Il les prépare à cet acte solennel par une retraite spirituelle, et les réconcilie avec Dieu au tribunal de la Pénitence; puis il les habille à neuf, afin qu'ils puissent se présenter avec décence à la table sainte. La cérémonie a lieu avec l'appareil le plus imposant; elle est suivie du renouvellement des vœux du Baptême, et laisse dans le cœur de ces enfants des impressions qui ne s'en effacent jamais, et qui assurent leurs pas dans la bonne voie.

Tels étaient les soins paternels que prenait l'abbé de Fénelon en faveur des petits Savoyards. Son zèle lui inspira un nouveau moyen de les encourager à suivre le sentier de la vertu. Il fit faire un certain nombre de médailles dont l'inscription annonçait que c'était un prix de sagesse. On ne l'obtenait qu'après avoir donné des preuves multipliées de docilité et de bonne conduite. L'enfant possesseur de cette médaille s'en parait les jours de fête; il ne manquait pas de la produire lorsqu'il avait besoin de recommandation; il l'emportait dans son pays, et la conservait comme le bijou le plus précieux qu'il pût jamais posséder.

L'abbé de Fénelon était connu de tous ces pauvres enfants, et il les connaissait tous. Souvent, pour s'assurer de leur conduite, il parcourait les places et les carrefours où ils se tiennent ordinairement en station. Il s'arrêtait pour causer avec eux, s'informer de leurs gains, et les consolait lorsqu'ils n'en avaient pas obtenu. Souvent il y suppléait de sa bourse, et il accompagnait ces bienfaits de quel-

ques leçons édifiantes. Il ne manquait jamais de s'informer de l'objet de leurs besoins les plus urgents , afin d'y satisfaire à la première occasion.

La fortune bornée de l'abbé de Fénelon ne pouvait suffire à tant de bienfaits. Quand ses moyens étaient épuisés, il faisait des quêtes à la cour et dans les maisons opulentes de la ville, en disant avec gaieté : « Qu'il avait un grand nombre d'enfants répandus dans tous les quartiers de Paris, et que c'était pour subvenir aux besoins de cette pauvre et nombreuse famille qu'il sollicitait des secours. »

La charité de l'abbé de Fénelon ne se bornait pas à secourir les petits Savoyards ; il se livrait avec le zèle le plus apostolique au soin de ramener à Dieu quelques brebis égarées ; le nombre de celles qu'il a remises dans la voie du salut est incalculable.

Tant de vertus , tant de zèle , auraient dû soustraire l'abbé de Fénelon aux effets de la rage révolutionnaire ; mais ce fut au contraire ses titres de proscription. Il fut arrêté comme suspect, et conduit dans la prison du Luxembourg. Il avait alors quatre-vingts ans. Ce respectable ecclésiastique jugea bien du sort qui l'attendait ; et comme il désirait ardemment de donner sa vie pour Jésus-Christ, il se prépara à la mort , et devint un modèle sublime de résignation pour tous les infortunés qui partageaient sa prison. Il entendit leur confession , et les disposa à mourir saintement. L'un d'eux lui dit un jour : « Je m'attends à paraître bientôt devant le tribunal révolutionnaire , parce que je suis dénoncé comme *fanatique*. — Ah ! que je vous en

félicite ! reprit sur-le-champ le vénérable Fénelon ; je voudrais bien être à votre place ! quel bonheur de mourir pour avoir rempli ses devoirs de religion ! C'est mourir pour Jésus-Christ , qui est mort pour nous. Je crains de n'avoir pas ce précieux avantage ; je n'en suis pas digne.

A la nouvelle de l'arrestation de leur bienfaiteur, les petits Savoyards , répandus dans Paris , sont saisis de la plus grande douleur. Ils se réunissent pour aviser aux moyens de le sauver. Ils se font rédiger une pétition , et décident qu'ils iront eux-mêmes la présenter et solliciter la Convention de leur rendre leur père à tous. Ils s'acheminent vers l'horrible assemblée. On ne peut refuser de les introduire. L'un d'eux , nommé Firmin , parlant au nom de tous , réclame avec les plus vives instances la liberté du vertueux Fénelon , et dépose sur le bureau la pétition signée par lui au nom de tous ses camarades. Une démarche aussi touchante aurait fait une vive impression sur des cœurs sensibles ; mais il y en avait bien peu dans cette détestable assemblée , et la pétition fut renvoyée au comité de sûreté générale. C'était remettre la destinée du saint prêtre entre les mains de ceux qui voulaient sa mort. En entendant cette cruelle décision , un des Savoyards s'écrie avec l'accent de la douleur : « Au comité de sûreté générale ! Notre père est donc perdu ! Citoyens législateurs , vous avez annoncé la paix aux chaumières et déclaré la guerre aux châteaux , pourriez-vous ne pas pardonner au saint abbé de Fénelon d'être né dans un château , lui qui fut soixante ans le bienfaiteur et l'ami des chaumières ? »

L'abbé de Fénelon fut condamné par le tribunal révolutionnaire le 28 juin 1794. Cette nouvelle remplit d'affliction un grand nombre des prisonniers que le vénérable Fénelon avait ramenés dans la voie du salut. Parmi ceux que la douleur accable, est un guichetier nommé *Joseph*, Savoyard de naissance, et dont le bon abbé avait jadis soutenu l'enfance. Ayant aperçu son bienfaiteur parmi les victimes destinées à l'échafaud, il s'élançe, hors de lui-même, dans ses bras, et le serre étroitement. « Mon père ! mon père ! s'écria-t-il ; quoi ! vous allez à la mort, vous qui n'avez fait que du bien ! Et il continue de le serrer, l'empêche d'avancer, et veut le tirer des mains des gendarmes qui le conduisent. Console-toi, mon cher Joseph, lui dit le respectable vieillard ; la vie n'est plus un bien pour celui qui ne peut plus en faire. Adieu, mon ami ; adieu, Joseph... pense quelquefois à moi. — Ah ! je ne vous oublierai jamais, reprenait le bon Joseph en versant d'abondantes larmes. »

Un autre Savoyard, qui avait au vertueux Fénelon les mêmes obligations que Joseph, ayant été arrêté comme suspect parce qu'il était rempli de piété, se trouvait au nombre des prisonniers : « Eh quoi ! mon bon père, lui dit-il, vous allez aussi au tribunal ! » L'abbé de Fénelon lui répondit d'un ton affectueux : « Ne pleurez pas, mon enfant, c'est la volonté de Dieu qui s'accomplit. Priez pour moi ; et si je vais dans le Ciel, comme je l'espère de la grande miséricorde de Dieu, je vous assure que vous y aurez un bon protecteur. »

Monté sur la fatale charrette qui le conduisait au martyre, le saint prêtre disait à ses compagnons de

supplices : « Mes chers camarades , Dieu exige de nous un grand sacrifice, celui de notre vie ; offrons-la-lui de bon cœur, c'est un sûr moyen d'obtenir de lui miséricorde. Ayant confiance en lui, il vous accordera le pardon de vos péchés, dont je vais tout-à-l'heure, comme son ministre, vous absoudre. » Arrivé au pied de l'échafaud, il les exhorta à former de tout leur cœur un acte de contrition. Tous ayant incliné humblement la tête, il prononça sur eux les paroles de l'absolution ; et l'on assure que le bourreau, pénétré d'un respect involontaire, s'inclina, ainsi que les autres, comme s'il eût voulu être lui-même absous du crime dont il allait être l'instrument.



UN PARRAIN INATTENDU.

L'an 1818.

AU mois de novembre 1818, Monsieur, comte d'Artois, était sorti de bonne heure, accompagné de M. le duc d'Escars et d'un seul valet de pied. Après avoir parcouru plusieurs quartiers de la capitale, étant arrivé à la rue saint Antoine, il entra, pour prendre un peu de repos et remercier Dieu de lui avoir fourni l'occasion de quelques actes de bienfaisance, dans l'église de Saint-Paul-Saint-Louis.

Les cris perçants d'un enfant nouveau-né vinrent le frapper ; de suite il s'approcha d'un petit groupe formé autour des fonts baptismaux, d'où partaient ces cris.

Le comte d'Artois, s'adressant à une femme qui

portait cet enfant , lui demanda pourquoi elle restait dans l'église , où le froid était excessif.

« Hélas , monsieur , lui répondit - elle , nous sommes ici pour un baptême , et nous attendons le parrain qui ne peut venir qu'à deux heures. Il est ouvrier et pauvre , c'est à cette heure qu'il prend son repas , il perdrait la moitié de sa journée , s'il sortait plus tôt de son atelier. »

Il y avait encore une heure à attendre. Monsieur ne put se résoudre à laisser aussi long-temps souffrir ce malheureux enfant , et demanda à la personne qu'on lui avait désignée comme la marraine , si elle voudrait bien l'accepter pour compère.

Ces bonnes gens , pénétrés de reconnaissance , acceptèrent l'offre généreuse qui leur était faite.

Le prêtre vint , et commença la cérémonie du baptême. Si la famille du nouveau-né fut sensible aux généreux procédés d'une personne qui leur était inconnue , quelles ne furent pas sa surprise et sa reconnaissance , lorsque le prêtre demandant le nom du parrain ; on reconnut en lui le frère du roi?....

Tous se précipitèrent aux genoux du prince , en le suppliant de leur pardonner de ne pas l'avoir reconnu.

« Relevez-vous , mes bons amis , leur dit Monsieur ; j'en suis bien-aise , au contraire ; peut-être n'aurais-je point eu l'occasion de vous être utile si vous aviez su qui j'étais. Je prends cet enfant sous ma protection et je doterai sa marraine. »

La cérémonie finissait quand le parrain arriva ; il devait , quelques jours plus tard , épouser celle qui avait donné son nom à l'enfant ; il l'épousait sans

dot ; mais monsieur en avait promis une , et il tint parole ; le lendemain , il fit porter trois mille francs chez la marraine du nouveau-né par le même valet de pied qui l'accompagnait.



UN MISSIONNAIRE , A BORD D'UN NAVIRE NAUFRAGÉ.

Décembre 1845.

LA charité chrétienne est de tous les temps comme de tous les lieux. On la trouve sur mer aussi bien que sur terre ; dans les périls imminents comme dans les moments plus tranquilles ; et partout elle apparaît comme un rayon bienfaisant du ciel pour consoler , pour guérir , pour délivrer , pour fortifier du moins ou préparer à la mort ceux qu'un malheureux destin destine à perir. Nous allons clore cette galerie de beaux traits , par le tableau de dévouement d'un jeune missionnaire , victime lui aussi du déplorable naufrage , qui tout récemment a jeté tant de familles en deuil , et enlevé à la marine française le bateau à vapeur le *Papin*. Un navire français , c'est une petite France transportée sur la mer ; tout ce qui s'y passe de grand , de généreux , tient à l'honneur de la patrie. A bord de ce navire se trouvait M. l'abbé Tisserant , préfet apostolique de Guinée , dévoué à l'apostolat des Nègres. Après quelque séjour en France , où il était venu réparer ses forces , il retournait au travail , au combat , continuant d'offrir à Dieu une vie dont il lui avait si généreusement consacré les premières années. Jeune encore , il pouvait attendre

de longs jours , il ne lui restait plus que quelques jours. On va voir ce qu'il en a fait.

« M. l'abbé Tisserant ne désespéra ni de la vie ni du salut de personne. Selon l'énergique expression d'un marin , il prit en brave le commandement du bateau à vapeur en ruine pour sauver les âmes , s'il ne pouvait sauver les corps. Après s'être fortifié dans une courte et fervente prière , dont le recueillement a frappé les passagers , le missionnaire leur adresse la parole ; il parle à tous et à chacun , et ranime d'abord l'espérance des plus effrayés. Bientôt cependant , voyant le danger croître et ne pouvant taire que quelques-uns probablement périront , il les presse d'invoquer la sainte Vierge Marie , l'étoile qui ne pâlit jamais dans la tempête ; il leur montre avec foi le Seigneur Jésus , qui , du haut des cieux , les a suivis sur les flots ; il leur dit que ce Dieu tout miséricordieux et tout-puissant acceptera leurs douleurs présentes , en expiation des oublis et des fautes de leur existence entière , et que la récompense éternelle sera le prix de cette dernière épreuve , s'ils demeurent fidèles jusqu'à la fin. D'une voix qui atteint au fond des âmes , il les conjure de se préparer tous , comme il se prépare lui-même , à paraître devant Dieu , qui peut-être dans un instant va les juger tous.

« Tous ou presque tous accueillirent cette parole d'espérance et de vie , qui retentissait en présence de la mort ; s'humiliant devant Dieu , au milieu de ces terribles marques de sa puissance , ils demandèrent et reçurent l'absolution. *Ce missionnaire , cette voix , ce geste , avaient quelque chose d'inspiré , m'a dit un matelot. Nous nous sommes souvenus que*

nous étions chrétiens, et nous avons voulu mourir en chrétiens.

» Un pauvre juif n'avait pas ce sentiment de confiance et de foi, ni cet esprit de sacrifice qui rend le chrétien si ferme contre la mort; seul sans consolation, presque fou de désespoir, il protestait à haute voix qu'il ne voulait pas mourir. Tout-à-coup il se jette dans les bras de M. Tisserant, dont le tranquille courage semble lui promettre la vie; fondant en larmes, il l'adjure de le sauver. « Hélas! mon bon ami, lui dit le missionnaire en l'embrassant, je voudrais bien vous sauver; mais je ne puis rien contre la tempête, ni pour vous, ni pour moi; je ne puis rien pour vous-même auprès de Dieu, puisque vous n'êtes pas chrétien. » Et il l'embrassa de nouveau, le regardant avec une profonde tristesse. Ce regard, rempli d'une indigne bonté, tombe sur le cœur de l'israélite. — « Mon père, reprend-il un peu ranimé, si je recevais le baptême, obtiendrais-je aussi le pardon de mes péchés? Me promettez-vous que Dieu me recevrait aussi dans sa miséricorde après ma mort! » Je vous le promets, répond M. Tisserant. Oui; Dieu vous pardonnera vos péchés par les mérites de Jésus-Christ, son divin Fils, qui est mort pour le Juif et pour le Gentil; il vous fera miséricorde, pourvu que vous croyiez et que vous soyez baptisé. — Eh bien! mon père, je crois comme vous, s'écrie avec transport le juif converti et déjà consolé; mon père, baptisez-moi! que je sois baptisé! » Aussitôt un passager, témoin de cette scène, se procure un vase plein d'eau, le présente au prêtre, et celui-ci, au moment de quitter la vie, a la consolation

de régénérer par le baptême cet heureux enfant d'Israël, qui reçut le nom de Nicolas, du saint dont l'église faisait la fête la veille. Peu d'heures après, le prêtre et le néophyte, engloutis dans la même vague, parurent devant le Seigneur pour y recevoir la récompense due à tant de foi et à tant de charité.

« Ce fut après avoir ainsi rempli jusqu'au bout sa mission apostolique, que M. l'abbé Tisserant est mort, à l'âge de 55 ans.... »¹.

Dans une chapelle de Paris, où plusieurs juifs allaient recevoir le baptême, on racontait naguère ce beau trait d'un apôtre chrétien à l'heure du péril. Au milieu de l'auditoire, une pieuse et vénérable dame, vêtue de deuil, écoutait en répandant d'abondantes larmes; c'était madame Tisserant, mère du missionnaire, qui ne connaissait point encore cet épisode de la glorieuse mort de son fils. Heureuse et pauvre mère! quelle immense consolation à votre douleur!

¹ Extr. d'une lettre de M. Magnard, préfet apostolique du Sénégal.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE.	v
Les saints martyrs de Lyon.	9
Héroïsme d'une mère chrétienne et de son jeune fils.	17
Deux jeunes frères martyrs à Nantes.	19
Un héros chrétien à Marseille.	22
Charité de saint Martin.	25
Désintéressement et sainte intrépidité d'un soldat chrétien.	26
Le pasteur intrépide , sauveur de son peuple.	27
Saint Aignan , d'Orléans.	29
Paris sauvé par sainte Geneviève.	31
Admirable charité de sainte Geneviève.	34
Paris délivré de la famine par sainte Geneviève.	38
Clotilde et le premier roi très-chrétien.	42
Clovis chrétien ; sa dévotion envers saint Martin.	46
Pouvoir d'un pieux pasteur auprès du Roi du ciel et des rois de la terre.	48
Un évêque franc , au septième siècle.	50
Le missionnaire sauveur des petits enfants.	55
Charles Martel vainqueur des Sarrasins.	57
Beaux exemples du mépris des grandeurs.	59
L'évêque Goslin et les Normands.	62
Piété , charité , ingénieuse clémence du roi Robert.	64
Fondation de l'ordre des Chartreux.	68
Pierre l'ermite précurseur de la Croisade.	72
Le bienheureux Robert d'Arbrissel.	77

Un trait de sublime charité du bienheureux Robert d'Arbrissel.	80
La fureur désarmée par l'intrépidité épiscopale.	81
Renaud de Châtillon et ses compagnons, martyrs de la croix.	82
Croisade d'enfants.	83
Jean de Matha et les Trinitaires.	85
Simon de Montfort à la bataille de Muret.	89
Pierre Nolasque et l'ordre de la Merci.	91
Le royal martyr de la chasteté.	94
Bel exemple donné par saint Louis.	96
Admirable charité de saint Louis.	98
Grandeur d'âme de saint Louis dans les fers.	99
Humanité, pieuse résignation de saint Louis.	103
Générosité de saint Louis.	104
Un cloître préféré à un trône par un jeune prince.	105
L'avocat des pauvres.	108
Héroïque dévouement inspiré par la religion.	112
Un noble châtelain de Provence, et sa pieuse compagne, au quatorzième siècle.	119
Fidélité du roi Jean II à sa parole.	126
Belles paroles du roi Charles V.	128
Admirables sentiments de Charles V à son lit de mort.	129
Un mot sur Jeanne d'Arc.	131
Un trait de Louis XI.	132
Clémence du roi Louis XII.	133
Générosité de Bayard.	135
La vengeance désarmée par la religion.	136
Un épisode du siège d'Angoulême, en 1569.	138
Magnanime réponse d'Achille de Harlay.	144
Nobles refus et protestations touchant le massacre de la Saint-Barthélemy.	145
Henri IV à la bataille d'Ivry.	147
De Thou victime de l'amitié et de l'honneur chevaleresque.	148

Ingénieuse charité.	152
Le bon père de Mattincourt.	156
L'apôtre du Velay.	160
La veuve de Montmorency à Moulins.	163
Saint Vincent de Paul esclave à Tunis.	168
Saint Vincent de Paul, apôtre des galériens.	171
Fondation de l'œuvre des <i>enfants trouvés</i> .	173
Louise de Marillac servante des pauvres. — Fondation des sœurs de Charité.	177
Une promenade de Fénelon.	181
Générosité chrétienne du vénérable de La Salle.	186
Simplicité, humanité d'un illustre magistrat, père d'un magistrat plus illustre.	187
Sublime charité.	189
La peste de Marseille.	191
Sensibilité, belles parole du dauphin, père de Louis xvi.	195
Dévouement d'un évêque de Bayonne.	196
Enfant sauvé d'un incendie. — Ingénieuse charité de l'archevêque d'Auch.	197
Un trait touchant de Louis xvi.	199
Exemple touchant d'une héroïque charité.	200
L'apôtre des petits Savoyards.	201
Un parrain inattendu.	207
Un missionnaire à bord d'un navire naufragé.	209

FIN DE LA TABLE.

133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200

THE END

© 1850



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: April 2005

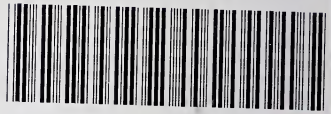
PreservationTechnologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



LIBRARY OF CONGRESS



0 014 139 029 6

